ALMANACH
DES LETTRES
ET DES ARTS



Calendrier pour 1917. — Poésies, Contes & Nouvelles. — Essais sur les Idées et les Mœurs d'Aujourd'hui et sur l'état présent des Beaux-Arts en France.



Enrichi de nombreuses illustrations, de douze bois originaux et de trente-deux hors-texte.

ÉDITÉ PAR MARTINE
Choses à la Mode
83, Faubourg Saint-Honoré
PARIS

ALMANACH
DES LETTRES
ET DES ARTS

L'Amanach des Lettres & des Arts est publié sous la direction littéraire de M. ANDRÉ MARY et sous la direction artistique de M. RAOUL DUFY.



Il a été tiré de cet ouvrage six exemplaires sur papier de Chine, hors commerce, numérotés de 1 à 6, et vingt-cinq exemplaires sur papier vergé d'Arches, numérotés de 7 à 31.

ALMANACH
DES LETTRES
ET DES ARTS



Calendrier pour 1917. — Poésies, Contes & Nouvelles. — Essais sur les Idées et les Mœurs d'Aujourd'hui et sur l'état présent des Beaux-Arts en France.



Enrichi de nombreuses illustrations, de douze bois originaux et de trente-deux hors-texte.

ÉDITÉ PAR MARTINE
Choses à la Mode
83, Faubourg Saint-Honoré
PARIS

Vous croyez que vous êtes distinguée parce que vous ne vous distinguez pas des autres

Soyez donc personnelle

Ayez un parfum original.

La Nuit de Chine — Le mouchoir de Rosine

fanfan la tulipe

Madame et Monsieur

Mamz elle Victoire

La Rose de Rosine

Toute la forêt



Borgia

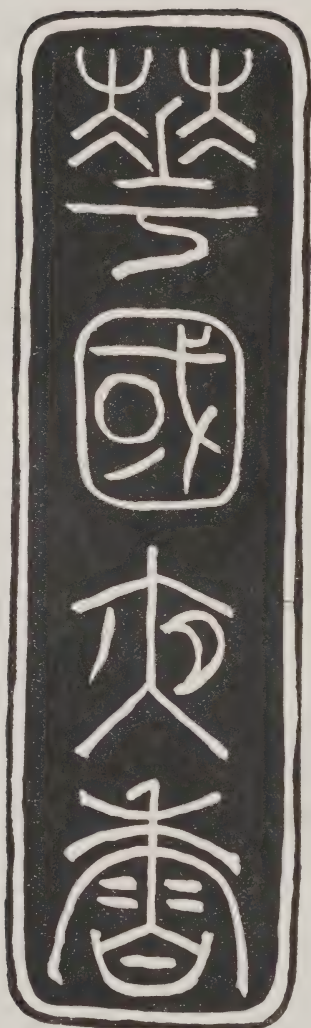
Chez Poiret

Le Minaret

Mea Culpa

et caetera ..

Rosine, parfumeuse. Paris.



UN DOCUMENT

Un collectionneur a bien voulu nous autoriser à reproduire ce curieux texte chinois poétique qui date d'une époque primitive.

Nous le publions ici avec sa traduction et les savantes explications des caractères qui le composent :

Ce texte, dont la traduction littérale est : « Nuit au Pays de Chine (pays de fleurs) parfum agréable », célèbre la douceur embaumée des nuits d'Orient.

Il nous a paru piquant de le mettre sous les yeux de nos lectrices au moment où le parfum « Nuit de Chine », créé par « Rosine, parfumeuse », se trouve dans tous les magasins.

Caractère Hoa — les deux côtés 𝄪 représentent des fleurs qui s'ouvrent. Au milieu ⌊ une tige de plante s'élève et en bas ⫘ sa racine s'insinue dans les couches du terrain. Il signifie fleur ou fleurir et a été choisi pour désigner la Chine, Royaume des fleurs. —

Caractère Kouo — le signe ▢ représente un apanage délimité, — c'est la terre, qui un seigneur peut faire courir par les armes de ses soldats et le signe ○ représente la résidence du Seigneur
Ce caractère Kouo signifie royaume ou pays.

Caractère Yé — Signifie ce que l'homme fait quand ☽ la lune se lève. Il s'allonge sur la terre, d'où le sens = Nuit. —

Caractère Hiang — Ce caractère désigne une odeur agréable, c'est celle du millet qui fermente. On reconnait en haut l'épi mûr du millet puis des feuilles, la terre et les racines — 米. En dessous on reconnait un vase qui contient la graine. — Et les signes placés au dessus représentent la fermentation. —
Ce caractère a pris le sens de parfum agréable.

FANFAN LA TULIPE

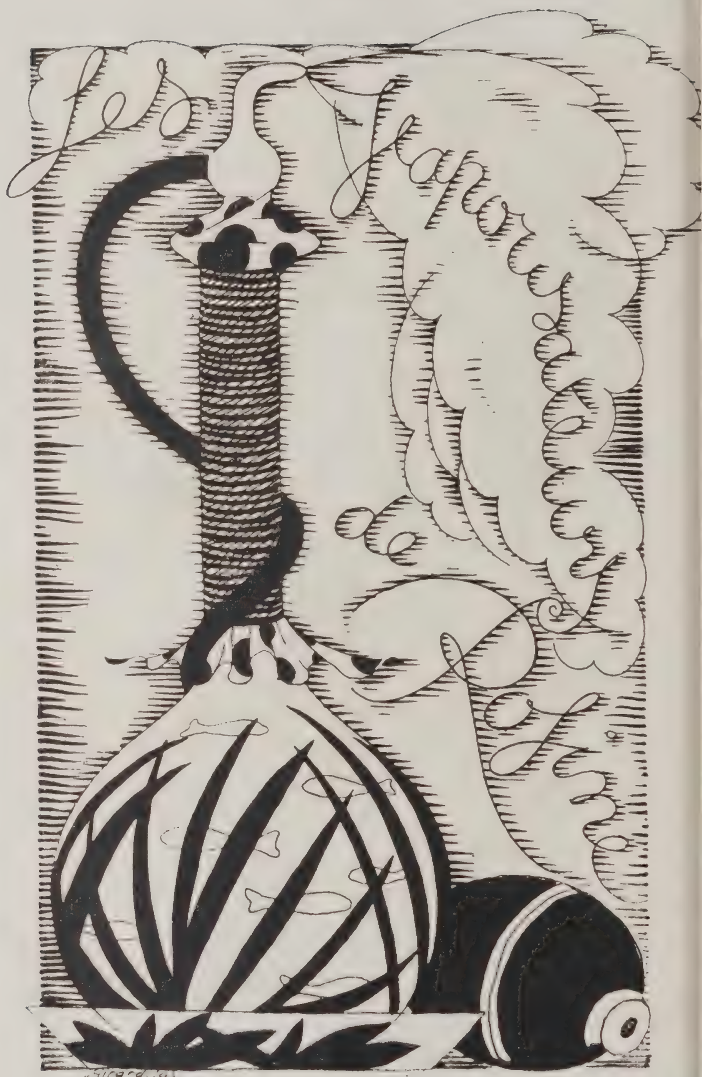
Que ce soit le chevalier de la légende s'en allant à la guerre en tenant dans ses doigts la fleur merveilleuse, que ce soit le garde-française à perruque blanche et moustaches frisées, ou le petit tambour en bonnet de police battant la charge, ou enfin le tourlourou grimpant à l'assaut et plantant sur la brèche le drapeau tricolore, c'est toujours Fanfan la Tulipe, le soldat de la chanson, le héros familier. Et c'est toujours aussi le même parfum riche, ardent, généreux, dont les bouffées nous vont droit au cœur, parfum d'insouciance aimable, parfum de bravoure joyeuse, parfum des fleurs qu'on plante au bout des fusils. Victorieux et triomphant, chassant les ténèbres de la nuit, il monte avec le soleil, emplit toute l'atmosphère, court par le monde. C'est comme le bouquet d'un vieux vin de France, c'est je ne sais quelle odeur de gloire, c'est l'arome de chez nous.

R. B. de M.

Les parfums de Rosine.



Dessin de Bernard Naudin



TOUTE LA FORET

Parfum de Rosine.

Un arome de muguet, un soupçon de fougère fauve et aussi l'odeur des gazons mouillés. On songe à la fraîcheur matinale des bois, à leurs profondeurs vertes, aux mares silencieuses qui dorment sous les branches. L'air est vif, piquant, harmonieux. Un délice. On songe aux réveils printaniers, aux élans juvéniles, à l'éclat des premiers beaux jours. Surtout on songe à l'allée secrète, au banc rustique, au son d'un pas cher et familier. Oui, c'est bien la même senteur fine et vivifiante, parfum de mousses humides, de bourgeons prêts d'éclore, d'eaux glissant dans la menthe et le thym, le même souffle pur et léger, accouru dans le frémissement des feuilles, apportant avec lui la joie de vivre, les caresses de l'aurore, la gaieté d'un amour naissant.

R. Boutet de Monvel.



Parfum de Rosine



Bois gravé par Dufy

CHEZ POIRET

Rêve somptueux, décors légendaires, c'est tout un monde fabuleux qui surgit comme par enchantement. Visions magnifiques, songe des *Mille et une Nuits* où défilent sans trêve les parures les plus neuves, les atours les plus audacieux, les recherches les plus exquises. Profusion de soies chinoises et de toiles de Perse, étoffes des Indes, tissus fabriqués sous un ciel inconnu; richesse des couleurs, contraste violent des tons, du bleu, du vert, du noir et de l'argent; fantaisies évoquant le souvenir de Carthage ou Bagdad, casques de perles et tuniques à carreaux; métaux rares et pierres fines, fourrures impondérables et gazes lamées; un éblouissement, une ivresse, le parfum dominateur et captivant que traînerait dans son sillage le manteau triomphal d'une impératrice d'Asie.

R. B. DE M.

Les parfums de Rosine.



Dessin d'Iribe

LE MINARET

Subtil et doux, il attire comme un fredonnement de guitares lointaines ou comme le chant monotone de quelque flûte invisible. Voilà qu'il monte, se répand alentour et peu à peu, vaincu par le charme, esclave de ce guide mystérieux, il semble que vous franchissiez le seuil de je ne sais quel palais enchanté. Il fait sombre, un peu lourd. Dehors, c'est le soleil de midi, les rues désertes, les arbres se pâmant de chaleur. Mais fenêtres et portes restent closes. Au fond des galeries vertes et bleues on aperçoit des groupes endormis. Puis, c'est une cour, des mosaïques, un bassin d'eau limpide. Et partout flotte le parfum capiteux et troublant, parfum de myrrhe et d'œillet d'Inde. Nulle voix humaine, nul pas résonnant sur les dalles. On se croirait dans le château de la *Belle au Bois dormant*, si ce n'était le bruit léger des fontaines et la flûte invisible qui soupire, mélancolique et solitaire.

ROGER BOUTET DE MONVEL.



Dessin de Fauconnet

LE MINARET
PARFUM DE ROSINE

BORGIA

Autrefois, sous le règne du Pape Alexandre, les cavaliers en remplissaient le chaton de leur bague et l'on sait comment don Ottario séduisit la tendre Julie. Lors des noces de sa fille, on dit que le Cardinal Rodriguez versa force dragées dans le corsage des dames romaines et que ces innocentes friandises jetèrent un trouble extrême parmi les nobles invités. On dit enfin que, la tête pleine des desseins les plus magnifiques, César Borgia lui-même ne cessait de rouler entre ses doigts une boule d'or contenant un peu de l'élixir magnifique.

Philtre ensorceleur, parfum légendaire ! nul ne dévoilera donc tes origines mystérieuses ? Es-tu né dans Vérone ou Capoue, chez une courtisane de Venise ou chez les sorcières de Sicile ? Intacte, inestimable, ta recette cependant est venue jusqu'à nous, ton arome a gardé son pouvoir tout-puissant et l'on en connaît les effets redoutables puisque de toi, parfum irrésistible et délicieux, une seule goutte rend encore fou !

R. B. de M.

BOR-

une seule Goutte Rend fou

o

-GIA



Bois gravé par Laboureur

BORGIA
PARFUM DE ROSINE

Calendrier

EXPLICATION DES SIGNES

Dimanche	†	Nouvelle Lune	●
Jour de Fête	⊕	Premier quartier	☽
Jour de petite Fête	✢	Pleine Lune	☺
Fêtes de Notre-Dame	✢	Dernier quartier	☾
Jour ouvrable	▲	Neige	▣
Jour de beau temps	☺	Bon semer et planter	⚲
Jour assez beau	▢	Bon couper le bois	⌐
Jour de chaleur	♁	Bon prendre médecine	♁
Jour venteux	☁	Bon prendre pilules	⊕
Eclairs	↯	Bon traiter les yeux	⚶
Pluie	☂	Bon couper les ongles	✋
Tonnerre	↯	Bon couper les cheveux	×
Froid	♉	Bon saigner	‡
Brouillard	●	Bon ventouser	●

DATES DES PRINCIPALES FÊTES

Epiphanie	6 janv.	Trinité	3 juin
Purification	2 févr.	Fête-Dieu	7 »
Septuagésime	4 »	Visitation de N.-D.	2 juill.
Mardi gras	20 »	Fête nationale	14 »
Cendres	21 »	Transfiguration	6 août
Mi-Carême	15 mars	Assomption	15 »
Rameaux	1 avril	Nativité de N.-D.	8 sept.
Vendredi saint	6 »	Toussaint	1 nov.
Pâques	8 »	Trépassés	2 »
Quasimodo	15 »	Présentation	21 »
Rogations	14 mai	Avent	2 déc.
Ascension	17 »	Imm. Conception	8 »
Pentecôte	27 »	Noël	25 »



JANVIER

LE VERSEAU

Le nom de ce mois vient de Janus, roi mythique du Latium, dieu des portes, des départs et des retours, inspirateur de la guerre et protecteur de la paix.

Le 8 janvier, éclipse totale de lune, commencement à 4 h. 36 m., fin à 10 h. 53 m. En partie visible à Paris.

Le 14 janvier correspond au 1er janvier du Calendrier Julien.

Le 23 février, éclipse partielle de soleil; commencement à 5 h. 43 m., fin à 9 h. 13 m. Visible à Paris.

JOURS		FÊTES	SIGNES		PHASES de la lune	SOLEIL Lever H. M.	SOLEIL Couch. H. M.	LUNE Lever H. M.	LUNE Couch. H. M.
1	Lundi	CIRCONCISION . .	✝			7 46	16 2	11 21	0 55
2	Mardi	S. Basile	▲			7 46	16 3	11 45	2 10
3	Mercr.	Se Geneviève . .	▲			7 46	16 4	12 13	3 23
4	Jeudi	S. Rigobert . . .	▲			7 46	16 5	12 48	4 32
5	Vend.	Se Amélie	▲		☽	7 46	16 6	13 32	5 35
6	Samedi	EPIPHANIE . . .		⊕		7 46	16 7	14 25	6 29
7	**Dim.**	S. Lucien	†	‡	P. L.	7 46	16 9	[illegible]	7 13
8	Lundi	S. Frobert	▲		le 8, à 7 h	7 45	16 10	16 2[illegible]	7 49
9	Mardi	S. Julien	▲		42 m.	7 45	16 11	17 36	8 17
10	Mercr.	S. Guillaume . .	▲			7 44	16 12	18 42	8 39
11	Jeudi	S. Hygin, p. . .	▲			7 44	16 14	19 48	8 58
12	Vend.	Se Lucie	▲			7 43	16 15	20 54	9 15
13	Samedi	Se Véronique . .	▲			7 43	16 16	22 0	9 31
14	**Dim.**	S. NOM DE J . .	✝	□		7 42	16 18	23 8	9 46
15	Lundi	**S. Maur . . . .**	▲			7 42	16 19	—	10 3

JOURS		FÊTES	SIGNES	PHASES de la lune	SOLEIL Lever	SOLEIL Couch.	LUNE Lever	LUNE Couch.
					H. M.	H. M.	H. M.	H. M.
16	Mardi	S. Marcel. . . .	▲	☾	7 41	16 21	0 17	10 23
17	Mercr.	S. Antoine . . .	▲	D. Q.	7 40	16 22	1 30	10 47
18	Jeudi	Ch. S. Pierre . .	▲	le 16,	7 39	16 23	2 46	11 18
19	Vendr.	S. Parres. . . .	▲	à 11 h.	7 38	16 25	4 1	12 1
20	Samedi	S. Sébastien. . .	▲ x	42 m.	7 37	16 26	5 11	12 57
21	**Dim.**	Se Agnès, vierge.	†		7 37	16 28	6 11	14 9
22	Lundi	S. Vincent . . .	▲	●	7 36	16 29	6 58	15 33
23	Mardi	S. Raymond . .	▲	N. L.	7 35	16 31	7 34	17 2
24	Mercr.	S. Timothée. . .	▲	le 23	7 33	16 33	8 2	18 30
25	Jeudi	Conv. de S. Paul.	▲	à 7 h. 10 m.	7 32	16 34	8 25	19 56
26	Vendr.	S. Polycarpe . .	▲		7 31	16 36	8 45	21 18
27	Samedi	S. Jean Chrysost.	▲	☽	7 30	16 37	9 5	22 38
28	**Dim.**	S. Charlemagne .	†	P. Q.	7 29	16 39	9 26	23 56
29	Lundi	S. François de S.	▲	le 30	7 28	16 41	9 49	— —
30	Mardi	Se Martine . . .	▲	à 1 h.	7 26	16 42	10 16	1 11
31	Mercr.	S. Pierre Nol. .	▲	1 m.	7 25	16 44	10 49	2 23

Fêtes Patronales : 12 Ste Lucie, Boulangers. — 13 Ste Véronique, Lingères. 17 St Antoine, Bouchers, Charcutiers.— 22 St Vincent, Vignerons. — 25 St Paul, Cordiers.

LES QUATRE COMPLEXIONS

Le sanguin a nature de l'air, moite et chaud ; il est large, plantureux, attrempé, aimable, joyeux, chantant, riant, charnu, vermeil de visage et gracieux, ; il a vin de singe ; tant plus il a bu, tant plus il est joyeux, se tire près des dames et naturellement aime les habits de belle couleur.

Le colérique est de nature du feu, chaud et sec ; naturellement est maigre, grêle, convoiteux, colère, hâtif, escervelé, fol, large, decevant, malicieux, subtil où il applique son sens, a vin de lion, c'est-à-dire quand il a bien bu, veut tanser, quereller et battre et volontiers aime être vêtu de belle couleur comme de drap gris.

Le flegmatique a nature d'eau froide et moite ; il est triste, pensif, paresseux, pesant et endormi, caut, ingénieux ; abondant en flegmes ; volontiers crache quand il est ému, est gras au visage et a vin de mouton.

Le mélancolique a nature de terre, sec et froid ; il est triste, pesant, convoiteux, médisant, soupçonneux et paresseux ; il a vin de pourceau.

Le plus grand dérèglement de l'esprit, c'est de croire les choses parce qu'on veut qu'elles soient et non parce qu'on a vu qu'elles sont en effet.

Sous le nom de nature, nous entendons une sagesse profonde qui développe avec ordre et selon de justes règles tous les mouvements que nous voyons.

Bossuet.

LE LION S'EN ALLANT EN GUERRE

Le lion dans sa tête avoit une entreprise :
Il tint conseil de guerre, envoya ses prévôts,
Fit avertir les animaux.
Tous furent du dessein, chacun selon sa guise :
L'éléphant devait sur son dos
Porter l'attirail nécessaire,
Et combattre à son ordinaire ;
L'ours s'apprêter pour les assauts ;
Le renard ménager de secrètes pratiques ;
Et le singe, amuser l'ennemi par ses tours.
« Renvoyez, dit quelqu'un, les ânes qui sont lourds,
Et les lièvres sujets à des terreurs paniques.
— Point du tout, dit le roi, je les veux employer :
Notre troupe sans eux ne serait pas complète.
L'âne effraiera les gens, nous servant de trompette ;
Et le lièvre pourra nous servir de courrier. »
Le monarque prudent et sage,
De ses moindres sujets sait tirer quelque usage,
Et connoit les divers talents.
Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens.

La Fontaine.

LE JARDIN POTAGER

Continuer le labour. Mener les engrais et composts. Semer sur couches : carottes, chicorée frisée, laitues de printemps et romaines, melons, poireaux, radis. Planter sur couche : choux-fleurs tendres hâtifs, laitues de printemps et romaines. Forcer les asperges vertes. Préparer les meules à champignons. On récolte en cave : barbe de capucin, pissenlit, champignons. Sous couverture : carottes, mâches, raiponce, scorsonère. Sous châssis en couche : asperges, épinards, laitue crêpe ou gotte, radis.

LE JARDIN D'AGRÉMENT

Soigner les plantes qui doivent former les corbeilles de bonne heure : fuchsias, géraniums, héliotropes.

LA CAVE

Fermer les celliers par les gelées, aérer par les temps doux. Soutirages et ouillages. Mise en bouteilles.

RECETTE

Potée a l'oie. — Mettez dans une marmite remplie de trois litres d'eau froide les restes d'un rôti d'oie (abatis et carcasse), un morceau de lard de poitrine salé, des carottes, un navet, un morceau de céleri, et laissez cuire pendant trois heures. Ajoutez un chou de Milan moyen en feuilles et deux cuillerées à bouche de graisse d'oie. Faites mijoter une heure. Une demi-heure avant de retirer la potée du feu, ajoutez quelques pommes de terre coupées en quartiers. Le bouillon sert à faire une excellente soupe.



FÉVRIER

LES POISSONS

Février était le dernier mois de l'ancienne année romaine, consacré aux morts et à Februus, personnification divine de la purification.

Quatre-Temps 28 février.

Comput eclésiastique pour 1917 :

Nombre d'or.	18
Cycle solaire.	22
Epacte	6
Lettre dominicale . .	G
Indiction romaine . .	15

JOURS		FÊTES	SIGNES		PHASES de la lune	SOLEIL Lever	SOLEIL Couch.	LUNE Lever	LUNE Couch.
						H. M.	H. M.	H. M.	H. M.
1	Jeudi	S. Ignace	▲			7 24	16 46	11 30	3 28
2	Vendr.	*Purification* . . .	✠			7 22	16 47	12 20	4 25
3	Samedi	S. Blaise	▲			7 21	16 49	13 17	5 13
4	**Dim.**	*Septuagésime*. . .	†		**P. L.**	7 19	16 51	14 20	5 51
5	Lundi	Se Agathe. . . .	▲		le 7	7 18	16 52	15 26	6 21
6	Mardi	S. Amand. . . .	▲	x	à 3 h. 28 m.	7 17	16 54	16 33	6 45
7	Mercr.	S. Romuald. . .	▲			7 15	16 56	17 39	7 5
8	Jeudi	S. Jean de Matha.	▲			7 13	16 57	18 45	7 22
9	Vendr.	Se Apolline . . .	▲			7 12	16 59	19 51	7 38
10	Samedi	Se Scholastique .	▲			7 10	17 1	20 58	7 54
11	**Dim.**	*Sexagésime* . . .	†		**D. Q**	7 8	17 2	22 6	8 11
12	Lundi	Se Eulalie. . . .	▲	□	le 15	7 7	17 4	23 17	8 29
13	Mardi	S. Lézin	▲		à 1 h. 53 m	7 5	17 6	— —	8 51
14	Mercr.	S. Valentin . . .	▲			7 3	17 7	0 29	9 19
15	Jeudi	S. Faustin . . .	▲			7 2	17 9	1 42	9 55

JOURS		FÊTES	SIGNES	PHASES de la lune	SOLEIL		LUNE	
					Lever	Couch.	Lever	Couch.
					H. M.	H. M.	H. M.	H. M.
16	Vendr.	S. Onésime . . .	▲		7 0	17 11	2 53	10 43
17	Samedi	S. Théodule. . .	▲	●	6 58	17 12	3 55	11 45
18	**Dim.**	*Quinquagésime* . .	†		6 56	17 14	4 47	13 1
19	Lundi	S. Gabin	▲	**N. L.**	6 55	17 15	5 27	14 25
20	Mardi	*Mardi Gras* . . .	▲	le 21 à	6 53	17 17	5 58	15 53
21	Mercr.	CENDRES	▲	18 h.	6 51	17 19	6 24	17 20
22	Jeudi	Se Isabelle . . .	▲	9 m.	6 49	17 20	6 46	18 46
23	Vendr.	S. Mérault . . .	▲		6 47	17 22	7 7	20 10
24	Samedi	S. Prétextat . . .	▲	☽	6 45	17 24	7 28	21 31
25	**Dim.**	*Quadragésime* . .	†		6 43	17 25	7 51	22 50
26	Lundi	S. Taraise. . . .	▲	**P. Q.**	6 42	17 27	8 18	— —
27	Mardi	Se Honorine. . .	▲	le 28 à	6 40	17 28	8 49	0 6
28	Mercr.	S. Romain . . .	▲	16 h. 44 m.	6 38	17 30	9 28	1 16

Fête Patronale. — 3 St Blaise, Tisserands.

LE GRAS ET LE MAIGRE

Le sultan Saladin, raconte Brillat-Savarin, voulant éprouver jusqu'à quel point pouvait aller la continence des derviches, en prit deux dans son palais, et, pendant un certain espace de temps, les fit nourrir de viandes succulentes. Dans cet état, on leur donna pour compagnes deux odalisques d'une beauté toute-puissante, mais elles échouèrent dans leurs attaques les mieux dirigées, et les saints sortirent d'une épreuve aussi délicate, purs comme le diamant de Visapour. Le sultan les garda encore dans son palais et, pour célébrer leur triomphe, leur fit faire pendant plusieurs semaines, une chère également soignée, mais exclusivement en poisson. A peu de jours, on les soumit de nouveau aux pouvoirs réunis de la jeunesse et de la beauté ; mais cette fois, la nature fut plus forte, et les trop heureux cénobites succombèrent étonnamment.

Le Romantisme n'a pas soufflé son miasme sur les conceptions théâtrales seulement. Il en a saturé les esprits et les cœurs. Nos mœurs, les vertus et les vices, tous les sentiments, bons ou mauvais, portent aujourd'hui le masque exagéré du Mélodrame.

Il faudrait un nouvel Archiloque.

JEAN MORÉAS.

RONDEAU

Ceulx qui deussent parler sont muts.
Les loyaulx sont pour sots tenus ;
Ie n'en voy nuls
Qui de bonté tiennent plus compte.
Vertus vont jus, peché hault monte :
Ce vous est honte
Seigneurs grans, moyens et menus.

Flateurs sont grans gens devenus
Et à haults estats parvenus,
Entretenus,
Tant que rien n'est qui les surmonte.
Ceux qui deussent parler sont muts.

Nous naquismes pauvres et nuds ;
Les biens nous sont de Dieu venus,
Nos cas congnus
Luy sont pour vray, je vous le comte.
Pape, empereur, roy, duc ou conte,
Tout se mescompte,
Quant les bons se sont soustenus.
Ceux qui deussent parler sont muts.

JEAN MESCHINOT.

LE JARDIN POTAGER

Fin des labours. Planter en pleine terre : ail, échalote, pommes de terre (les abriter pendant les gelées). Planter sur couche : choux-fleurs, laitues, melons. Semer en pleine terre : cerfeuil, épinards, fève, oignon, persil, pois hâtifs. Semer sur couche en place des semis de janvier : aubergine, céleri, choux-fleurs, haricots hâtifs, laitue, navets. Biner et fumer les asperges. Découvrir les artichauts si le temps est humide. On récolte les mêmes produits qu'en janvier, plus choux de Saint-Denis, laitue, Passion et Witloof.

LE JARDIN D'AGRÉMENT

Semer coquelicots, pieds-d'alouette, nigelles ; planter des bordures de buis ; tailler et élaguer les arbustes à floraison d'été.

LA CAVE

Continuer les ouillages, les soutirages ; faire ces dernières opérations dans des vases et avec des instruments parfaitement nettoyés.

RECETTE

Risotto au poisson. — Faire cuire au court-bouillon une langouste ou un poisson de chair ferme que l'on découpe et que l'on met dans un plat, au bain-marie. Passer le court-bouillon et, dans la quantité nécessaire, jeter le riz que l'on tourne jusqu'à parfaite cuisson, en ajoutant une cuillerée de purée de tomate et les épices variées. Quand le riz est prêt, y mêler une pincée de safran et en garnir le plat, saupoudré de parmesan, où l'on aura placé le poisson ou la langouste.



MARS

LE BÉLIER

Premier mois de l'année romaine, dédié à Mars, dieu de la Guerre, et anciennement du Printemps à qui le pivert était consacré.

Calendrier anglais : St David, 1[er] mars, St Patrick, 17 mars.

Equinoxe de Printemps le 21 mars à 4 h. 27 m. 20 secondes.

JOURS		FÊTES	SIGNES	PHASES de la lune	SOLEIL		LUNE	
					Lever	Couch.	Lever	Couch.
					H. M.	H. M.	H. M.	H. M.
1	Jeudi	S. Aubin	▲		6 36	17 32	10 16	2 18
2	Vendr.	S. Simplice . . .	▲		6 34	17 33	11 11	3 9
3	Samedi	S. Marin	▲		6 32	17 35	12 12	3 50
4	**Dim.**	*Reminiscere* . . .	✝		6 30	17 36	13 17	4 23
5	Lundi	S. Adrien	▲		6 28	17 38	14 23	4 49
6	Mardi	Se Colette. . . .	▲		6 26	17 39	15 29	5 11
7	Mercr.	S. Thomas d'A. .	▲	**P. L.**	6 24	17 41	16 35	5 29
8	Jeudi	S. Jean de D. . .	▲	le 8,	6 22	17 43	17 42	5 46
9	Vendr.	Se Françoise. . .	▲	à	6 20	17 44	18 49	6 2
10	Samedi	S. Doctrovée . .	▲	21 h. 58 m.	6 17	17 46	19 57	6 19
11	**Dim.**	*Oculi*.	†		6 15	17 47	21 7	6 37
12	Lundi	S. Grégoire . . .	▲		6 13	17 49	22 19	6 58
13	Mardi	Se Euphrasie . .	▲		6 11	17 50	23 31	7 23
14	Mercr.	Se Mathilde. . .	▲		6 9	17 52		7 56
15	Jeudi	*Mi-Carême* . . .	▲		6 7	17 53	0 41	8 39

JOURS		FÊTES	SIGNES		PHASES de la lune	SOLEIL		LUNE	
						Lever	Couch.	Lever	Couch.
						H. M.	H. M.	H. M.	H. M.
16	Vendr.	S. Cyriaque . . .	▲	☺	☾	6 5	17 55	1 45	9 35
17	Samedi	S. Patrice	▲	☺	D. Q.	6 3	17 56	2 39	10 43
18	**Dim.**	*Lætare*	†	ƚ	le 16,	6 1	17 58	3 22	12 1
19	Lundi	S. Joseph	✝	✿	à 12 h.	5 59	18 0	3 56	13 24
20	Mardi	S. Joachim. . . .	▲	♀	33 m.	5 57	18 1	4 24	14 49
21	Mercr.	S. Benoît	▲	ʌ		5 55	18 3	4 47	16 14
22	Jeudi	S^e^ Léa	▲	□	●	5 52	18 4	5 8	17 37
23	Vendr.	S. Victorien . . .	▲	ƚ	N. L.	5 50	18 6	5 29	19 0
24	Samedi	S. Simon	▲	⊠	le 23.	5 48	18 7	5 52	20 22
25	**Dim.**	ANNONCIATION . .	✝	ʌ	à 4 h. 5 m.	5 46	18 9	6 17	21 41
26	Lundi	S. Emmanuel . .	▲	ƚ		5 44	18 10	6 47	22 56
27	Mardi	S. Rupert	▲	ʌ	☽	5 42	18 11	7 24	
28	Mercr.	S. Gontran . . .	▲	ƚ	P. Q.	5 40	18 13	8 9	0 3
29	Jeudi	S. Victorin. . . .	▲	□	le 30,	5 38	18 14	9 2	1 0
30	Vendr.	S. Rieul.	▲	☺	à 10 h.	5 36	18 16	10 2	1 46
31	Samedi	S. Benjamin . . .	▲	☺	36 m.	5 34	18 17	11 6	2 22

Fête Patronale. — 19 St Joseph, Charpentiers, Charrons

LES VENTS LOCAUX

MISTRAL. — Ce vent, dont parlent déjà Virgile et Strabon, est surtout connu en Provence, où il est considéré comme un fléau; mais il se fait sentir jusque sur le Bas-Languedoc et le Roussillon. Sa direction est d'entre Nord et Ouest.

La violence du mistral est proverbiale. Quand il souffle, l'air est sec, le ciel se découvre, le baromètre monte et la température baisse. Cette violence, jointe au froid et à la sécheresse, produit sur l'homme une impression physiologique pénible. L'action de ce vent sur le règne végétal n'est pas moins nuisible : il flétrit les plantes délicates, courbe les arbres et parfois les déracine. En outre, il assèche fortement le sol et donne au ciel une luminosité remarquable.

Le mistral souffle 110 jours par an à Marseille, soit près d'un jour sur trois.

La durée du coup de mistral qui s'établit s'étend souvent sur des cycles de 3, 6 ou 9 jours : dès sa venue, il souffle fortement et sa puissance s'accroît avec la hauteur du soleil au-dessus de l'horizon, le maximum de violence ayant lieu cependant vers 14 heures; il faiblit au crépuscule, souffle en légère brise pendant la nuit, puis le lendemain repasse par les mêmes variations.

Nos idées sont plus imparfaites que la langue.

Un défaut de la mauvaise poésie est d'allonger la prose, comme le caractère de la bonne est de l'abréger.

VAUVENARGUES.

ODE

Pourquoy, chétif laboureur,
Trembles-tu d'un Empereur,
Qui doit bien tost, légère ombre,
Des morts accroistre le nombre?
Ne sçais-tu qu'à tout chacun
Le port d'Enfer est commun,
Et qu'une âme impériale
Aussi tost là-bas dévale
Dans le bateau de Charon,
Que l'âme d'un bûcheron?

Courage, coupeur de terre!
Ces grands foudres de la guerre
Non plus que toy n'iront pas
Armez d'un plastron là-bas,
Comme ils alloyent aux batailles :
Autant leur vaudront leurs mailles,
Leurs lances et leur estoc
Comme à toy vaudra ton soc.

Le bon juge Rhadamante
Asseuré ne s'espouvante
Non plus de voir un harnois
Là-bas, qu'un levier de bois,
Ou voir une souquenie
Qu'une robbe bien garnie,
Ou qu'un riche accoustrement
D'un Roy mort pompeusement.

PIERRE DE RONSARD.

LE JARDIN POTAGER

Terminer labours et enfouissement des engrais. Planter en pleine terre : ail, asperges, échalotes, ignames. Repiquer choux hâtifs, laitues d'été et romaines. Planter sur couche : aubergine, concombre, melon, tomate. Aérer progressivement les légumes forcés. Découvrir artichauts. Renouveler ou planter oseille, civette, lavande, thym et plantes vivaces. Semer en pleine terre, en plus des semis de février : betteraves, carottes, choux en pépinière, laitues, navets, oignons, panais, persil, poireaux, radis, salsifis, scorsonère. Semer sur couches sourdes : chicorée, choux de Milan et cabus, laitues et romaines. Planter pommes de terre hâtives et griffes d'asperges. On récolte mêmes produits qu'en février, plus : carottes, cerfeuil, choux Milan et brocolis, laitues d'hiver, navets, oseille, poireaux.

LE JARDIN D'AGRÉMENT

Taille des rosiers. Préparer sur couche sourde les dahlias; semer sur couche l'amarante, la balsamine, le zinnia. Multiplier les violettes, les iris, les phlox.

LA CAVE

Terminer les soutirages, ventiler les caves et les celliers; traiter les vins malades.

RECETTE

Tournebrides Jenny. — Prendre des escalopes que l'on roulera dans une pièce de toilette, après les avoir garnies de la farce suivante : hachis de foie de veau, de champignons et olives noires, mie de pain imbibée de lait, quelques petits lardons, des raisins de Malaga, quelques grains de genièvre marinés dans de la bonne eau-de-vie et les épices suivantes : thym, romarin, écorce de citron, menthe, sauge, estragon. persil, girofle, ail, échalote.

Ranger les escalopes dans une sauteuse, les faire dorer dans le beurre, puis mijoter trois heures dans une sauce au porto, relevée de cayenne et de paprika.



AVRIL

LE TAUREAU

Varron prétend qu'Avril veut dire *apéritif*; c'est le mois, en effet, où les bourgeons s'ouvrent et où la végétation éclate de toutes parts.

La lune rousse commencera le 21 avril à 14 h. 1 minute et finira le 21 mai, à 0 h. 47 m.

Pâques russes, le 15 avril.

JOURS		FÊTES	SIGNES		PHASES de la lune	SOLEIL Lever	SOLEIL Couch.	LUNE Lever	LUNE Couch.
						H. M.	H. M.	H. M.	H. M.
1	**Dim.**	RAMEAUX. . . .	†			5 31	18 19	12 12	2 51
2	Lundi	S. François de P.	▲			5 29	18 20	13 18	3 14
3	Mardi	S. Richard . . .	▲	□	☺	5 27	18 22	14 24	3 34
4	Mercr.	S. Isidore. . . .	▲		**P. L.**	5 25	18 23	15 30	3 52
5	Jeudi	Se Irène	▲	□	le 7 à	5 23	18 25	16 37	4 8
6	Vendr.	S. Célestin . . .	▲		13 h.	5 21	18 26	17 45	4 25
7	Samedi	S. Hégésippe . .	▲		49 m.	5 19	18 28	18 55	4 43
8	**Dim.**	PAQUES. . . .	✠			5 17	18 29	20 7	5 3
9	Lundi	Se Marie Eg. . .	†			5 15	18 31	21 20	5 28
10	Mardi	S. Fulbert. . . .	▲		☾	5 13	18 32	22 32	5 59
11	Mercr.	S. Léon le Grand.	▲		**D. Q**	5 11	18 34	23 38	6 39
12	Jeudi	S. Jules.	▲	‡	le 14 à	5 9	18 35	— —	7 32
13	Vendr.	S. Justin	▲	□	20 h.	5 7	18 37	0 35	8 36
14	Samedi	S. Tiburce . . .	▲		12 m.	5 5	18 38	1 20	9 50
15	**Dim.**	*Quasimodo* . . .	†			5 3	18 40	1 56	11 9

JOURS		FÊTES	SIGNES	PHASES de la lune	SOLEIL Lever	SOLEIL Couch.	LUNE Lever	LUNE Couch.
					H. M.	H. M.	H. M.	H. M.
16	Lundi	S. Fructueux . .	▲		5 1	18 41	2 25	12 31
17	Mardi	S. Anicet. . . .	▲	●	4 59	18 43	2 49	13 52
18	Mercr.	S. Parfait. . . .	▲		4 57	18 44	3 11	15 13
19	Jeudi	S. Timon. . . .	▲	N. L.	4 55	18 46	3 31	16 34
20	Vendr.	S. Marcellin. . .	▲	le 21 à	4 53	18 47	3 52	17 54
21	Samedi	S. Anselme . . .	▲	14 h. 1 m.	4 51	18 49	4 16	19 14
22	**Dim.**	Se Opportune . .	†		4 49	18 50	4 44	20 32
23	Lundi	S. Georges . . .	▲		4 47	18 52	5 18	21 44
24	Mardi	S. Fidèle	▲		4 46	18 53	6 0	22 46
25	Mercr.	S. Marc	▲		4 44	18 54	6 51	23 38
26	Jeudi	S. Clet.	▲	P. Q.	4 42	18 56	7 49	— —
27	Vendr.	S. Anthime . . .	▲	le 29 à	4 40	18 57	8 53	0 19
28	Samedi	S. Vital	▲	5 h. 22 m.	4 38	18 59	9 59	0 51
29	**Dim.**	*Modicum*. . . .	†		4 37	19 0	11 5	1 16
30	Lundi	S. Eutrope . . .	▲		4 35	19 2	12 11	1 37

Fête Patronale. — 25 St Marc, Vitriers.

LES VENTS LOCAUX

Autan et Marin. — Sous le nom de *Marin*, on désigne le vent qui souffle du Sud-Est dans la plaine du Bas-Languedoc, de Montpellier à Narbonne et à Perpignan; il est chaud, humide, s'accompagne d'une baisse du baromètre et se fait sentir jusqu'aux montagnes qui séparent le bassin de la Méditerranée de celui de l'Atlantique.

L'*Autan*, de même direction entre Sud et Est, parfois extrêmement violent, se fait sentir à l'Ouest des mêmes montagnes : au nord, il dépasse la ligne Albi-Montauban-Agen, et à l'Ouest il se fait sentir au delà de la rivière du Gers. Certains observateurs portent même sa limite au Nord jusqu'à Aurillac et à l'Ouest jusqu'à Bordeaux et Arcachon. Ce vent est chaud, lourd et pesant. il engourdit et abat les hommes et les animaux. Il rend la tête pesante, il ôte l'appétit et paraît gonfler tout le corps. Il flétrit aussi les plantes et les fruits. En automne, il hâte la chute des feuilles.

En beaucoup d'endroits, on distingue l'autan *blanc* et l'autan *noir :* celui-ci, plus fréquent, est moins redoutable, parce qu'il dure moins longtemps.

Les passions violentes ne doivent jamais être exprimées de façon à provoquer le dégoût; même dans les situations horribles, la musique ne doit jamais blesser les oreilles, ni cesser d'être la musique. MOZART.

LA JEUNE TARENTINE

Pleurez, doux alcyons! ô vous, oiseaux sacrés,
Oiseaux chers à Tethys, doux alcyons, pleurez.
Elle a vécu, Myrto, la jeune Tarentine!
Un vaisseau la portait aux bords de Camarine :
Là, l'hymen, les chansons, les flûtes, lentement
Devaient la reconduire au seuil de son amant.
Une clé vigilante a, pour cette journée,
Sous le cèdre enfermé sa robe d'hyménée,
Et l'or dont au festin ses bras seront parés,
Et pour ses blonds cheveux les parfums préparés.
Mais, seule sur la proue, invoquant les étoiles,
Le vent impétueux qui soufflait dans ses voiles
L'enveloppe : étonnée et loin des matelots,
Elle tombe, elle crie, elle est au sein des flots.
Elle est au sein des flots, la jeune Tarentine!
Son beau corps a roulé sous la vague marine.
Tethys, les yeux en pleurs, dans le creux d'un rocher,
Aux monstres dévorants eut soin de le cacher.
Par son ordre bientôt les belles Néréïdes
S'élèvent au-dessus des demeures humides,
Le poussent au rivage, et dans ce monument
L'ont au cap du Zéphyr déposé mollement;
Et de loin, à grands cris appelant leurs compagnes,
Et les nymphes des bois, des sources, des montagnes,
Toutes frappant leur sein et traînant un long deuil,
Répétèrent, hélas! autour de son cercueil :
« Hélas! chez ton amant tu n'es point ramenée,
Tu n'as point revêtu ta robe d'hyménée,
L'or autour de ton bras n'a point serré de nœuds,
Et le bandeau d'hymen n'orna point tes cheveux. »

ANDRÉ CHÉNIER.

LE JARDIN POTAGER

On peut dès maintenant semer toutes plantes potagères, sauf haricots et cornichons à réserver pour mai. Renouveler semis de laitues, pois, radis, pour en avoir tout l'été. Œilletonner les artichauts. Eclaircir les semis du mois précédent. Sarcler, biner, pailler les plantations. Finir les plantations d'asperges.

LE JARDIN D'AGRÉMENT

Semer en pleine terre : pois de senteur, réséda, balsamine, amarante, belle-de-jour, belle-de-nuit, giroflée quarantaine. Semer sur couche et en pépinière : aster de Chine, zinnia, pétunia, tabac, phlox, muflier.

LA CAVE

Terminer les soutirages, visiter les futailles pleines; déguster et traiter les vins s'il y a lieu; mettre dans des tonneaux préalablement méchés pour les transvasements.

RECETTES

Quiche lorraine. — Faire une pâte à tarte, enfourner quelques instants sans laisser dorer. Retirer et mettre sur la pâte de la crème battue avec deux œufs entiers, une pincée de sel. Couper dessus quelques petits morceaux de beurre et de petits lardons frais. Enfourner à nouveau, servir chaud et bien doré, avec une bouteille de vin blanc.

Meurette beaunoise. — Coupez par tronçons une truite, une anguille, une lotte et un barbillon et mettez-les dans un roux avec quelques petits oignons blanchis et cuits à moitié, des morilles ou des mousserons, un bouquet garni, un peu de poivre et d'épices, deux verres de vin de Beaune. Salez suffisamment. Faites cuire à très grand feu et servez avec des croûtons frits et aillés.



MAI

LES GÉMEAUX

Mai était dédié par les Romains à Maia, déesse italique de la force végétative assimilée ensuite par les Poètes à Maia, mère d'Hermès.

Quatre-Temps, 30 mai.

Calendrier anglais : Accession of King George V, 6 mai ; Birthday of Queen Mary, 26 mai.

Naissance du Czar Nicolas, 28 mai.

JOURS		FÊTES	SIGNES	PHASES de la lune	SOLEIL Lever H. M.	SOLEIL Couch. H. M.	LUNE Lever H. M.	LUNE Couch. H. M.
1	Mardi	SS. Phil. et Jacq.	▲		4 33	19 3	13 16	1 56
2	Mercr.	S. Athanase. . .	▲		4 31	19 5	14 22	2 13
3	Jeudi	Inv. Ste Croix. .	▲		4 30	19 6	15 29	2 29
4	Vendr.	Se Monique. . .	▲	P. L.	4 28	19 8	16 38	2 47
5	Samedi	S. Pie V	▲	le 7,	4 26	19 9	17 50	3 7
6	**Dim.**	S. Jean P.-Latine.	† □	à 2 h.	4 25	19 10	19 4	3 30
7	Lundi	S. Stanislas . . .	▲	43 m.	4 23	19 12	20 18	3 59
8	Mardi	S. Désiré	▲		4 22	19 13	21 27	4 37
9	Mercr.	S. Grég. de Naz.	▲		4 20	19 15	22 28	5 26
10	Jeudi	S. Antonin . . .	▲		4 19	19 16	23 18	6 28
11	Vendr.	S. Mamert . . .	▲	D. Q.	4 17	19 17	23 58	7 40
12	Samedi	S. Achille. . . .	▲	le 14,	4 16	19 19	— —	8 59
13	**Dim.**	S. Servais. . . .	† ×	à 1 h.	4 14	19 20	0 28	10 20
14	Lundi	*Rogations*. . . .	▲ □	48 m.	4 13	19 22	0 53	11 40
15	Mardi	Se Denise. . . .	▲		4 12	19 23	1 15	12 59

JOURS		FÊTES	SIGNES	PHASES de la lune	LUNE Lever	LUNE Couch.	SOLEIL Lever	SOLEIL Couch.
					H. M.	H. M.	H. M.	H. M.
16	Mercr.	S. Honoré . . .	▲		4 10	19 24	1 35	14 18
17	Jeudi	ASCENSION			4 9	19 25	1 56	15 36
18	Vendr.	S. Venant. . . .	▲	●	4 8	19 27	2 18	16 54
19	Samedi	S. Yves.	▲	N. L.	4 7	19 28	2 44	18 11
20	**Dim**	S. Bernardin . .	†	le 21 à	4 5	19 29	3 15	19 25
21	Lundi	S. Hospice . . .	▲	0 h.	4 4	19 30	3 53	20 32
22	Mardi	Se Julie.	▲ ⊕	47 m.	4 3	19 32	4 40	21 28
23	Mercr.	S. Didier	▲		4 2	19 33	5 36	22 13
24	Jeudi	S. Donatien. . .	▲		4 1	19 34	6 38	22 49
25	Vendr.	S. Urbain. . . .	▲	☽	4 0	19 35	7 44	23 17
26	Samedi	S. Zacharie . . .	▲	P. Q.	3 59	19 37	8 51	23 40
27	**Dim.**	PENTECOTE	‡	le 28 à	3 58	19 38	9 57	— —
28	Lundi	S. Germain . . .	†	23 h.	3 57	19 39	11 2	0 0
29	Mardi	S. Just	▲ ☐	33 m.	3 56	19 40	12 7	0 17
30	Mercr.	S. Ferdinand . .	▲		3 56	19 41	13 13	0 33
31	Jeudi	Se Pétronille . .	▲ ☐		3 55	19 42	14 20	0 50

Fêtes Patronales — 6 St Jean Porte-Latine, Imprimeurs, Libraires. 10 St Isidore, Laboureurs. — 16 St Honoré, Boulangers.

PHYSIOGNOMONIE

Selon le *Grand Compost et Kalendrier des Bergers*, les yeux gros décèlent la paresse l'effronterie, la désobéissance et l'orgueil ; les yeux ratés, gâtés et étendus, malice, vengeance et trahison ; les grands yeux à grandes paupières, folie, dur entendement et mauvaise nature ; les yeux blanchards et charnus, une personne encline à vice, à luxure et qui est pleine de fraude.

Le visage petit, maigre, menu, le nez aquilin et le cou de longueur médiocre signifient le courage, la vivacité et la colère. Le nez long et haut par nature signifie prouesse et hardiesse. Le nez camus signifie hâtiveté, luxure et entreprise. Le nez bègue qui descend jusqu'à la lèvre de dessus signifie la personne malicieuse, décevante, déloyale et luxurieuse. Le nez gros et haut au milieu signifie homme sage et bien parlant. Le nez qui a grandes narines et ouvertes signifie gloutonnerie et ire.

Pour qu'un talent puisse se développer vite et heureusement, il faut qu'il y ait dans sa nation beaucoup d'esprit en circulation.

Les Grecs voyaient la nature à travers leur propre grandeur.

En quoi consiste la barbarie, sinon à ne pas distinguer l'excellent ? GŒTHE.

CHANT DE MAY ET DE VERTU

Voulentiers en ce moys icy,
La terre mue et renouvelle.
Maintz amoureux en sont ainsi
Subjetz à faire amour nouvelle
Par légèreté de cervelle,
Ou pour estre ailleurs plus contens ;
Ma façon d'aymer n'est pas telle :
Mes amours durent en tout temps.

N'y a si belle dame aussi
De qui la beauté ne chancelle ;
Par temps, maladie ou soucy
Laideur les tire en sa nasselle ;
Mais rien ne peut enlaidir celle
Que servir sans fin je prétens ;
Et pour ce qu'elle est toujours belle,
Mes amours durent en tout temps.

Celle dont je dy tout cecy,
C'est Vertu, la nymphe éternelle
Qui au mont d'honneur esclercy
Tous les vrays amoureux appelle :
« Venez, amans, venez, dit-elle,
Venez à moi, je vous attens ;
Venez, ce dit la jouvencelle,
Mes amours durent en tout temps. »

Prince, fais amye immortelle
Et à la bien aymer entens,
Lors pourras dire sans cautelle :
Mes amours durent en tout temps.

CLÉMENT MAROT.

LE JARDIN POTAGER

Tailler et mettre en place concombres, melons, tomates. Pailler les planches de légumes. Arroser fréquemment. Repiquer navets, choux, céleris. On peut semer tous les légumes : cardon, carotte, céleri, cerfeuil, chicorée, chou, ciboule, épinard, haricot, laitue d'été, navet, oseille, persil, poireau, radis.

LE JARDIN D'AGRÉMENT

Fauchaison de gazons ; mise en place de dahlias, géraniums, cannas, verveines, bégonias, calcéolaires, fuchsias, etc. Semer des capucines et des plantes bisannuelles qui devront donner des fleurs l'année suivante : œillet, pied-d'alouette, violette.

LA CAVE

Surveiller de très près les vins nouveaux, éviter l'action directe du soleil sur les caves et les aérer.

RECETTE

Poulet au paprika. — Prendre un jeune poulet très tendre, le découper cru et le mettre à tremper dans l'eau froide. Prendre un gros oignon, le couper bien mince sans le hacher; le faire revenir. Lorsqu'il est bien revenu, sans être roux, ajoutez-y une demi-cuillerée à soupe de sel fin et à peu près la même quantité de paprika et un demi-verre de purée de tomates. Tournez bien le tout, et ajoutez-y le poulet. Le laisser cuire pendant une heure doucement, en couvrant la casserole. Remuez de temps en temps. Au bout d'une heure, ajoutez un demi-litre de crème épaisse et mélangez bien, ayant soin que la crème chauffe doucement sans bouillir. Servir avec des knockles que l'on aura fait pendant la cuisson du poulet.



JUIN

L'ÉCREVISSE

Le nom de ce mois est tiré de Junon Lucina et Pronuba, déesse romaine de la fécondité et du mariage.

Le 19 juin, éclipse partielle de soleil ; commencement à 11 h. 36 m., fin à 14 h. 57. Invisible à Paris.

Solstice d'Eté le 22 juin à 0 h. 14 m. 33 secondes.

JOURS		FÊTES	SIGNES	PHASES de la lune	SOLEIL Lever H. M.	SOLEIL Couch. H. M.	LUNE Lever H. M.	LUNE Couch. H. M.
1	Vendr.	Se Laure	▲		3 54	19 43	15 30	1 9
2	Samedi	S. Pothin. . . .	▲		3 53	19 44	16 43	1 30
3	**Dim.**	TRINITÉ . . .	⊕		3 53	19 45	17 58	1 57
4	Lundi	S. Optat	▲	**P. L.**	3 52	19 46	19 10	2 31
5	Mardi	S. Boniface . . .	▲	le 5,	3 52	19 46	20 16	3 16
6	Mercr.	S. Claude. . . .	▲	à 13 h.	3 51	19 47	21 12	4 14
7	Jeudi	FÊTE-DIEU . .	⊕	6 m.	3 51	19 48	21 56	5 24
8	Vendr.	S. Médard . . .	▲		3 50	19 49	22 30	6 43
9	Samedi	Se Pélagie. . . .	▲		3 50	19 50	22 58	8 6
10	**Dim.**	*Sol. Fête-Dieu* . .	⊕		3 49	19 50	23 21	9 28
11	Lundi	S. Barnabé . . .	▲	**D. Q.**	3 49	19 51	23 41	10 49
12	Mardi	S. Nazaire . . .	▲	le 12,	3 49	19 51		12 7
13	Mercr.	S. Antoine de P.	▲	à 6 h.	3 49	19 52	0 1	13 25
14	Jeudi	S. Basile le G. .	▲	38 m.	3 49	19 53	0 23	14 42
15	Vendr.	SACRÉ-CŒUR. . .	⊕		3 49	19 53	0 47	15 [illegible]

Jours		Fêtes	Signes		Phases de la lune	Soleil Lever	Soleil Couch.	Lune Lever	Lune Couch.
						H. M.	H. M.	H. M.	H. M.
16	Samedi	S. Cyr	▲			3 49	19 54	1 15	17 12
17	**Dim.**	S. Avit	✝		●	3 49	19 54	1 50	18 20
18	Lundi	Se Martine . . .	▲		**N. L.**	3 49	19 55	2 33	19 19
19	Mardi	SS. Gerv. et Prot.	▲	×	le 19,	3 49	19 55	3 25	20 9
20	Mercr.	S. Sylvère . . .	▲	□	à	3 49	19 55	4 25	20 48
21	Jeudi	S. Raoul	▲		13 h. 2 m.	3 49	19 55	5 30	21 19
22	Vendr.	S. Alban	✝			3 49	19 56	6 37	21 43
23	Samedi	S. Félix	▲			3 49	19 56	7 43	22 4
24	**Dim.**	*Nat. S. J.-Bapt.*	✝			3 50	19 56	8 49	22 22
25	Lundi	S. Prosper . . .	▲		☽	3 50	19 56	9 54	22 39
26	Mardi	S. Maixent . . .	▲		**P. Q.**	3 50	19 56	10 59	22 55
27	Mercr.	S. Crescent . . .	▲		le 27,	3 51	19 56	12 5	23 12
28	Jeudi	S. Irénée	▲		à 16 h.	3 51	19 56	13 12	23 32
29	Vendr.	SS. Pierre et Paul.	✝		8 m.	3 52	19 56	14 22	23 55
30	Samedi	S. Martial. . . .	▲			3 52	19 55	15 35	

Fêtes Patronales. — 1 St Clair, Boisseliers, Sabotiers. — 3 Ste Clotilde, Notaires. 24 St Jean-Baptiste, Peaussiers, Couteliers. — 29 St Pierre, Maçons.

HORLOGE DE FLORE

S'ouvrent à :

Minuit : Le cactus à grandes fleurs.

1 heure : Le laiteron de Laponie.

2 heures : Le salsifis jaune.

3 — La barbe de bouc et la grande picridie.

4 heures : Le liseron des haies, le pissenlit, la chicorée sauvage.

5 heures : La crépite des toits.

6 — Le laiteron des marais.

7 heures : Le nénuphar, la laitue.

8 heures : Le mouron rouge.

9 — Le souci des champs.

10 — La ficoïde barbue

S'ouvrent à :

11 heures : La belle-d'onze-heures, ou ornithogale en ombelle.

Midi : Toutes les autres ficoïdes.

1 heure : Le pourpier.

2 — L'épervière.

3 — La pulmonaire.

4 — La belle-de-jour et l'hyacinthe.

5 heures : La belle-de-nuit.

6 heures : Le géranium triste.

7. — L'hémérocalle safranée, le pavot à tête nue.

8 heures : Le liseron droit.

9 — Le nyctanthe de Malabar.

10 heures : Le liseron pourpre.

11 — Le silène noctiflore.

Un vers pour être bon doit être semblable à l'or, en avoir le poids, le titre et le son. Le poids, c'est la pensée ; le titre, c'est la pureté élégante du style ; le son, c'est l'harmonie. Si l'une de ces trois qualités manque, le vers ne vaut rien.

La décadence est produite par la facilité de faire, et par la paresse de bien faire, par la satiété du beau et par le goût du bizarre.

VOLTAIRE.

A LA ROSE

Douce, belle, amoureuse et bien fleurante Rose,
Que tu es à bon droit aux amours consacrée !
Ta délicate odeur hommes et Dieux recrée,
Et bref, Rose, tu es belle sur toute chose.

Marie pour son chef un beau bouquet compose
De ta feuille, et toujours sa teste en est parée :
Tousjours cette Angevine, unique Cythérée,
Du parfum de ton eau sa jeune face arrose.

Ha Dieu ! que je suis aise alors que je te voy
Esclorre au poinct du jour sur l'espine à requoy,
Aux jardins de Bourgueil près d'une eau solitaire !

De toy les Nymphes ont les coudes et le sein,
De toy l'Aurore emprunte et sa joue et sa main,
Et son teint la beauté qu'on adore en Cythère.

PIERRE DE RONSARD.

LE JARDIN POTAGER

Continuer les semis du mois précédent. Semer chicorée, escarole, choux-fleurs, choux-raves, cerfeuil, épinards, haricots, laitue, navet, poireau d'hiver, pois, radis, raiponce. Lier chicorée et escarole. Tailler aubergine, melon, tomate. Planter et pincer les melons au-dessus des deux premières feuilles. Ramer les pois et les haricots. Pailler tous les légumes. Multiplier les binages, sarclages et arrosages.

LE JARDIN D'AGRÉMENT

Semis de belles-de-jour, capucines, réséda, soucis qui donnent leurs fleurs la même année ; continuer les semis de plantes bisannuelles. Mettre des tuteurs aux roses trémières, dahlias. Terminer les plantations de bégonias, dahlias, calcéolaires et géraniums.

LA CAVE

Au cellier, éviter les élévations de température ; surveiller les fûts et arrêter les fermentations secondaires qui viendraient à se déclarer ; pour cela, recouvrir de paille humide ou bien mécher le vin sur bonde ou le soutirer dans des fûts fortement méchés.

RECETTE

Vinaigre aromatisé a la mode bourguignonne. — Prenez un bocal de verre d'une contenance de quatre à cinq litres et l'emplissez de bon vinaigre blanc ; garnissez des herbes et épices suivantes : deux oignons piqués chacun de dix clous de girofle, six gousses d'ail, six échalotes, un petit piment rouge, un citron coupé en tranches avec son écorce, un peu de macis, cresson, pimprenelle, cerfeuil, thym, marjolaine, sarriette, hysope, fleur de sureau séchée à l'air, et un gros bouquet d'estragon. Bouchez le bocal et l'exposez dix jours à l'ardeur du soleil. Il ne restera ensuite qu'à passer le vinaigre au papier filtre et à le mettre en bouteilles bien bouchées.



JUILLET

LE LION

Juillet a été ainsi appelé par les soins et sous le Consulat de Marc-Antoine pour honorer la naissance de Jules César, arrivée le 4 des Ides de ce mois.

Les 4 et 5 juillet, éclipse totale de lune; commencement le 4 à 18 h. 56 m., fin le 5 à 0 h. 22 m. En partie visible à Paris.

Le 19 juillet, éclipse partielle de soleil; commencement à 1 h. 56 m., fin à 3 h. 28 m. Invisible à Paris.

JOURS		FÊTES	SIGNES		PHASES de la lune	SOLEIL		LUNE	
						Lever	Couch.	Lever	Couch.
						H. M.	H. M.	H. M.	H. M.
1	**Dim.**	S. Domitien. . .	†	[illegible]		3 53	19 55	16 48	0 25
2	Lundi	*Visitat. de N.-D* .	✢	⊕	☺	3 53	19 55	17 57	1 4
3	Mardi	S. Anatole . . .	▲	[illegible]	**P. L.**	3 54	19 55	18 59	1 55
4	Mercr.	S^e^ Berthe. . . .	▲	[illegible]	le 4,	3 55	19 54	19 49	3 1
5	Jeudi	S^e^ Zoé	▲	[illegible]	à 21 h.	3 55	19 54	20 28	4 19
6	Vendr.	S. Tranquillin. .	▲	[illegible]	40 m.	3 56	19 53	20 59	5 42
7	Samedi	S. Allyre	▲	□		3 57	19 53	21 24	7 8
8	**Dim.**	S. Procope . . .	†	☺		3 58	19 52	21 47	8 32
9	Lundi	S. Cyrille. . . .	▲	[illegible]	☾	3 59	19 52	22 8	9 53
10	Mardi	S^e^ Rufine. . . .	▲	□	**D. Q**	3 59	19 51	22 29	11 13
11	Mercr.	S. Savin	▲	‡	le 11,	4 0	19 51	22 52	12 31
12	Jeudi	S. Jean Gualbert.	▲	☺	à 12 h.	4 1	19 50	23 18	13 48
13	Vendr.	S. Eugène. . . .	▲	☺	12 m.	4 2	19 49	23 51	15 3
14	Samedi	FÊTE NATION.	[illegible]	[illegible]		4 3	19 49	— —	16 12
15	**Dim.**	S. Henri	†	[illegible]		4 4	19 48	0 31	17 14

Jours		Fêtes	Signes	Phases de la lune	Soleil Lever H. M.	Soleil Couch. H. M.	Lune Lever H. M.	Lune Couch. H. M.
16	Lundi	S. Hélier	▲		4 5	19 47	1 20	18 6
17	Mardi	S. Alexis	▲	●	4 6	19 46	2 16	18 48
18	Mercr.	S. Camille	▲	N. L.	4 8	19 45	3 19	19 21
19	Jeudi	S. Vinc. de Paul.	▲	le 19,	4 9	19 44	4 25	19 48
20	Vendr.	Se Marguerite	▲	à 3 h.	4 10	19 43	5 32	20 9
21	Samedi	S. Victor	▲ □	0 m.	4 11	19 42	6 38	20 28
22	**Dim.**	Se Madeleine	† x		4 12	19 41	7 43	20 45
23	Lundi	S. Apollinaire	▲		4 13	19 40	8 47	21 2
24	Mardi	Se Christine	▲		4 15	19 39	9 52	21 18
25	Mercr.	S. Jacques-le-Maj.	▲	☽	4 16	19 37	10 58	21 36
26	Jeudi	Se Anne	▲		4 17	19 36	12 6	21 58
27	Vendr.	S. Pantaléon	▲	P. Q.	4 18	19 35	13 16	22 24
28	Samedi	S. Samson	▲	le 27,	4 19	19 34	14 27	22 57
29	**Dim.**	Se Marthe	†	à 6 h	4 21	19 32	15 37	23 41
30	Lundi	Se Juliette	▲	40 m.	4 22	19 31	16 41	
31	Mardi	S. Germain-l'Aux.	▲		4 23	19 30	17 37	0 39

Fêtes Patronales. — 25 St Jacques, Meuniers. — 26 Ste Anne, Menuisiers, Ebénistes.

CONTROVERSES MÉDICALES

Voici le titre de quelques-unes des thèses passées devant la Faculté de Médecine aux XVIIe et XVIIIe siècles.

Estne connata moriendi necessitas? (La nécessité de la mort est-elle innée?)

Estne fœtus matri quam patri similior? (Le fœtus ressemble-t-il plus à la mère qu'au père?)

An insanenti amore virgini venæ sectio? (Doit-on saigner une fille folle d'amour?)

An singulis mensibus repetita semel ebrietas salubris? (S'enivrer une fois par mois, est-il salutaire?)

Estne fœmina opus naturæ imperfectum? (La femme est-elle un ouvrage imparfait de la nature?)

An formosæ fecundiores? (Les jolies femmes sont-elles plus fécondes que les autres?)

An ex salacitate calvities? (Le libertinage amène-t-il la calvitie?)

An Parisini ab aquilone tussi obnoxii? (Le vent du Nord expose-t-il les Parisiens à la toux?)

Estne fœmina viro salacior? (La femme est-elle plus lascive que l'homme?)

An casti rarius ægrotant, facilius curantur? (Les chastes sont-ils plus rarement malades et plus facilement guéris que les autres?)

An aqua vitæ aqua mortis? (L'eau-de-vie est-elle l'eau-de-mort?)

An litteratis vita cœlebs? (Les gens de lettres doivent-ils demeurer célibataires?)

An auroræ Venus amica? (Faut-il faire l'amour le matin?)

Si vous estimez la Poésie un trop petit sujet pour vous, laissez-la tranquille.

Sainte-Beuve.

PLAINTE DE CÉLADON

Rivière que j'accrois, couché parmy ces fleurs,
Je considère en toi ma triste ressemblance :
De deux sources tu prends en même temps naissance
Et mes yeux ne sont rien que deux sources de pleurs.

Tu n'as pas tant de flots que je sens de malheurs ;
Si tu cours sans dessein, je sers sans espérance ;
En des sommets hautains ta source se commence,
D'orgueilleuse beauté procèdent mes douleurs.

Comment de grands rochers te rompent le passage,
De quels empêchemens ne sens-je pas l'outrage ?
Toutefois en un point nous différons tous deux :

En toy l'onde s'accroît des neiges qui se fondent,
Plus on gèle pour moi, plus mes larmes abondent,
Quoique tu sois si froide et moi si plein de feux.

Honoré d'Urfé.

VERS GRAVÉS SUR UN ORANGER

Oranger dont la voûte épaisse
Servit à cacher nos amours,
Reçois et conserve toujours
Ces vers, enfans de ma tendresse ;
Et dis à ceux qu'un doux loisir
Amènera dans ce bocage,
Que si l'on mouroit de plaisir
Je serais mort sous ton ombrage.

Le Chevalier de Parny.

LE JARDIN POTAGER

Semer carottes, cerfeuil, chicorées et escaroles, choux de Milan, choux-fleurs et brocolis, épinards, navets, pissenlits, radis, raiponces. Continuer à tailler les aubergines, concombres, melons et tomates. Commencer à empailler le céleri. Planter chicorées et escaroles, choux de Bruxelles, choux-fleurs d'automne. Planter laitues, romaines, poireaux d'hiver.

JARDIN D'AGRÉMENT

Marcotter les œillets à la fin du mois; recueillir les oignons de jacinthes, tulipes, narcisses; plantation du lis blanc, du perce-neige. Semis de quelques plantes annuelles pour fleurir en automne ; belle-de-jour, réséda odorant, souci.

LA CAVE

Ne pas toucher aux vins, éviter les soutirages et maintenir la température dans les celliers entre 10 et 12 degrés.

RECETTE

Gras-double frit. — Le gras-double doit être lavé à grande eau et bien dégorgé. On le coupe en carrés de la largeur de la main et on le fait cuire une heure dans le court-bouillon suivant : eau, quantité suffisante, une carotte, un oignon piqué de quatre clous de girofle, ail, échalote, persil, queue d'appétit, estragon, thym, laurier, un petit verre de vin blanc et une pointe de vinaigre.

Enduire les morceaux de pâte à frire avec chapelure et les jeter dans la poêle. Servir avec une garniture de persil frit et une sauce à la moutarde.



AOUT

LA VIERGE

Mois dédié par le Sénat romain à Octave-Auguste, empereur, conquérant de l'Egypte vainqueur des Cantabres, des Parthes et des Vindéliciens.

2 août, anniversaire de la Grande Guerre.

4 août, fête de l'Impératrice de Russie.

JOURS		FÊTES	SIGNES		PHASES de la lune	SOLEIL Lever	SOLEIL Couch.	LUNE Lever	LUNE Couch.
						H. M.	H. M.	H. M.	H. M.
1	Mercr.	S. Pier.-ès-Liens	▲			4 25	19 28	18 21	1 50
2	Jeudi	S. Alphonse de L.	▲			4 26	19 27	18 56	3 11
3	Vendr.	Se Lydie	▲			4 27	19 25	19 25	4 37
4	Samedi	S. Dominique	▲		**P. L.**	4 29	19 24	19 49	6 4
5	**Dim.**	S. Cassien	†		le 3, à	4 30	19 22	20 11	7 29
6	Lundi	*Transf. de N.-S.*	▲		5 h.	4 31	19 21	20 33	8 53
7	Mardi	S. Gaëtan	▲		11 m.	4 33	19 19	20 56	10 14
8	Mercr.	S. Sévère	▲			4 34	19 17	21 22	11 34
9	Jeudi	S. Romain	▲			4 35	19 16	21 53	12 51
10	Vendr.	S. Laurent	▲			4 37	19 14	22 31	14 3
11	Samedi	Se Suzanne	▲		**D. Q.**	4 38	19 12	23 17	15 8
12	**Dim.**	Se Claire	†		le 9, à	4 40	19 11	— —	16 3
13	Lundi	Se Radegonde	▲		19 h.	4 41	19 9	0 11	16 48
14	Mardi	S. Eusèbe	▲		56 m.	4 42	19 7	1 12	17 23
15	Mercr.	ASSOMPTION	⊕			4 44	19 5	2 16	17 52

JOURS		FÊTES	SIGNES		PHASES de la lune	SOLEIL		LUNE	
						Lever	Couch.	Lever	Couch.
						H M	H. M.	H. M.	H. M.
16	Jeudi	S. Roch	▲	□		4 45	19 4	3 22	18 15
17	Vendr.	S. Mammès . . .	▲	☺		4 47	19 2	4 29	18 35
18	Samedi	Se Hélène. . . .	▲	⊕	●	4 48	19 0	5 34	18 53
19	**Dim.**	S. Donat	†	☺	**N. L.**	4 49	18 58	6 39	19 9
20	Lundi	S. Bernard . . .	▲	♣	le 17,	4 51	18 56	7 43	19 26
21	Mardi	Se Jeanne Fr. de C.	▲	☺	à 18 h.	4 52	18 54	8 48	19 44
22	Mercr.	S. Symphorien. .	▲	✿	21 m.	4 54	18 52	9 55	20 4
23	Jeudi	S. Sidoine. . . .	▲	✿		4 55	18 50	11 3	20 27
24	Vendr.	S. Barthélemy . .	▲	☺		4 56	18 49	12 12	20 57
25	Samedi	S. Louis, roi . .	▲	●	☽	4 58	18 47	13 21	21 35
26	**Dim.**	S. Zéphirin . . .	†	☥		4 59	18 45	14 26	22 25
27	Lundi	S. Césaire. . . .	▲	□	**P. Q.**	5 1	18 43	15 24	23 28
28	Mardi	S. Augustin . . .	▲	☺	le 25,	5 2	18 41	16 12	— —
29	Mercr.	S. Merry	▲	✿	à 19 h.	5 4	18 39	16 50	0 42
30	Jeudi	S. Fiacre	▲	☺	8 m.	5 5	18 37	17 22	2 4
31	Vendr.	S. Aristide . . .	▲	♣		5 6	18 35	17 48	3 30

Fêtes Patronales. — 10 St Laurent, Cuisiniers. — 12 Ste Claire, Blanchisseuses. 24 St Barthélemy, Tanneurs. — 25 St Louis, Limonadiers. — 30 St Fiacre, Jardiniers. Potiers.

PRONOSTICS DE PLUIE TIRÉS DES ANIMAUX

Quand l'air est chargé d'humidité et quand la pluie est probable:

Le bœuf regarde en l'air; le porc témoigne de la joie, il est vif et alerte; les martinets volent en foule autour des clochers.

Les poules se becquètent les plumes et se roulent dans la poussière ; les canards et les oies courent à la surface de l'eau, s'y plongent, battent des ailes et importunent par leurs cris continuels; les crapauds sortent le soir en grand nombre ; les grenouilles coassent plus que de coutume.

Les vers de terre et les limaces se montrent en grande quantité; les hirondelles volent en rasant la terre et les eaux et font entendre un léger cri plaintif; le paon, la pie, le geai, le pivert et le martin-pêcheur font entendre les cris désagréables qui leur sont particuliers.

Les brebis mangent plus goulûment ; les lézards et belettes se cachent dans leurs trous ; les chats se débarbouillent, et les poissons sautent hors de l'eau.

Quand la pluie ou le vent menace, les toiles d'araignées sont courtes et solidement attachées à leurs supports. Si les araignées sont paresseuses, une pluie générale est à craindre. Si leur activité reprend pendant la pluie, cette pluie cessera bientôt et sera suivie d'un beau temps. Si elles travaillent à leurs toiles le soir, nuit claire et agréable.

Quand on tient la vérité, il n'y a pas de zèle à faire. La vérité n'a pas besoin d'être proclamée, il suffit de l'énoncer.

RENAN.

BALLADE DES MENUS PROPOS

Je congnois bien mouches en let,
Je congnois à la robe l'homme,
Je congnois le beau temps du let,
Je congnois au pommier la pomme,
Je congnois l'arbre à veoir la gomme,
Je congnois quant tout est de mesmes,
Je congnois qui besongne ou chomme,
Je congnois tout, fors que moy mesmes.

Je congnois pourpoint au colet,
Je congnois le moyne à la gonne,
Je congnois le maistre au varlet,
Je congnais au voile la nonne,
Je congnois quant pipeur jargonne,
Je congnois fols nourris de cresmes,
Je congnois le vin à la tonne,
Je congnois tout, fors que moy mesmes.

Je congnois cheval et mulet,
Je congnois leur charge et leur somme,
Je congnois Biétrix et Belet,
Je congnois get qui nombre et somme,
Je congnois vision et somme,
Je congnois la faute des Boesmes,
Je congnois le povoir de Romme,
Je congnois tout, fors que moy mesmes.

ENVOI

Prince, je congnois tout en somme,
Je congnois couloures et blesmes,
Je congnois Mort qui nous consomme,
Je congnois tout, fors que moy mesmes.

FRANÇOIS VILLON.

4

LE JARDIN POTAGER

Continuer les fréquents arrosages qui se feront le soir ou le matin. Semer carottes hâtives, cerfeuil bulbeux, choux d'York et autres de printemps, épinards et mâches, haricots, pois, navets, oignons blancs, poireaux, radis. Dernier semis des escaroles et chicorées pour l'hiver. Lier chicorées et escaroles. Botteler ou serrer les tiges des oignons. Planter les choux-fleurs sur vieilles couches à melons.

LE JARDIN D'AGRÉMENT

Mettre en place fleurs annuelles d'automne. Continuer les travaux du mois précédent pour les plantes qui devront fleurir l'année suivante.

LA CAVE

Préparatifs en vue des vendanges : ustensiles de vendange, cuves, futailles; surveiller les vins, éviter leur transport. Aérer les celliers.

RECETTE

Pudding Pèlerin. — Proportions pour 8 ou 10 personnes : 175 gr. de beurre fin, 175 gr. d'amandes sans coques, 150 gr. de sucre en poudre, 150 gr. de biscuits à la cuillère, 1/2 décilitre de kirsch.

Faire d'abord une crème à la vanille et la laisser refroidir. Ensuite prendre un moule à charlotte beurré et le garnir entièrement de biscuits.

Emondez des amandes, mettez-les blondir au four et, une fois refroidies, pilez-les au mortier. Mettez dans une terrine avec cette pâte le beurre et le sucre, et triturez le mélange jusqu'à ce qu'il soit très onctueux. Ajoutez le kirsch et un décilitre de la crème à la vanille. Travaillez encore la pâte pendant une demi-heure, puis versez-la dans le moule que vous placerez dans la glace pendant deux heures. Renversez sur un plat le pudding arrosé de la crème et servez.



SEPTEMBRE

LA BALANCE

Septième mois du Calendrier romain.

Quatre-Temps 19 septembre.

Jour de l'an israélite 17 septembre (*1er Tesseri 5678*).

Le 23 septembre correspond au 1er jour de l'Ère républicaine (1er vendémiaire 126).

Equinoxe d'Automne le 23 septembre, à 15 h. 0 m. 5 secondes.

JOURS		FÊTES	SIGNES		PHASES de la lune	SOLEIL Lever	SOLEIL Couch.	LUNE Lever	LUNE Couch.
						H. M.	H. M.	H. M.	H. M.
1	Samedi	SS. Leu et Gilles.	▲	☺		5 8	18 33	18 12	4 56
2	**Dim.**	S. Etienne . . .	†	♁	☺	5 9	18 31	18 35	6 22
3	Lundi	S. Mansuy . . .	▲	✿		5 11	18 29	18 58	7 47
4	Mardi	Se Rosalie. . . .	▲	☺	**P. L.**	5 12	18 27	19 24	9 10
5	Mercr.	S. Bertin. . . .	▲	♁	le 1, à	5 13	18 24	19 54	10 31
6	Jeudi	S. Onésiphore . .	▲	♀	12 h.	5 15	18 22	20 30	11 48
7	Vendr.	S. Cloud	▲	☺	23 m.	5 16	18 20	21 14	12 57
8	Samedi	*Nativ. de N.-D.* .	✠	⋀		5 18	18 18	22 6	13 57
9	**Dim.**	S. Omer	†	⊕		5 19	18 16	23 5	14 46
10	Lundi	Se Pulchérie. . .	▲	☺	☾	5 21	18 14	— —	15 25
11	Mardi	S. Hyacinthe . .	▲	×	**D. Q.**	5 22	18 12	0 9	15 55
12	Mercr.	S. Valérien . . .	▲	♁	le 8,	5 23	18 10	1 15	16 20
13	Jeudi	S. Maurille . . .	▲	☺	à 7 h. 5 m.	5 25	18 8	2 20	16 41
14	Vendr.	*Exalt. Ste-Croix* .	✝	⋀		5 26	18 6	3 25	17 0
15	Samedi	S. Nicomède . .	▲	□		5 28	18 3	4 30	17 17

JOURS		FÊTES	SIGNES	PHASES de la lune	SOLEIL		LUNE	
					Lever	Couch.	Lever	Couch.
					H. M.	H. M.	H. M.	H. M.
16	**Dim.**	Se Euphémie . .	†	●	5 29	18 1	5 35	17 34
17	Lundi	S. Lambert . . .	▲	**N.L.**	5 30	17 59	6 40	17 51
18	Mardi	S. Ferréol. . . .	▲	le 16,	5 32	17 57	7 46	18 10
19	Mercr.	S. Janvier. . . .	▲	à 10 h.	5 33	17 55	8 54	18 33
20	Jeudi	S. Eustache . . .	▲	27 m.	5 35	17 53	10 2	19 1
21	Vendr.	S. Mathieu . . .	▲	☽	5 36	17 51	11 10	19 36
22	Samedi	S. Maurice . . .	▲	**P.Q.**	5 38	17 49	12 15	20 21
23	**Dim.**	S. Lin	†	le 24,	5 39	17 46	13 14	21 17
24	Lundi	S. Germer. . . .	▲	à 5 h.	5 40	17 44	14 4	22 24
25	Mardi	S. Firmin. . . .	▲	41 m.	5 42	17 42	14 45	23 40
26	Mercr.	SS. Cyprien, Just.	▲	○	5 43	17 40	15 19	— —
27	Jeudi	SS. Côme, Damien.	▲	**P.L.**	5 45	17 38	15 47	1 2
28	Vendr.	S. Wenceslas . .	▲	le 30,	5 46	17 36	16 11	2 25
29	Samedi	S. Michel. . . .	▲	à 20 h.	5 48	17 34	16 34	3 49
30	**Dim.**	S. Jérôme. . . .	▲	31 m.	5 49	17 32	16 58	5 14

Fêtes Patronales. — 22 St Maurice, Teinturiers. — 29 St Michel, Pâtissiers, Tapissiers, Tailleurs.

LA DIÈTE DE QUELQUES GRANDS HOMMES

Le maréchal d'Hocquincourt avait un goût particulier pour les queues de mouton auxquelles, disent les mémoires du temps, il reconnaissait la propriété d'influer sur la gaieté des convives ; aussi a-t-il gardé toute sa vie un cuisinier qui avait trouvé le moyen de préparer des *queues de mouton en caisse*, que le maréchal emportait à l'armée pour mettre ses officiers en belle humeur.

Paul Ier, empereur de Russie, était grand amateur de pâtés de foies de canards. Il accorda la grâce à un Polonais exilé, qui avait trouvé le moyen de lui envoyer de Toulouse, chaque semaine, un de ces pâtés, dont le voyage n'altérait point la fraîcheur.

Kant, le prince des philosophes allemands, n'était pas aussi recherché dans ses goûts : il faisait ses délices d'une purée de lentilles, d'une purée de panais préparée au lard, d'un pudding au lard, à la poméranienne ; d'un pudding de pois secs aux pieds de porcs et de fruits desséchés au four.

Napoléon Ier avait en horreur la viande saignante, préférait la volaille, surtout le poulet en fricassée, dite à la *Marengo*. Il mangeait avec plaisir des pommes de terre, des haricots, des lentilles, des côtelettes, de la poitrine de mouton grillée, du boudin *à la Richelieu*, et comme plats fins, des quenelles de volailles en consommé, du vol-au-vent, de la timbale milanaise. Il avait un faible pour le macaroni à l'italienne et au parmesan ; comme poisson, il adorait le rouget de la Méditerranée.

Les livres anciens sont pour les auteurs, les nouveaux pour les lecteurs.

MONTESQUIEU.

PRIÈRE A LA NUIT

Du jour sœur paisible et voilée
Qui, sur la terre consolée
Versant le baume du repos,
Couronnes ta tête étoilée
D'un diadème de pavots,
O Nuit ! pardonne si ma lyre,
Frémissant au gré du zéphyre
Parmi les saules de ces bords,
Ose un instant par ses accords
Troubler la paix de ton empire.
J'ai vu le disque étincelant
S'eteindre aux humides demeures
Et le groupe léger des Heures
Suivre ton char en se voilant.
Tout dort ; et moi, seul, en silence,
Aux lueurs d'un pâle flambeau,
Devant ton trône je balance
Des suppliants l'humble rameau.

Mes vœux sont purs, ô Nuit sacrée !
Fais qu'un songe à l'aile dorée,
Avant le retour du soleil,
Vienne de l'image adorée,
Enchanter mon heureux sommeil.
Pour toi, déité que j'implore,
Je veux sur le bord des ruisseaux
Unir le pâle sycomore
A l'if, ornement des tombeaux ;
Jusques à l'aurore prochaine,
De l'amour charmant les douleurs,
Je veux à ton autel d'ébène
Consacrer un hymne et des fleurs.

CHARLES MILLEVOYE.

LE JARDIN POTAGER

Continuer à semer cerfeuil, radis, laitues de la Passion. Lier chicorées et escaroles. Commencer à empailler cardons et céleris pour les faire blanchir. Planter les dernières chicorées, escaroles, pissenlits. Préparer le fumier ou les terreaux pour les prochaines couches. Récolter les graines mûres.

LE JARDIN D'AGRÉMENT

Planter les jacinthes, les tulipes. Semer des giroflées quarantaines que l'on abritera du froid pendant l'hiver. Multiplier par le bouturage les géraniums, les calcéolaires.

LA CAVE

On s'assure que les ustensiles de vinification sont prêts pour la vendange. On a moins de précautions à prendre que précédemment en ce qui concerne les vins vieux. Soutirage s'il y a lieu.

RECETTE

Poulet a la belvocelle. — Hacher très fin foie, gésier, en ajoutant deux branches d'estragon, une poignée de mie de pain en miettes, sel et poivre. Faire revenir cinq minutes au feu dans le beurre, introduire cette farce dans un poulet dont vous recousez l'ouverture. Mettre le poulet dans une casserole avec cinq ou six petits oignons et recouvrir à moitié de bouillon ; salez et poivrez.

Faire cuire un quart d'heure à feu doux, retirer les trois quarts de la cuisson, faire un roux que vous mouillez de cette cuisson.

Laissez refroidir la sauce, puis jetez-y quatre jaunes d'œufs délayés dans une demi-tasse à café de crème fraîche et une bonne cuillerée à bouche d'estragon haché. Faire épaissir au bain-marie.

Au moment de servir, ajouter deux cuillerées à café de moutarde à l'estragon et le reste de la cuisson ; servez le poulet nappé de sa sauce.



OCTOBRE

LE SCORPION

Huitième mois du Calendrier romain.

Calendrier musulman : Jour de l'an, 17 octobre (*1er Moharem 1336*).

Calendrier israélite : fête des Tabernacles, 1er octobre.

Anniversaire de l'établissement du Calendrier grégorien, en usage depuis 334 ans (4 octobre 1582).

JOURS		FÊTES	SIGNES	PHASES de la lune	SOLEIL		LUNE	
					Lever	Couch.	Lever	Couch.
					H. M.	H. M.	H. M.	H. M.
1	Lundi	S. Remy	▲ ☼		5 51	17 29	17 23	6 38
2	Mardi	SS. Anges gard .	▲	☾	5 52	17 27	17 51	8 2
3	Mercr.	S. Gérard. . . .	▲	D. Q.	5 54	17 25	18 26	9 23
4	Jeudi	S. François d'Ass.	▲ ☼	le 7, à	5 55	17 23	19 8	10 38
5	Vendr.	S. Placide . . .	▲ □	22 h.	5 57	17 21	19 58	11 44
6	Samedi	S. Bruno. . . .	▲ ⊕	14 m.	5 58	17 19	20 56	12 38
7	**Dim.**	S. Serge	✢ ☼		6 0	17 17	21 59	13 22
8	Lundi	Se Brigitte . . .	▲		6 1	17 15	23 5	13 56
9	Mardi	S. Denis	▲	●	6 2	17 13	— —	14 23
10	Mercr.	S. Pinyte	▲	N. L.	6 4	17 11	0 11	14 46
11	Jeudi	S. Gomer. . . .	▲ □	le 16,	6 5	17 9	1 16	15 5
12	Vendr.	S. Séraphin . . .	▲ □	à 2 h.	6 7	17 7	2 21	15 23
13	Samedi	S. Edouard . . .	▲ ☼	41 m.	6 8	17 5	3 25	15 40
14	**Dim.**	S. Calixte. . . .	†		6 10	17 3	4 30	15 58
15	Lundi	Se Thérèse . . .	▲		6 11	17 1	5 36	16 17

JOURS		FÊTES	SIGNES	PHASES de la lune	SOLEIL Lever	SOLEIL Couch.	LUNE Lever	LUNE Couch.
					H. M.	H. M.	H. M.	H. M.
16	Mardi	S. Gall.	▲		6 13	16 59	6 44	16 39
17	Mercr.	Se Hedwige. . .	▲		6 15	16 57	7 53	17 5
18	Jeudi	S. Luc. . . .	▲	P. Q.	6 16	16 55	9 1	17 38
19	Vendr.	S. Aquilin . . .	▲	le 23,	6 18	16 53	10 8	18 20
20	Samedi	S. Caprais . . .	▲	à	6 19	6 51	11 8	19 13
21	**Dim.**	Se Ursule. . . .	†	14 h.	6 21	16 49	12 1	20 16
22	Lundi	S. Mellon . . .	▲	37 m.	6 22	16 47	12 44	21 28
23	Mardi	S. Magloire . . .	▲		6 24	16 45	13 19	22 45
24	Mercr.	S. Raphaël . . .	▲		6 26	16 44	13 47	— —
25	Jeudi	SS. Crépin et Cr.	▲		6 27	16 42	14 12	0 5
26	Vendr.	S. Rustique. . .	▲		6 29	16 40	14 35	1 25
27	Samedi	S. Frumence . .	▲	P. L. le 30,	6 30	16 38	14 57	2 47
28	**Dim.**	SS. Simon, Jude.	†	à 6 h.	6 32	16 37	15 21	4 9
29	Lundi	S. Narcisse . .	▲	19 m.	6 34	16 35	15 48	5 31
30	Mardi	S. Lucain. . . .	▲		6 35	16 33	16 20	6 53
31	Mercr.	S. Quentin . . .	▲		6 37	16 31	16 58	8 12

Fêtes Patronales — 18 St Luc, Peintres — 25 St Crépin, Cordonniers.

GLOSSAIRE DU VENEUR

Abatis, chemins tracés dans l'herbe par les jeunes loups.

Acculs, extrémités des forêts et des grands bois.

Bien chevillé, se dit d un cerf, d'un daim, d'un chevreuil qui a beaucoup d'andouillers.

Bouquiner, être en amour, en parlant d'un lièvre

Boutis, lieux où fouillent les bêtes noires (sangliers)

Chasser de gueule, laisser crier et aboyer le limier.

Chiens corneaux, engendrés de chiens courants et de mâtines ou de mâtins et de lices courantes.

Clabaud, chien courant à qui les oreilles passent le nez d'un demi-pied.

Dagues, le premier bois que porte un cerf; elles ont la même vertu que la corne de licorne.

Déliées sont fumées bien mâchées, bien moulues.

Dorées sont fumées de cerf jaunes.

Empaumure, haut de la tête du cerf et du chevreuil où sont plantés les andouillers.

Fauve, bête fauve, cerf, daim, chevreuil, tant mâle que femelle.

Flâtrure, lieu où le lièvre et le loup s'arrêtent et se mettent sur le ventre, lorsqu'ils sont chassés de chiens courants

Forhu, son du cor pour rappeler les chiens

Foulées, traces des pieds d'une bête sur l'herbe et les feuilles; les foulées des cerfs daims, chevreuils et lièvres s'appellent *voies*; celles des loups et renards, *piste*; celles des sangliers, *trace*.

Fumées, fientes des bêtes fauves.

On n'est point un homme d'esprit pour avoir beaucoup d'idées, comme on n'est point nécessairement un bon général pour avoir beaucoup de soldats.

CHAMFORT.

Les idées mendient l'expression.

RIVAROL.

SOUPIR

Mon âme vers ton front où rêve, ô calme sœur,
Un automne jonché de taches de rousseur
Et vers le ciel errant de ton œil angélique
Monte, comme dans un jardin mélancolique,
Fidèle, un beau jet d'eau soupire vers l'Azur,
Vers l'azur attendri d'octobre pâle et pur
Qui mire aux grands bassins sa langueur infinie
Et laisse, sur l'eau morte où la fauve agonie
Des feuilles erre au vent et creuse un froid sillon.
Se traîner le soleil jaune d'un long rayon.

STÉPHANE MALLARMÉ.

LE DORMEUR DU VAL

C'est un trou de verdure où chante une rivière
Accrochant follement aux herbes des haillons
D'argent, où le soleil de la montagne fière
Luit ; c'est un petit val qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
Dort : il est étendu dans l'herbe, sous la nue,
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut !

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme.
Nature, berce-le chaudement : il a froid !

Les parfums ne font pas frissonner sa narine,
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine,
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

ARTHUR RIMBAUD.

LE JARDIN POTAGER

Dernier semis de choux-fleurs demi-durs, mâches et radis. Semer les salades de printemps. Les repiquer quinze jours après le semis sur costières. Continuer l'empaillage des cardons et du céleri. Repiquer en pépinières les choux d'York et les choux-fleurs. Commencer le blanchiment des chicorées sauvages, puis de la barbe-de-capucin. Préparer le terrain pour le Witloof.

LE JARDIN D'AGRÉMENT

Plantation des plantes bulbeuses. Couper les tiges des arbres dont la floraison est terminée : balsamines, reines-marguerites, dahlias. Rentrer les orangers.

LA CAVE

Surveiller la fermentation; tirer les vins nouveaux et les vins blancs; tenir les fûts constamment pleins par des ouillages répétés. Les marcs seront utilisés pour faire des seconds vins ou bien distillés; en dehors de ces usages, ils peuvent être ensilés pour servir à l'alimentation du bétail ou encore mélangés avec du calcaire pour en faire des composts. Faire le troisième soutirage pour les vins fins.

RECETTE

Endives monégasques. — Prendre des endives bien blanches, les laver et les égoutter soigneusement. Faire fondre dans une casserole du beurre avec deux ou trois morceaux de sucre. Rouler les endives dans le beurre fondu, saler et poivrer et faire cuire à l'étouffée deux heures durant. Un peu avant de servir, on saupoudre de gruyère ou de parmesan. On peut aussi dresser les endives sur un plat allant au four et faire gratiner légèrement quelques minutes.



NOVEMBRE

LE SAGITTAIRE

Neuvième mois du Calendrier romain.

Calendrier russe : avènement au trône du Czar Nicolas, 3 novembre.

Les Saintes Images de Kasan, 4 novembre.

Naissance de l'Impératrice Marie, 27 novembre.

JOURS		FÊTES	SIGNES		PHASES de la lune	SOLEIL Lever	SOLEIL Couch.	LUNE Lever	LUNE Couch.
						H. M.	H. M.	H. M.	H. M.
1	Jeudi	TOUSSAINT . .	⊕	[illegible]	☾	6 38	16 30	17 46	9 24
2	Vendr.	TRÉPASSÉS . . .	✝	[illegible]		6 40	16 28	18 42	10 25
3	Samedi	S. Hubert. . . .	▲	[illegible]	D. Q.	6 42	16 27	19 45	11 14
4	**Dim.**	S. Ch. Borromée.	✝	[illegible]	le 6,	6 43	16 25	20 51	11 53
5	Lundi	S. Lié	▲	[illegible]	à	6 45	16 23	21 58	12 23
6	Mardi	S. Léonard . . .	▲	[illegible]	17 h.	6 46	16 22	23 4	12 48
7	Mercr.	S. Ernest	▲	⊕	3 m.	6 48	16 20	— —	13 9
8	Jeudi	S. Godefroy . . .	▲	[illegible]		6 50	16 19	0 9	13 27
9	Vendr.	S. Ursin	▲	[illegible]	●	6 51	16 17	1 13	13 44
10	Samedi	S. Just	▲	[illegible]		6 53	16 16	2 18	14 2
11	**Dim.**	S. Martin	⊕	[illegible]	**N. L.**	6 54	16 15	3 23	14 21
12	Lundi	S. René.	▲	[illegible]	le 14,	6 56	16 13	4 30	14 42
13	Mardi	S. Brice	▲	[illegible]	à 18 h.	6 57	16 12	5 39	15 7
14	Mercr.	S. Vénérand. . .	▲	[illegible]	28 m.	6 59	16 11	6 49	15 38
15	Jeudi	S. Eugène. . . .	▲	[illegible]		7 1	16 9	7 57	16 18

JOURS		FÊTES	SIGNES	PHASES de la lune	SOLEIL Lever H. M.	SOLEIL Couch H. M.	LUNE Lever H. M.	LUNE Couch. H. M.
16	Vendr.	S. Edmond . . .	▲		7 2	16 8	9 1	17 8
17	Samedi	S. Aignan. . . .	▲		7 4	16 7	9 57	18 9
18	**Dim.**	Se Aude	†	P. Q.	7 5	16 6	10 43	19 19
19	Lundi	Se Elisabeth. . .	▲	le 21,	7 7	16 5	11 21	20 35
20	Mardi	S. Octave. . . .	▲	à	7 8	16 4	11 51	21 53
21	Mercr.	*Présentation N.-D.*	†	22 h. 29 m.	7 10	16 3	12 16	23 12
22	Jeudi	Se Cécile	▲		7 11	16 2	12 39	— —
23	Vendr.	S. Clément . . .	▲		7 13	16 1	13 1	0 31
24	Samedi	Se Flore	▲		7 14	16 0	13 23	1 50
25	**Dim.**	Se Catherine. . .	†		7 16	15 59	13 47	3 9
26	Lundi	S. Sirice	▲	P. L.	7 17	15 58	14 16	4 29
27	Mardi	S. Maxime . . .	▲	le 28,	7 19	15 58	14 51	5 48
28	Mercr.	S. Sosthène . . .	▲	à	7 20	15 57	15 34	7 2
29	Jeudi	S. Saturnin . . .	▲	18 h. 41 m.	7 21	15 56	16 26	8 8
30	Vendr.	S. André	▲		7 23	15 55	17 27	9 3

Fêtes Patronales. 3 St Hubert, Fondeurs, Chasseurs. — 11 St Martin, Tonneliers. 22 Ste Cécile, Musiciens. — 25 Ste Catherine, Jeunes Filles, Charrons.

GLOSSAIRE DU VENEUR

Gagnage, lieu où sont les grains, où les bêtes fauves vont la nuit se repaître et viander.

Gardes, os de la jambe des bêtes noires.

Harde, compagnie de cerfs.

Laissées, fientes du loup et des bêtes noires.

Lancer, on lance le cerf quand on le fait partir de la *reposée*, le loup quand on le force à quitter son *liteau*, le lièvre quand on le fait quitter son *gîte*, et le sanglier lorsqu'il sort de sa *bauge*.

Ladre, se dit d'un lièvre habitant les contrées marécageuses.

Maintenir et garder le change, c'est quand les chiens chassent toujours la bête qui leur a été donnée, en dépit des ruses de celle-ci.

Marcassins, petits de la laie.

Massacre, tête de cerf, du daim et du chevreuil.

Nappe, peau des bêtes fauves.

Pinces, les deux bouts des pieds des bêtes fauves.

Ridées, fumées des vieux cerfs et des vieilles biches.

Sortir du fort, se dit de la bête qui débuche de son fort qui est le lieu où elle passe le jour.

Surneigées, voies des bêtes recouvertes de neige.

Vautrait, chasse qui se fait aux bêtes noires avec des mâtins.

Venaison, graisse et embonpoint du cerf et des autres bêtes, temps où le gibier est meilleur à manger.

Viandis, pâtures des bêtes fauves.

Ce qui fait les grandes beautés, c'est lorsqu'une chose est telle que la surprise est d'abord médiocre, qu'elle se soutient, augmente et nous mène ensuite à l'admiration..... Virgile, plus naturel, frappe d'abord moins, pour frapper ensuite plus; Lucain frappe plus, pour frapper ensuite moins.

MONTESQUIEU.

STANCES

Eté, tous les plaisirs que ta saison m'apporte
Comme ceux du printemps ont perdu leur attrait.
Adieu, le tendre automne! A présent, qu'à ma porte
Vienne heurter l'hiver, j'ouvrirai sans regret.

Dans l'antique forêt, le vent et la cognée
Sèment de l'arbre fort les rameaux à ses pieds,
Et parmi les humains la juste destinée
Abat à chaque coup gloire, amour, amitiés.

Moins doucement la feuille à la brise soupire,
Que la branche frappée en tombant ne se plaint,
Et lorsque le Malheur s'exhale de la lyre,
Tout autre chant n'est plus qu'un écho qui s'éteint.

Vie exécrable, ô jours que corrompt l'amertume,
Je vous surmonte encor, mais mon cœur est brisé;
Et s'il a plus d'éclat, peut-être, il se consume
Ce feu sombre et divin qui m'avait embrasé.

JEAN MORÉAS.

LE JARDIN POTAGER

Cesser les arrosages et semis de pleine terre. Repiquer sous cloche salades semées précédemment. Planter en costières : laitues Passion, choux d'York, laitues crêpe. Planter oseille sous châssis. Lier dernières chicorées. Butter et abriter artichauts. Butter et couvrir les pissenlits. Empailler les cardons. Enterrer et pailler les céleris à côtes. En cave on récolte : barbe-de-capucin, champignons, Witloof.

LE JARDIN D'AGRÉMENT

Arracher et rentrer les dahlias, cannas, bégonias; planter les différents arbustes d'agrément. Ramasser des feuilles pour faire des couches et abriter les plantes qui craignent le froid.

LA CAVE

Surveiller activement les vins nouveaux et faire les ouillages nécessaires.

RECETTE

Pistou, soupe génoise. — Mettre sur le feu deux litres d'eau froide salée avec trois cuillerées d'huile d'olive. Quand le mélange bout, y placer des pommes de terre coupées en rouelles, des carottes, du potiron en petits morceaux, des haricots verts et en grains, des navets, deux feuilles de chou, un quartier de céleri, et faire cuire à petit feu. Une heure avant de servir, ajouter une tomate entière, piler dans le mortier une branche de basilic avec 3 ou 4 gousses d'ail, ajouter une poignée de fromage râpé; retirer la tomate du bouillon, l'éplucher et piler le tout ensemble. Verser cette purée dans la marmite avec une pincée de vermicelle et laisser bouillir dix minutes.



DÉCEMBRE

LE CAPRICORNE

Dixième mois du Calendrier romain.

Quatre-Temps, 19 décembre.

Le 14 décembre, éclipse annulaire de Soleil; commencement à 7 h. 10 m., fin à 11 h. 45 m. Invisible à Paris.

Solstice d'Hiver le 22 décembre à 9 h. 45 m. 32 secondes.

JOURS		FÊTES	SIGNES		PHASES de la lune	SOLEIL Lever	SOLEIL Couch.	LUNE Lever	LUNE Couch.
						H. M.	H. M.	H. M.	H. M.
1	Samedi	S. Eloi.	▲			7 24	15 55	18 33	9 47
2	**Dim.**	AVENT.	†		☾	7 25	15 54	19 41	10 22
3	Lundi	Se Bibiane . . .	▲		D. Q.	7 27	15 54	20 49	10 49
4	Mardi	Se Barbe	▲		le 6,	7 28	15 53	21 55	11 11
5	Mercr.	S. Sabas	▲		à	7 29	15 53	23 0	11 31
6	Jeudi	S. Nicolas . . .	▲	×	14 h.	7 30	15 53	— —	11 49
7	Vendr.	S. Ambroise. . .	▲		13 m.	7 31	15 53	0 4	12 6
8	Samedi	*Imm. Concep.* . .	✢			7 32	15 52	1 8	12 24
9	**Dim.**	Se Léocadie. . .	†		●	7 34	15 52	2 14	12 44
10	Lundi	S. Melchiade . .	▲	□		7 35	15 52	3 21	13 7
11	Mardi	S. Damase . . .	▲		N. L.	7 36	15 52	4 30	13 35
12	Mercr.	S. Corentin . . .	▲		le 14,	7 37	15 52	5 40	14 11
13	Jeudi	Se Lucie	▲		à	7 37	15 52	6 47	14 58
14	Vendr.	Se Odile	▲		9 h.	7 38	15 52	7 47	15 56
15	Samedi	S. Mesmin . . .	▲		17 m.	7 39	15 52	8 39	17 5

JOURS		FÊTES	SIGNES		PHASES de la lune	SOLEIL		LUNE	
						Lever	Couch.	Lever	Couch.
						H. M.	H. M.	H. M.	H. M.
16	**Dim.**	Se Adélaïde . . .	†	[illegible]		7 40	15 52	9 20	18 21
17	Lundi	S. Lazare	▲	[illegible]		7 41	15 53	9 53	19 41
18	Mardi	S. Gatien	▲	[illegible]		7 42	15 53	10 21	21 1
19	Mercr.	Se Fauste	▲	[illegible]	**P. Q.**	7 42	15 53	10 44	22 20
20	Jeudi	S. Philogone . .	▲	[illegible]	le 21, à	7 43	15 54	11 6	23 39
21	Vendr.	S. Thomas . . .	▲	[illegible]	6 h.	7 43	15 54	11 28	— —
22	Samedi	S. Flavien . . .	▲	[illegible]	7 m.	7 44	15 54	11 51	0 57
23	**Dim.**	Se Victoire . . .	†	[illegible]		7 44	15 55	12 17	2 15
24	Lundi	S. Delphin . . .	▲	⊕		7 45	15 56	12 49	3 32
25	Mardi	NOEL.	⊕	[illegible]		7 45	15 56	13 27	4 46
26	Mercr.	S. Etienne . . .	▲	[illegible]	**N. L.**	7 45	15 57	14 15	5 55
27	Jeudi	S. Jean.	▲	□	le 28,	7 46	15 58	15 12	6 53
28	Vendr.	SS. Innocents . .	▲	[illegible]	à 9 h.	7 46	15 58	16 16	7 41
29	Samedi	S. Thomas de C.	▲	[illegible]	51 m.	7 46	15 59	17 23	8 19
30	**Dim.**	S. Sabin	†	[illegible]		7 46	16 0	18 32	8 50
31	Lundi	S. Sylvestre. . .	▲	[illegible]		7 46	16 1	19 39	9 14

Fêtes Patronales. — 1 St Eloi, Serruriers, Carrossiers. — 4 Ste Barbe, Chapeliers, Pompiers. 6 St Nicolas, Jeunes Gens.

PROVERBES CULINAIRES

Beurre de vache, lait de chèvre, fromage de brebis.

Guerre sans feu ne vaut guère mieux qu'andouille sans moutarde.

L'appétit vient en mangeant.

Petit à petit vient l'appétit.

Jeune chair et vieux poisson.

Gourmandise tue plus de gens — qu'épée en guerre tranchant.

Les gourmands font leurs fosses à leurs dents.

Cela vient à propos comme le lard en pois.

Pains chauds, vins troubles, bois verts.

Pain et beurre et bon fromage — contre la mort est la vraie targe.

Salade bien lavée et salée — peu de vinaigre et bien huilée.

Qui vin ne boit après salade — est en danger d'être malade.

Veau mal cuit et poulets crus — font les cimetières bossus.

Aile de poulet, ventre de carpe, dos de brochet.

Vin usé, pain renouvelé — est le meilleur pour la santé.

Vin, lait des vieillards.

C'est un grand signe de médiocrité de louer toujours modérément.

VAUVENARGUES.

SUR L'HIVER

Telle est des saisons
La marche éternelle :
Des fleurs, des moissons,
Des fruits, des glaçons.
Ce tribut fidèle
Qui se renouvelle
Avec nos désirs,
En changeant nos plaines,
Fait tantôt nos peines,
Tantôt nos plaisirs.

Quand d'un vol agile
L'Amour et les Jeux
Passent dans la ville,
J'y passe avec eux.
Auprès de Thémire,
Le verre à la main,
Chanter son refrain,
Folâtrer et rire,
Quel sort plus heureux,
Buveur amoureux !

Coulez mes journées,
Par un nœud si beau
Toujours enchaînées,
Toujours couronnées
D'un plaisir nouveau.
Qu'à son gré la Parque
Hâte mes instants,
Les compte et les marque
Aux fastes du temps,
Je l'attends sans crainte :
Par sa rude atteinte
Je serai vaincu :
Mais j'aurai vécu !

GENTIL-BERNARD.

LE JARDIN POTAGER

Semer en couches : carottes hâtives, choux-fleurs, laitues, radis, romaines. Mettre des châssis sur estragon, oseille, persil. Couvrir de litière cerfeuil, épinard, mâche, persil. Continuer le forçage des asperges. Planter sur carrés les plants de laitue repiqués en octobre, ainsi que choux-fleurs et choux pommés. Récolter en cave : barbe-de-capucin, champignons, Witloof; sous couverture : carotte, crosnes, épinards, mâche, persil, scorsonère; sous châssis : radis hâtifs.

LE JARDIN D'AGRÉMENT

Pas de travaux. Préserver les végétaux délicats en les empaillant ou en les rentrant suivant les cas. Culture forcée de violette, jacinthe, iris.

LA CAVE

Mêmes soins qu'en novembre. Commencer le premier soutirage.

RECETTE

Cheveux d'ange. — Sorte de confiture faite avec des écorces de citrons ou de cédrats découpés en filets très déliés. On les fait cuire dans une petite quantité d'eau, et quand cette eau est entièrement évaporée, on ajoute du sucre en poudre et le jus des fruits. On remue continuellement. Quand il ne reste plus de jus, la confiture est faite. On peut mêler aux citrons des carottes bien tendres, découpées également en filets très minces.

Recueil de

Pièces Nouvelles

Prose & Vers

MEDITATION

Les événements que nous traversons ont surpris les Français sans les abattre, mais il est à craindre qu'ils n'aient plutôt sollicité leur énergie qu'éveillé leurs réflexions. Si nous n'y prenons garde, ils nous auront bouleversés sans nous avoir rien appris et nous ne conserverons d'eux qu'une impression violente et confuse. C'est ainsi que les traits des personnes dont notre pensée est le plus occupée sont ceux qu'il nous est le plus difficile d'évoquer par le souvenir.

Le désarroi où cette guerre a jeté tout le monde est si évident que je n'ai point encore rencontré, ni appris par mes lectures, qu'il existât dans aucun pays un seul homme qui fût resté ferme dans l'opinion qu'il s'en était faite à l'origine.

Les premiers jugements que j'ai moi-même portés sur ces événements procédaient presque exclusivement de l'émotion qu'ils m'avaient causée, si bien qu'aucune des raisons qui m'eussent d'abord déterminé à épouser la querelle de mes concitoyens (si, par hypothèse, elle n'eût été la

mienne) n'aurait sans doute suffi à soutenir ma volonté et à assurer ma constance.

Je crois du reste que je n'ai point été le seul à céder à cet entraînement, car j'ai pu constater que l'influence collective de quelques sentiments du même ordre n'a pas été sans influer sur la marche des choses. Chacun d'entre eux a eu, en quelque sorte, son période et a imprimé aux événements cette physionomie passionnée qui a distingué les premiers mois de la guerre. Mais comme les passions donnent en général naissance à des enchaînements de faits qui échappent à leur impulsion et survivent à leur déclin, tous ont conduit nos affaires au delà du point où nous avons cessé d'être exclusivement soumis à leur empire.

Il en est résulté qu'après avoir été la chose de chacun de nous, la guerre s'impose aujourd'hui à notre volonté et qu'elle n'exige plus de nous-mêmes qu'un sacrifice délibéré, sans entraînement et sans joie.

C'est en vain, quant à moi, que j'ai essayé d'en suivre en moi-même les répercussions et d'en dégager quelque enseignement jusqu'à ce que je me sois accoutumé à la considérer sous cet aspect de morne et objective nécessité.

J'ai passé de longs mois à me bercer de mensonges et à me peindre sous de fausses couleurs la fatalité dont je me sentais prisonnier. Tantôt je croyais échapper à sa loi en me hâtant de la proclamer, tantôt je demeurais inerte sous sa main et comme accablé par le poids de mes souvenirs. Je ne retrouvais un peu l'illusion de la liberté que dans les mouvements extrêmes de ma douleur ou dans ceux d'une exaltation que je ne pouvais soutenir.

J'ai enfin reconnu que j'étais plus encore le captif de

mes passions, de mes pensées, de mes goûts et de mes affections mêmes que je ne l'étais de cette fatalité si cruelle. Je retrouvai donc l'entière possession de mon être, lorsque je me fus avoué que tous ces biens, que j'avais celés comme un avare, étaient aussi justement périssables que moi-même et que je n'avais pas même le droit d'attirer l'attention sur le sacrifice que j'ai parfois été tenté d'en faire en me précipitant au-devant de mon destin.

J'aurais eu plus de mal à me rendre à ces vérités, et peut-être n'aurais-je point réussi à me dépouiller de ces sentiments égoïstes que beaucoup de gens, qui me sont cependant supérieurs, continuent à promener à travers les événements, si les circonstances ne m'avaient placé, en face de ces derniers, à un point de perspective que je considère aujourd'hui comme particulièrement heureux.

Elles m'ont arraché à une situation où j'avais pu faire preuve de quelque initiative et où je goûtais quelque considération, pour me placer, sans que j'y eusse en rien été préparé, dans la nécessité de ne rien faire qu'obéir. Beaucoup ne pourront qu'imparfaitement se rendre compte du profit que j'ai retiré de cette obligation s'ils n'ont surmonté, pour s'y astreindre, les mêmes difficultés que moi. Obéir quand on n'est ni tout à fait un ignorant, ni tout à fait sot et quand les circonstances qui vous y obligent mettent précisément en péril tout ce qui faisait l'objet de vos affections, de vos réflexions et de vos études : qu'on veuille bien réfléchir à cela et à la commune valeur des hommes.

Cependant je ne tardai point à me féliciter d'une condition qui me réduisait à ne rien entreprendre par moi-même et à ne point agir, qu'à mon rang et comme un

chacun. Mon entendement n'en fut bientôt que plus libre, plus assuré et surtout plus ouvert à ces mille pressentiments du vrai et du juste qui agitent, sans y rencontrer leur expression, la conscience populaire. J'ai pu juger ainsi de maintes choses sans être retenu par la crainte des conséquences que pouvait entraîner une erreur, mais aussi sans mêler à mes réflexions le désir d'accroître ma fortune. J'ai plus d'une fois deviné la juste économie de diverses entreprises où je me fusse sans doute égaré s'il s'était agi de les conduire moi-même. Dans toutes ces circonstances je me suis d'ailleurs inspiré d'une sorte de pudeur qui me poussait à me substituer mentalement à ceux dont j'aurais dû faire les instruments de mon dessein et à ne le tenir pour bon que si je l'eusse néanmoins tenu pour tel étant à leur place.

Mais il ne m'eût pas suffi d'être confiné dans quelque rôle obscur, si les mêmes circonstances n'avaient encore voulu que je devinsse un instrument entre des mains dont la direction se substituait à la mienne en me restant ignorée.

Chacun peut, de sa place, imaginer des épreuves matérielles beaucoup plus pénibles que celles que j'ai endurées, mais il est sans doute plus difficile de bien concevoir les pensées de ceux que la fatalité a personnellement marqués au front de son doigt de glace et qu'elle a placés comme en réserve pour l'exécution de ses desseins.

Ils savent qu'ils sont entraînés jusque dans leur sommeil sur une voie dont ils distinguent bien le terme mais dont ils n'aperçoivent pas les courbes ; ils se rendent compte que leur plus chère rêverie peut être interrompue et ils ne pensent qu'avec peine. On les entoure de louanges, mais



JEAN FOUQUET — *Livre d'Heures d'Etienne Chevalier.*

(Musée de Chantilly). Miniature.





INGRES — *Madame Ingres mère.*

Dessin.



EUG. DELACROIX — *Bouffons arabes.*

(Musée de Tours).

Peinture.

ils font chaque jour l'expérience de la cruelle maxime du moraliste : « Nous avons tous assez de force pour supporter les maux d'autrui. » Comment n'en seraient-ils point frappés, quand le lien qui les unit à leurs proches est si relâché qu'il peut achever de se rompre sans que personne en ressente la secousse ? Ils vivent, ils marchent, ils jouent et cependant ils ne sont déjà plus que des ombres.

C'est dans ces conditions et sous l'empire de ces pensées que j'arrivai peu à peu à fixer l'équilibre de mon âme. Je m'amusai alors à en chercher une formule et m'arrêtai enfin à la suivante : *Rien n'est changé en moi, sinon ma raison d'être.*

La plupart de ceux qui se trouvent dans mon cas ne se sont point rendus à la vérité de cette sentence si brève, car ils n'observent guère la discipline qu'elle commande.

Les uns sont devenus aussi différents d'eux-mêmes qu'il est possible de le concevoir. Ils se sont laissé emporter aux événements dans le désordre desquels ils ont retrouvé une sorte de vie nouvelle, hâtive, fiévreuse, passive cependant, où leurs âmes n'obéissent même plus aux ressorts qui avaient coutume de les mouvoir et ne réagissent qu'aux impulsions d'une effarante et brutale réalité.

D'autres, au contraire, sont restés comme suspendus à leurs souvenirs. Ils sont encore tout entiers au milieu de leurs champs, de leurs vignes et de leurs troupeaux, parmi leurs enfants et leurs proches. Personne que je sache n'a dit leurs souffrances, personne n'a tenté de réconforter ces cœurs aimants et faibles qui sont les vraies victimes de la guerre.

Les premiers efforts que j'ai moi-même tentés pour concilier les impressions que je recevais à la fois de mon

passé et des événements ne furent point heureux, car, d'une part, je ne pouvais me retourner vers une vie d'autrefois sans être envahi par des souvenirs si douloureux qu'ils absorbaient toute mon énergie et, de l'autre, les faits auxquels je me trouvais mêlé me préoccupaient si violemment que je me sentais incapable de les confronter, pour les mettre sous leur vrai jour, à d'autres vérités dont j'avais fait l'expérience ou qui m'avaient été apprises.

Je réussis enfin à opérer cette fusion dont le résultat fut que je sentis aussitôt mon personnage s'accroître et se multiplier tout en perdant la netteté de ses contours, si bien que je me vis tout ensemble chargé de vagues responsabilités nouvelles et privé du plaisir de placer au centre des choses les divinités familières auxquelles j'avais jusqu'alors sacrifié. Je dus me tenir pour engagé par des actes que je n'avais point accomplis ou que j'avais réprouvés et coupable de fautes que je n'avais point commises. Cependant je voyais à mes côtés une foule de gens qui n'avaient rien à gagner dans cette tourmente et qui me parurent ne s'y être jetés (encore qu'ils ne fussent pas très forts sur l'article de la grammaire) que pour soutenir la querelle de Villon, ou celle de Voltaire.

Et pour ce que je considérais aussi de quelles grandes injustices étaient le plus souvent accablés ceux dont je me plaisais à solliciter les confidences, j'admirais que les intérêts de tous fussent à ce point confondus que le pays trouvât son compte à ce que leur malheur servît, soit à édifier la fortune d'un concurrent, soit à rehausser le prestige nécessaire d'un chef, soit à racheter une faute commise.

J'ai donc été, j'ai voulu être partial envers mon pays.

J'ai vu, certes, comme tout le monde, le cortège de maux et de vices que la guerre traîne avec elle, sans compter ceux dont elle ne nous a point guéris ou dont elle rehausse par contraste la laideur. A quoi bon les énumérer et qu'irai-je m'embarrasser de ces produits de l'égoïsme, de l'ignorance et de la sottise pour faire, à leur propos, une réserve dans mon jugement ? Je pense au demeurant que l'âme humaine est sans doute semblable à ces substances chimiques qui changent de propriétés suivant la température où on les porte et que (de même que celles qui ont été soumises au creuset de l'adversité nous ont en général donné les plus belles réactions) il ne faut point nous étonner s'il tombe tant de poussière de celles qui se sont laissé secouer sans réagir au branle des événements.

Il est du reste une raison qui m'a toujours détourné de vouloir établir le bilan des qualités et défauts des adversaires, mais qui m'a au contraire déterminé avec beaucoup de force à embrasser sans restriction la cause de mon pays. C'est à savoir que, quelles que soient les fautes ou les sottises que l'on a commises en son nom, il n'en est point coupable dans son ensemble, ayant subi et non voulu cette guerre à laquelle il s'est spontanément égalé. Sans excuser pour cela une imprévoyance funeste, on doit condamner la préparation morale qui a dicté à la Germanie cette philosophie de la guerre, dont je m'étonne qu'elle ait pu faire illusion à quelques bons esprits nourris à l'école des humanités françaises. Le temps a heureusement assez marché pour qu'il soit désormais facile de réfuter leur erreur.

Quelle est cette surprise qu'éprouvent les soldats alle-

mands en trouvant devant eux les durs et impassibles ouvriers de la mort que sont devenus les nôtres ? Où donc est cet orgueil de la force devant une autre force qui l'égale ? Ah ! maudissons plutôt la nécessité qui nous impose tout cet horrible machinisme ! Il n'y a point de vérité philosophique dans la cruauté, point de juste impassibilité devant la souffrance, et l'esprit n'a rien à gagner en s'engageant dans cette voie.

Les Français qui se sont pliés aux nécessités de la guerre, parfois jusqu'à se laisser gagner par son ivresse, n'y ont du moins jamais cherché je ne sais quelle vérité permanente. Les circonstances ont pu les endurcir, mais jamais aucun d'eux ne s'est mis en tête de sermonner son ennemi et de vouloir lui persuader qu'il le supprimait pour son plus grand bien. La France n'a point compromis de morale dans ces sanglantes fêtes de la Mort.

Pour moi, dont la nature repousse avec horreur ces tragiques moissons, je n'en détournerai point cependant mon regard devant que tout le grain ne soit rentré.

Mais prenez, ô mon Dieu ! sous votre tutelle les biens dont vous m'avez dépossédé.

Vous m'avez arraché à mes pensers familiers, vous avez refermé le livre où j'aimais à lire, vous m'avez séparé des êtres qui m'étaient chers.

J'ignore quel est le sort que vous me réservez encore, mais je sais que le principal sacrifice est accompli.

PAUL BOURDIN

LE DOCTRINAL DES PREUX

L'Auteur

En mon dormant, m'étant remis naguère
Dans un plessis aux vertes profondeurs,
Pallas la cointe et Mars le boutenguerre
M'ont enseigné par leurs ambassadeurs :
Rois, Chevaliers, Maréchaux, Connétables,
Qui m'ont tenu ces discours véritables :
Jeunes et vieux, oyez ces dits notables,
Petits et grands, soyez bons entendeurs.

Roland

Je m'étonne, vieillard, si le cœur ne te fend
De voir inanimé le preux à l'olifant,
Mais je n'ai de ton deuil que faire et te convie,
Plutôt que sur ma mort, à pleurer sur ta vie.

Godefroy de Bouillon

Je ne veux, beaux amis, chapeau de rose ou d'or :
Riches, délicieux redoutent Proserpine,
Mais qui çà-bas sont couronnés d'épine
Petit leur est de la vie ou la mort.

Bouciquaut

D'autre modèle et maître, je n'eus mie
Que Bouciquaut mon père, en prudhomie
Et vaillantise un nouveau Scipion.
De bonne souche, bon scion.

La Hire

De justice tenir roi par Dieu commandé
Qui nous fais gâter terre et manger le bonhomme,
Messire, ayez ce point pour bien recommandé :
De tous maux Convoitise est la mère et la somme

Le Chevalier de Lalaing

A faire usure, à trésors amasser
Par cabasser, vivre de tricherie
Et pillerie et pauvres déchasser
Tourne à déclin fine Chevalerie.

Saint Louis

Dessous mon chêne, affublé d'un surcot
De tiretaine, fais-je office
De roi de France ou suis-je un bergerot ?
Ai-je houlette ou bien main de justice ?
Ne chaut petite ou grande royauté :
Peuple ou troupeau, vous êtes bien gardé

Charles le Hardi

Ne plains trop mon orgueil et ma folle cuidance,
Homme, considérant l'essence et l'accident :
Un félon m'a ravi l'empire d'Occident.
Heur et malheur, tout vient de haute Providence.

Monluc

Voyant ce corps perclus et ce touret de nez,
Ce visage rongé de plaie envenimée,
Gens de petit courage et vilains, apprenez
Qu'à grand'peine s'acquiert la bonne renommée.

Gaston de Foix

Humains, la fleur de prix s'effeuille dès l'aurore ;
Tels sont des dieux jaloux les funestes arrêts
Gaston de Foix, rapide et brillant météore,
Cueillit en même temps la palme et le cyprès.

Bayard

Au renom de Bayard toi qui portes envie,
Retiens en peu de mots la règle de sa vie :
Mépriser biens mondains, être grand aumônier,
Férir haut, parler bas, oncques ne forligner.

Jean de Bueil

Bien emparlés, gaillards en toute conjoncture,
Amis sûrs, conseillant prudence aux plus hardis
Et constance aux chétifs, courtois en faits et dits :
Tels sont les gens de bien, orateurs de nature.

Jeanne d'Arc

Mes bourreaux n'ont porté le harnais ni la lance :
Près des Grippeminauds les routiers sont humains ;
Gens d'honneur, champions de l'antique vaillance,
Ne craignez rien, sinon de tomber dans leurs mains.

Duguesclin

Nature m'a donné chère de sanglier,
Cœur hardi, généreux, vie exempte de blâmes,
Et je fus de mon temps le plus laid chevalier,
Le plus prisé du roi, le mieux pleuré des dames.

Le Batard d'Orléans

Forcer le léopard, autant vaut, bien le sais,
Comme purger Stymphale, Erymanthe et Nemée.
Le bâtard de Jupin et l'Alcide français
Ont à labeur égal égale renommée.

La Palice

Oh ! qu'un Chef obstiné peut causer d'infortune !
Pourtant suivons la meute, ô gentils compagnons ;
Nous y perdrons la vie et robe et chaperons.
Et qui nous en louera maudisse la Fortune !

Turenne

Quel tonnerre de gueule au haut du Mont Pagnote !
Tout beau ! les chiens mâtins, clabauds et gazetiers :
De vingt postes au moins j'entends votre ribote
Qui couvre de son bruit bombardes et mortiers.

Maurice de Saxe

Qu'il est mal assuré le loyer du courage !
Le peuple est oublieux, les rois sont des ingrats ;
Pèlerins à l'abri jettent leur balandras ;
Fi du cierge et du saint quand s'éloigne l'orage !

Catinat

Heureux le Capitaine, enfant de la Victoire
Qui montre pour la brigue un vertueux dédain,
Et d'un Cincinnatus prétendant la mémoire,
Tresse de ses lauriers le mur de son jardin !

La Tour d'Auvergne

Du dernier paladin, du preux à la giberne
Qui fit du siècle d'or les vertus refleurir,
Grâces qui lamentez, gardez le souvenir,
Et qu'enfin le Cynique éteigne sa lanterne !

André **Mary**

LES MASQUES DE LA GUERRE

Εὐπρόσωπος γαρ ὁ τοῦ μεγαλητορος δῆμος
'Ερεχθέως· ἀλλ' ἀποδύντα χρὴ αὐτὸν
θεάσασθαι. Platon, *Premier Alcibiade.*

Dépouillé de son masque de théâtre, le peuple du magnanime Erechthée ne charmait pas le philosophe ; mais que ce masque était beau et bien porté !

Nous avons évidemment moins d'esprit et de goût que les Athéniens ; car il nous arrive rarement de nous parer d'un masque plus beau que notre visage ; et, si nous en choisissons un qui par hasard soit beau, nous ne savons faire ni les gestes ni les discours en rapport.

Nous avons su, autrefois, parler et nous tenir, et nous avons été de merveilleux modeleurs de masques. Il n'y a pas si longtemps de cela ; il y a si peu de temps, en vérité, qu'il faut rompre un enchantement pour nous apercevoir que nous vivons dans un autre siècle et dans un monde changé : c'était avant que nous eussions, de nos propres mains, renversé notre scène, la plus belle du monde, pour en édifier une autre qui ne fut pas moins regardée, mais qui fut certainement moins admirée.

Un penseur né de la guerre me dira : « Qui est-ce qui peut s'étonner, aujourd'hui, de la perversité d'aucun peuple ? Où tend votre discours ? Etes-vous à ce point *littérateur* que la beauté du masque vous console de la laideur du visage ?

— Je regrette simplement, monsieur, que certains de nos contemporains ne sachent pas mieux observer les convenances ; et je voudrais bien qu'ils ne fissent pas de Melpomène une fille à soldats.

— Eh quoi, après deux ans de guerre, il existe encore des gens comme vous ?

— Je l'espère.

En vérité, la guerre est une tragédie, et les principaux personnages de la tragédie doivent se présenter sur la scène avec décence. Nous attendons d'eux qu'ils s'expriment dans un langage noble, familier à l'occasion, jamais bas.

On veut aujourd'hui que le vaillant Achille harangue ses Myrmidons dans le style de Thersite, et que le monde à qui nos pères ont donné de si hautes leçons de bon goût, soit informé de nos actions héroïques par des bulletins de même style. Héroïsme, ce mot depuis deux ans nous revient sans cesse à la bouche et, heureusement, ce n'est pas sans raison ; il faudrait cependant comprendre qu'aux actions héroïques le ton héroïque convient.

Nos ennemis le sentent mieux que nous : ils nous reprochent (ah ! faut-il que la Sprée adresse un semblable reproche à la Seine !) de manquer de grâce, et il faut que *ceux qui se taisent* prennent leur part d'une humiliation qu'ils n'ont pas méritée . . . .

* * *

Calliclès prend la parole :

« Vous trouvez que nous sommes au-dessous de notre rôle ? Mais si nous n'avons pas assez de talent, qui empêche les jeunes d'en avoir plus que nous ? Qui doute que nous ne soyons tout disposés à les accueillir favorablement ? Depuis le premier jour de la guerre, ne demandons-nous pas un Homère à la France ? Est-ce notre faute si elle ne nous le donne pas ?

— Un Homère ? Ah ! monsieur, y pensez-vous ? Je vous assure que si Homère osait seulement réciter le premier vers de son Iliade sur la place publique de notre joyeuse petite ville, il se ferait aussitôt appréhender par la garde volontaire, sous l'inculpation de propagande séditieuse.

— Un Tyrtée, alors. Je me contenterais fort bien d'un Tyrtée.

— Croyez-vous, monsieur, que Tyrtée consentît à parler comme les journaux ? Et d'ailleurs de quelle Athènes voulez-vous que nous le fassions venir ?

— Que voulez-vous dire par cette figure ?

— Quoi, vous n'avez ni labouré ni ensemencé votre champ et vous vous étonnez de ne récolter aujourd'hui que les herbes qui font l'ornement ordinaire des friches ? Où sont vos écoles de poésies ? Comment avez-vous traité vos poètes ? Voulez-vous que nous fassions le compte de ceux que vous avez laissés mourir de misère, depuis vingt-cinq ans ?

— Non, ce serait beaucoup trop affligeant. J'aime

mieux reporter ma pensée sur les honneurs funèbres que nous avons rendus, nous autres académiciens, à nos chers morts, à cette brillante jeunesse qui n'aurait jamais tracé, de sa plume, d'aussi glorieuses pages, qu'elle a fait de son sang !

— Vous êtes bientôt consolé !

— Que dites-vous ?

— Je dis que vous êtes bientôt consolé.

— Vous n'êtes pas très patriote, à ce qu'il semble.

— Et si je vous prouve que c'est l'Académie qui ne l'a pas été en se comportant comme elle a fait ?

— Vous seriez bien habile.

— Selon vous, le patriotisme est-il quelque chose de sérieux, ou bien une simple parade ?

— Quelque chose de sérieux, de très sérieux.

— Nous sommes d'accord, monsieur, tout à fait d'accord. Celui qui sert bien sa patrie est-il patriote, ou celui qui la sert mal ?

— Celui qui la sert bien comme nous.

— N'allons pas si vite. Un laboureur qui prend de sa terre le soin convenable sert-il son pays ?

— Il le sert dans les travaux de la paix.

— En cultivant sa terre, fait-il ce qu'il doit ?

— Il rend ce qu'il doit à son pays, à sa famille et ce qu'il se doit à lui-même, comme laboureur.

— Mais il fait ce qu'il doit parce qu'il fait son métier.

– Evidemment.

— Et le soldat ?

— Egalement.

— Et tous les autres citoyens ?

— Il en va de même pour eux.

— Le patriotisme consiste donc à bien faire son métier.

— D'où tirez-vous cette conséquence étrange ? Le patriotisme est un sentiment.

— Quel sentiment ?

— L'amour de la patrie.

— Pensez-vous qu'une république dans laquelle tous les citoyens feraient leur devoir serait grande et forte ?

— Je le pense.

— Vouloir sa patrie forte et grande, est-ce la haïr ou l'aimer ?

— L'aimer.

— N'est-ce pas aimer seulement en paroles, que de souhaiter le bien de l'objet qu'on aime, sans le servir ?

— Assurément.

— Mais il n'y a pas d'autre manière de servir sa patrie que de faire son devoir.

— Non.

— Son devoir, c'est-à-dire son métier.

— Oui.

— Qui ne fait pas son métier comme il doit, convenez-en, n'aime pas réellement son pays et ne peut pas se dire patriote.

— Soit.

— Quel est le métier de l'Académie française ? N'est-il pas de veiller sur la pureté de notre langue et de maintenir la dignité des lettres françaises ?

— Tel est en effet son rôle.

— L'a-t-elle rempli ? A-t-elle seulement dénoncé le jargon des communiqués ?

— Je vous avoue que pas un de nous n'y a songé. Reconnaissez, toutefois, que nous avons donné par ailleurs quelques preuves de notre zèle.

— Oui ; vous avez revêtu le voile des dames de la Croix-Rouge ; vous avez tricoté des chaussettes pour vos filleuls et vous leur avez envoyé du chocolat.

— Ah ! vous ne devriez pas plaisanter ainsi !

— Mais ne parlons que de la Compagnie, et non de vos fantaisies personnelles.

— Oseriez-vous soutenir que sa piété envers les écrivains morts pour la patrie autorise personne à mettre son patriotisme en doute ?

— Ils sont morts en soldats et non pas en écrivains.

— A quoi bon cette distinction ?

— C'est ce que nous allons voir. Racine est un écrivain ; qu'en pensez-vous ?

— Un grand écrivain.

— Et Turenne, le tenez-vous également pour un grand écrivain ?

— Turenne est un soldat.

— Mais, il est mort à la guerre.

— C'est un glorieux soldat.

— Vous appelez Racine un grand écrivain ; songez-vous qu'il est mort dans son lit ?

— Eh bien ?

— Qu'il n'a vu les combats que du haut du mont Pagnote et qu'il ne passe pas pour avoir été intrépide ?

— Il nous a laissé de belles tragédies.

— Le talent de l'écrivain et le courage du soldat ne sont donc pas la même chose ?

— Qui le prétend ?

— L'Académie française a-t-elle pour mission de récompenser le courage du soldat ? Non, cher maître ; et quand elle réserve ses prix aux soldats morts ou vivants, elle ne fait pas son métier, elle n'est pas patriote.

— Auriez-vous démontré cela ? Je ne comprends rien à votre raisonnement. Il faut qu'il ne soit pas bien français, de quelque façon. L'Académie française est patriote, voyons !

— Oui, si vous tenez le patriotisme pour une simple parade. »

* * *

Qu'est-ce que le patriotisme sans la raison ? Quelle en est la beauté ? Quelle en est l'utilité ? En quoi peut-il être bienfaisant ? N'est-ce pas cette sorte de patriotisme que Schopenhauer appelle la plus sotte des passions et la passion des sots ?

Regardez, je vous prie, ces écrivains qui se sont donné tant de peine pour faire de la culture française une espèce de félibrige et qui, à toute heure, s'étonnent d'être Français, comme les personnages d'Hernani d'être Espagnols. Ce sont des gens qui devraient se trouver à la hauteur des circonstances et savoir la philosophie de la guerre, puisqu'ils n'ont pas cessé de prêcher la croisade, sans nous dire jamais par quelle vertu nous nous rendrions capables de délivrer Jérusalem.

Ecoutez celui-ci qui parle à tout bout de champ de raison et de mesure : « Les sales uniformes gris... » Qu'est-ce que

cela ? C'est l'armée allemande marchant victorieuse sur Paris ! Je vous demande si un pareil langage se rapporte à la noblesse du masque de Minerve dont cet homme s'affuble ?

Et cet autre qui, monté sur une borne, exhortait la France au calme ; est-il moins éloquent avec sa *Botte remplie de crottin ?*

Il me revient ici des souvenirs plaisants. Le journal où paraissaient les articles de ce prêcheur de calme était à peu près le seul qui nous parvint ici pendant ces jours affreux : on l'arrachait des mains des vendeurs, à travers les grilles de l'hôtel de ville ; et ces harangues semaient la panique dans une population déjà suffisamment troublée par les nouvelles de nos revers sur la Somme et l'apparition des premiers réfugiés.

On voyait alors les gens sortir de leurs maisons sans avoir pris le temps de mettre un masque ; et plus d'un fanfaron, dans sa fuite, laissa tomber le sien que les enfants s'amusèrent, pendant plusieurs jours, à pousser du pied dans les rues.

Vraiment des hommes qui ont à ce point la crainte de la mort ne méritent pas beaucoup d'estime ; car nous ne sommes attachés à la vie que par d'indignes liens, illusions ou faiblesses.

La Botte remplie de crottin... Vous en souvenez-vous ? Comme cette éloquence répondait à notre angoisse, et que c'était bien la peine de rompre le tragique silence d'un peuple pour jeter dans l'air de pareilles vilenies !

Messieurs, vous n'êtes pas ce que vous prétendez être : vous ne comprenez pas la France. Oh ! vous ne manquez

ni de talents, ni (l'un de vous, tout au moins) de savoir. Votre malheur, c'est d'être nés dans des provinces trop lointaines, l'âme de Paris vous échappe.

Vous avez tremblé pour ses monuments ? Qu'est-ce que la pompe des monuments, au prix de la décence du peuple ? Non, vous n'avez pas l'instinct du sublime de Paris. Cependant, vous avez dû entendre sortir souvent d'une noble bouche ces vers :

Mais la Seine à la fois
De grâce et de fierté sut composer sa voix.

En voici un autre. Il s'est fait, celui-là, une réputation en soutenant avec fermeté une proposition de loi qui devait mettre la France en état de défendre ses frontières de l'invasion. Parlant des prisonniers qu'il a vus dans la Somme : « J'ai approché, dit-il, ces animaux nuisibles. J'ai surmonté ma répugnance afin de les interroger... »

Est-il séant à un homme dans sa place, je vous en fais juge, d'injurier des vaincus ?

Ah ! monsieur le ministre, venez donc voir ici les jeunes filles se mettre sur le pas de leur porte, quatre fois par jour, d'un bout de la rue à l'autre pour regarder passer ces beaux jeunes hommes, bien qu'ils soient tout couverts de poussière de charbon. J'aime mieux cela, je retrouve le cœur humain.

On me dira : c'est un père en deuil ; il voit dans ces soldats les meurtriers de son fils ; le langage de la douleur mérite qu'on l'excuse. J'excuserais une pauvre femme ; je ne dois pas excuser un homme qui s'est donné de la

peine pour se mettre en vue, et qui, par conséquent, doit être capable d'offrir au peuple un noble exemple.

J'admets qu'il ait pu s'emporter à un semblable excès de langage dans une lettre privée ; je dois le désapprouver dans un article de journal.

Mais comment s'étonner de voir que les bienséances ne soient pas observées dans les gazettes, quand elles ne le sont pas même dans la chaire ?

Un jeune évêque, décoré de la croix de la Légion d'honneur et de la croix de guerre, et que tout le monde admirait, quand il passait dans les rues monté sur son beau cheval blanc, s'écrie dans une oraison funèbre remarquable, selon le grand journal du lieu, par l'élévation du style et de la pensée : « En enfonçant à coups de vies humaines les premiers murs de cette brèche, par où passera la victoire qui empêchera le rêve des bandits de devenir une réalité ! »

Hélas ! il n'y a plus en France ni élévation de pensée, ni de pensée.

Non, monseigneur, un tel langage n'est conforme ni à la raison, ni à la dignité de la chaire française. Vous n'êtes pas un homme de passion comme nos orateurs de carrefours, et il ne vous sied pas d'injurier dans le même langage des ennemis criminels sans doute, mais non pas en tout indignes, vous le savez, de notre estime et de notre admiration.

Que sont, dans la vie ordinaire, ces hommes dont vous parlez avec tant de colère ? Des laboureurs, des marchands, des savants, des ministres de paix comme vous. La guerre en fait-elle des bandits ? Elle en fait des soldats qui obéissent à leurs chefs légitimes et qui meurent pour l'agrandissement ou le salut de leur patrie.

Vous avez vu des choses terribles et pitoyables, je le sais; de jeunes soldats de ce glorieux corps auquel vous appartenez m'en ont raconté quelques-unes : je conçois votre indignation, et, surtout, votre douleur ; mais si la colère et le langage de la colère se comprennent dans l'action, ils sont hors de leur place devant de paisibles tombes.

Dans le cimetière que parfument les voiles de deuil d'Hécube ou d'Andromaque, j'ai vu les sépultures abandonnées de quelques prisonniers relevés mourants dans les champs de la Marne, et qu'il n'a pas été possible de guérir. La terre se creuse au-dessus de leurs cercueils, comme si elle refusait haineusement de les couvrir. Elle ne s'y pare que des plantes qui poussent dans les lieux maudits. J'ai essayé de prononcer là le mot de bandits; je ne l'ai pu. Vous ne l'auriez pas fait davantage, monseigneur, parce que vous auriez redouté qu'un jour ne vous en fissent reproche les mânes de ces autres héros du devoir qui reposent non loin, dans la même terre, et qui ont, ceux-là, des tombeaux et des fleurs sur leurs tombeaux. Si vous l'aviez fait, monseigneur, les pauvres vieilles femmes qui vous regardaient avec admiration passer sur votre beau cheval blanc vous auraient méprisé.

Vous jouez un beau rôle ; vous portez des habits magnifiques ; vous parlez au-dessus de nos têtes, comme Socrate suspendu entre ciel et terre dans son panier ; il convient que le ton de vos discours soit en harmonie avec cette pompe et qu'il se ressente de votre élévation. Rien de plus aisé pour vous qui pouvez lire dans leur langue tous les grands orateurs et poètes, tant sacrés que profanes.

Mais, direz-vous, ce ne sont pas les soldats allemands

que vous traitez de *bandits* : ce sont leurs odieux maîtres. Convient-il à un homme d'Eglise de parler ainsi des conquérants lesquels ne sont que les instruments de la Providence ? N'est-ce pas la sage tradition de l'Eglise de s'incliner devant ceux dont les mauvais coups réussissent ? Il n'y a pas si longtemps que le Saint-Père fit le voyage de Paris pour sacrer un usurpateur. Songez, monseigneur, que si par malheur César eût ravi la couronne de France et que votre éloquence vous eût fait en même temps parvenir à la dignité pontificale, vous eussiez été bien gêné en lui posant la couronne sur la tête.

Je supplie votre Grandeur, monseigneur, de me croire, avec toute l'humilité convenable et le respect que je dois à votre saint masque,

Votre très obéissant et très fidèle serviteur.

* * *

La guerre a mis beaucoup de cervelles à l'envers.

Quelle idée certaines gens s'en font-ils ? Pensent-ils qu'elle introduise quelque chose de nouveau dans la vie ? Quoi ? le parjure ? la rapine ? la débauche ? Ou aucun des maux qu'elle cause : la disette, les infirmités, la mort ?

Tous les fléaux forment son cortège ; elle n'en fait pas sortir un seul de l'Erèbe : ils sévissent perpétuellement sur la terre. Pour l'oublier, les humains font tous leurs efforts. Ils y réussissent si parfaitement qu'ils sont frappés de stupeur lorsque l'un d'eux s'abat sur leur tête. Ils s'emportent contre l'injustice du ciel qui les a choisis sans sujet pour les persécuter.

Lorsque la guerre éclate, la vérité paraît. On tremble sous la menace du malheur général. Les populations en larmes courent aux églises dans l'espoir d'y trouver un abri contre la foudre. Le danger passé, on se reprend à oublier ; on retourne à ses plaisirs.

Certes, la guerre n'apporte rien de nouveau dans le monde. J'ose même penser qu'elle n'augmente pas le malheur.

En effet, si elle multiplie le nombre des accidents, elle ne fait pas un cœur tendre et profond de plus ; c'est l'œuvre de la nature . Or il n'y a pas de malheur pour les cœurs ingrats, et les cœurs profonds et tendres, en temps de paix comme en temps de guerre, se consument d'une affliction perpétuelle.

Chez le vulgaire, le sentiment tient aussi peu de place dans la vie que la pensée. La lanterne magique a consolé la majeure partie de ces grandes douleurs pour lesquelles nous avions d'avance tant de pitié.

* * *

Un homme du peuple, de cette partie du peuple contre laquelle on lance l'autre pour sauver les riches, après m'avoir conté, au coin d'une rue, les difficultés de sa profession, me disait : « Allez, la raison finit toujours par avoir le dernier mot. »

Cette confiance n'est-elle pas admirable, chez des hommes qui ne la puisent que dans la vigueur de leur honnête instinct et qui ne pourraient la justifier ni par l'histoire, ni par leur expérience personnelle ?

La raison, en effet, n'a jamais le dernier mot. Mais il est vrai de dire qu'elle est la reine du monde, bien qu'elle règne sur un peuple toujours mutiné.

N'y a-t-il pas quelque chose de divin à voir comme ce peuple, au fond et en définitive, juge bien de tout, malgré la passion et l'impuissance de chacun à juger de lui-même aussi librement que d'autrui ? Et c'est cette opinion, ce bon sens immortel et irréductible du juste et de l'honnête qui est la raison souveraine du monde, le génie même de l'humanité.

Rebelles, faites votre soumission ou soyez assurés du châtiment infaillible. En des temps de troubles tels que les nôtres, n'espérez jamais qu'elle abdique : vous l'avez chassée de sa capitale ; mais il n'est pas en votre pouvoir de la bannir de son royaume.

Il faut bien qu'elle remonte sur le trône quand les mutins ont épuisé leurs malices ; car ils sont impuissants dans les grandes nécessités, et le danger leur fait perdre la tête.

Nous avons pu apprendre quelle est sa puissance, en cette petite ville, aux jours inoubliables de la panique, lorsque tous les masques étaient dérangés et tous les esprits à l'envers. Une parole sensée, un trait de simple éloquence rétablissait tout. Nul n'en connaissait l'auteur : c'était une humble ménagère, un enfant.

La grande cause d'affliction de la raison, c'est qu'elle devance toujours l'opinion et que souvent elle n'est pas entendue assez tôt pour que le mal puisse être écarté.

J'ai entendu de pauvres femmes, dès les premiers jours de la guerre, prendre toutes les dispositions pour que tout fût bien réglé dans l'Etat, et avec l'équité la plus parfaite.



Corot

Dessin.



Nos maîtres ne se trouveraient pas aujourd'hui dans un embarras dont il leur faudra beaucoup plus d'esprit pour sortir qu'il ne leur en eût fallu pour ne pas s'y mettre, s'ils avaient pu apprendre de ces porteuses de cabas que la première chose qu'il faut pour gouverner habilement, c'est que tout le monde s'incline devant la justice.

Ah! pourquoi n'épousent-ils pas de ces bonnes femmes qui serviraient si bien la patrie en leur donnant de sages conseils ? Mais non : ils veulent être des Roméos !

* * *

La sincérité n'est pas une chose fort commune. La plupart des gens ne sont que des imitateurs ou des simulateurs. Nous n'avons pas eu besoin de ces deux années de guerre pour nous en apercevoir ; mais la guerre nous a fourni de belles illustrations de cette vérité, comme de toutes les autres, lorsque tant de gens se sont mis à feindre les vertus qu'ils ignorent et qu'ils méprisent.

A quoi rime, dites-moi, cet étalage de bon cœur, dans une nation aussi peu tendre que la nôtre ?

« Cruelle ! disait à sa dame un amant malheureux ; que vous sert de vous parer du voile de la charité ? Quel mérite y a-t-il à verser le baume sur des souffrances dont vous n'êtes pas la cause, quand vous n'avez aucune compassion pour vos propres victimes ? »

Je ne parle pas seulement des grandes vertus que l'on ne regarde pas généralement comme le partage de tous, mais des sentiments ordinaires. Ils ne sont, comme tous les autres dons moraux, que celui d'un petit nombre de créatures.

Les poètes, les grands poètes seuls, qui connaissent les beaux sentiments et savent les peindre, soit qu'ils les éprouvent eux-mêmes ou qu'ils les observent chez d'autres, composent des traits de la vérité de beaux et nobles masques dont le vulgaire s'affuble et qu'il porte comme il peut, ordinairement de façon à se rendre un objet de risée pour les connaisseurs.

Ces beaux masques de théâtre sont le visage même de la raison, de l'auguste reine du monde : et c'est le bon goût d'un peuple en fait de masques de théâtre qui témoigne de sa haute civilisation.

On nous dit que nous sommes les champions de la civilisation...

Ah ! que le masque d'Athènes était beau ! Que les Grecs avaient de talent ! Quels masques admirables sont sortis des mains d'Homère ! La grandeur d'âme d'Achille ; la tendresse d'Hécube et son deuil ; la constance de Pénélope et l'amour d'Ulysse pour son rocher natal ; l'hospitalité d'Eumée ; la pudeur de Nausicaa. Et des mains de Sophocle : la pureté d'Œdipe ; l'humanité de Thésée !

Quels ornements inestimables de la vie ! Quels agréables prestiges pour dissimuler l'impuissance du cœur humain !

EMILE GODEFROY

L'HOMME NE VIT PAS SEULEMENT DE PAIN

I

LE POÈTE ET L'ETAT

On sait par des exemples trop lamentables pour qu'il soit nécessaire de les rappeler, que la carrière des lettres est celle qui conduit le plus sûrement à la misère.

Bien entendu, la règle n'est pas absolue ; il y a des exceptions : c'est le propre de toutes les règles.

Mais si nous disons que le jeune débutant en littérature, et spécialement le poète, rencontre des difficultés sans nombre, qui s'en étonnera ?

Laissons de côté les bonnes gens pour qui toutes choses sont distribuées suivant les principes d'une admirable équité et dans un ordre providentiel. Renvoyons ces éternels applaudisseurs à leur lecture préférée : celle des rapports élaborés par les administrations et les Instituts. Ils n'y trouveront que des motifs de se déclarer satisfaits. L'Etat, grâce à ces organes officiels, distille le narcotique du doux optimisme.

Mais, objectera-t-on, que reprocher à l'Etat, sorte

d'assemblage monstrueux, pesant, aveugle et sourd ? Est-ce à l'Etat à se préoccuper des poètes, puisque c'est d'eux qu'il s'agit ? Demanderez-vous à l'Etat de leur reconnaître des qualités et, les ayant reconnues, de leur prodiguer certaines marques d'estime et de les entourer de certains honneurs ?

— Oui, précisément, nous le lui demandons. Nous voulons que l'Etat cesse enfin d'être ce monstre sans discernement, ce catoblépas qui se délecte dans sa propre sottise. Nous croyons que la sollicitude de l'Etat doit s'étendre aux poètes, qui enrichissent le domaine spirituel d'une nation, de même que d'autres citoyens l'embellissent par l'accroissement de sa richesse matérielle. Que chacun soit à sa place : le plus haut intérêt de l'Etat y est attaché ; qu'il exerce sur ce point sa vigilance.

Ce monstrueux assemblage dont vous parlez ne présente de difformité que par un défaut de proportion auquel il est indispensable de remédier sans retard. Quel est le corps qui pourrait, dans des conditions aussi anormales, non pas seulement vivre, car il est des monstres qui vivent, mais agir ? Or, à quoi équivaut l'existence végétative, immobile et lourde, comparée à celle qui est tout action, mouvement et pensée ?

Et ne me citez pas, en vous récriant et en croyant m'embarrasser, les noms des poètes récompensés par nos pouvoirs publics ou nos académies. Ne me faites pas rire. J'ai peut-être le tort de considérer comme une affaire très sérieuse cette question de la condition du poète dans la vie nationale. Il en va d'ailleurs tout autant de la condition de n'importe quelle catégorie de citoyens utiles ; mais là

n'est point mon objet. Dans tous les cas, aux noms que vous m'avez cités je réponds par ceux de Paul Verlaine et de Jean Moréas.

Je vous entends me dire : Au lieu de toujours compter sur l'Etat, pourquoi ne pas en appeler directement aux particuliers? Vos œuvres leur parleront pour vous; de cette façon l'indépendance du poète vis-à-vis de l'Etat aurait bien des chances d'être sauvegardée ?

— Et croyez-vous qu'elle soit en danger lorsque le poète la veut conserver tout entière ? Perdre son indépendance ! C'est un bruit que font courir ceux qui n'en ont jamais eu.

D'ailleurs ne jouons pas sur les mots et ne renversons pas les rôles.

L'Etat représente la somme des intérêts particuliers comme la poésie représente l'extrême perfection des biens intellectuels : ce sont deux puissances qui se doivent, à ce titre, de contracter alliance, mais il ne saurait leur convenir de traiter autrement que d'égal à égal.

Au reste, savez-vous si les particuliers feront bon accueil au poète ? J'en crois pouvoir douter. Ils le repousseront, je l'affirme, s'ils ne découvrent en lui les signes rassurants auxquels ils reconnaissent la *valeur de tout repos*, la marchandise étiquetée, classée, et enregistrée dans les répertoires officiels.

C'est à de telles gens que les romantiques appliquaient l'épithète d'*épiciers*. Pour eux, en effet, la poésie même est une denrée : sans égard à sa qualité, elle leur paraît estimable d'après la marque qu'elle porte ; elle fait leurs délices lorsqu'elle joint à cet avantage celui du bon marché, qui lui assure un beau débit et la faveur des petites bourses.

II

L'UNIVERSITAIRE

Pour être un excellent universitaire de l'espèce en ces temps-ci la plus brillante, il n'est pas inutile de mépriser les poètes, et il est profitable de s'engager dans quelque coterie démagogique.

S'il en est un par hasard qui aime la poésie et qui soit indifférent au suffrage des foules, il ne pourra que végéter dans une morne et grisâtre pénombre, uniquement occupé de s'instruire et d'enseigner aux autres ce qu'il aura appris. Enfermée dans ces limites, la tâche du professeur est grande; mais il faut, pour l'accomplir, un peu de cette flamme qui embrase les apôtres et consume les martyrs.

Soit qu'il nous souvienne que, pendant des siècles, le droit d'enseigner fut le privilège des prêtres, soit que la transmission du trésor des connaissances humaines aux jeunes générations nous apparaisse comme un acte d'un caractère sacré, notre esprit maintient au professorat les attributs d'une fonction sacerdotale.

Ajoutons que les conditions de recrutement, le mode de formation du prêtre et du professeur sont, en quelque sorte, identiques. Une pieuse ferveur, une intelligente précocité signalent les prédestinés au choix du supérieur ecclésiastique ou du maître laïque. Dès lors, ils sont élevés aux frais de l'Etat, de diverses collectivités ou de particuliers. Les séminaires, les écoles normales, les facultés, sont les lieux arides où paissent ces ouailles. Elles y reçoivent

une empreinte spéciale à quoi on les reconnaît dans la vie, et qui ne s'efface jamais.

L'Eglise et l'Université ont chacune leur dogme. Et l'esprit de doctrine amène tout naturellement à l'esprit de domination. La religion universitaire déclare qu'elle est en possession de la vérité, et condamne tous ceux qui la recherchent en dehors d'elle.

A ne la considérer que dans un seul domaine, celui de la littérature, voyez comme elle s'agite. Elle fait comparaître à son tribunal Ronsard, Racine, La Fontaine, et tous les auteurs français ; elle les juge et prononce des sentences. Elle prétend dresser, pour le présent et l'avenir, l'inflexible canon, d'après lequel, comme articles de foi, telles œuvres seront admises et telles autres seront rejetées.

Quel ouvrier êtes-vous ? demandons-nous au moindre manœuvre qui se présente pour exécuter un travail. Avez-vous donné des preuves de votre habileté ?

Et à vous, professeur, nous disons : Comment ! vous regardez Racine face à face ! vous passez de l'indiscrétion à la familiarité ! vous lui faites la leçon ! Votre ignorance vous excuse ; ce n'est point une raison pour en abuser.

Voilà pourtant le pénible spectacle auquel nous assistons depuis que l'Université, renonçant à la manière didactique, constitutive de son propre fonds, lui a substitué la critique dont elle semble vouloir exercer, à elle seule, la magistrature.

On vient me dire : Pourquoi déniez-vous à l'universitaire ce droit de critique qui appartient à tous ? C'est « un droit qu'à la porte on achète en entrant », au théâtre, ou chez le libraire. Peut-être, mieux qu'un autre, l'universitaire est

en mesure de donner un judicieux avis ; tout paraît l'y avoir préparé ; il en apporte les preuves : des années d'application à l'étude des textes, sous la direction de maîtres chevronnés, des brevets, des diplômes et les palmes de l'Académie.

Vos preuves, répondrai-je, sont, à mes yeux, des plus fragiles ; ne nous y appuyons pas. Si par le savoir d'un disciple je conjecture celui du maître, je ne me laisse pas éblouir. Et j'en arrive là, précisément, que ce qui les rend si faibles, les uns et les autres, c'est qu'ils sont nourris du même suc indéfiniment ruminé.

Quant au droit de critique, prenons garde à la complexité de la question. S'agit-il d'exprimer une libre opinion sur quelque sujet que ce soit, en rapport direct avec la vie, de formuler un sentiment de plaisir ou de déplaisir à l'égard de ce qui tombe sous nos sens ? J'en suis d'accord, ce droit n'a d'autres bornes que la sottise, c'est-à-dire qu'il est illimité.

Le champ d'action de la critique, tel que nous venons de le tracer, est donc bien vaste : il embrasse généralement tout ce qui est matière d'humanité.

Mais, dans l'ordre spirituel, il est une région supérieure et quasi divine, un empyrée où se sont élevés les grands écrivains. A ces hauteurs sublimes, ayant dépouillé leur enveloppe de boue et de cendre pour revêtir un manteau de lumière, immenses, multiformes, ils échappent à la commune mesure.

Ne pas le sentir, ne pas apercevoir ces héros dans leur gloire, c'est ne pas avoir la fierté d'appartenir à leur race, l'orgueil de tenter après eux le chemin ; c'est préférer à la

joie salubre des cimes le poison des marécages, c'est aimer la bassesse et la reptation par impuissance de se dresser noblement vers l'azur.

La plupart des critiques, surtout des critiques universitaires, manquent de la première des qualités indispensables pour aborder nos grands auteurs avec les marques de respect qui leur sont dues. Ils n'ont pas le sens de l'admiration. Et, en effet, pour admirer il faut comprendre, et pour comprendre il faut égaler. Nous avons ainsi atteint le point délicat de la question.

Le rôle du professeur est défini par l'objet même de sa mission, qui est d'enseigner, et l'enseignement est une sorte de révélation. Arrière celui qui, dépositaire occasionnel d'une parcelle de beauté, veut muer ce diamant en charbon, en le soumettant à une grossière analyse ! Vis-à-vis des écrivains, sur lesquels il a, sans plus, la charge de nous renseigner, il n'appartient pas au professeur de s'ériger en juge.

Chez les peuples les plus cultivés il est admis que les hommes éminents jouissent de certaines prérogatives, et, s'il y a lieu de leur faire leur procès, ils sont déférés à une juridiction spéciale où siègent leurs égaux en titres ou en dignités.

Plus encore que pour les vivants nous nous devons, à l'égard des morts, d'observer cette procédure, inspirée par un sentiment de haute convenance. Et, puisqu'on nous oblige à le dire, quelle singulière impertinence que les poètes, que Ronsard, que Racine, que La Fontaine puissent être jugés par d'autres que leurs pairs !

Je compare à la domesticité d'un vieux manoir certains

universitaires quand ils parlent des grands classiques. Les châtelains sont absents ; on croit même qu'ils ne reviendront plus dans la contrée, et peu à peu le personnel a pris ses aises. Chacun s'est logé à sa guise dans les beaux appartements. Aussitôt glissé dans les draps du maître, le valet s'est senti chez lui et l'a fait comprendre. Parfois, attirés par l'antique renommée du château, des voyageurs passent et sont curieux de visiter le donjon, la tourelle et la chambre qui fut un jour celle d'un roi. Scapin les reçoit en propriétaire, recueille tant bien que mal ses souvenirs, et guide les étrangers en les accablant de discours abondants et niais. Mais il a beau faire ; il ne peut s'empêcher de laisser passer quelques traits qui le découvrent. A l'entendre parler de ce qui est grand on s'aperçoit de sa platitude. Il s'attache à l'anecdote et se complaît à lancer, à la dérobée, quelque venin. Il n'épargne pas ses maîtres. Le parfum de l'office imprègne tous ses propos.

Il fut un temps où une vigoureuse bastonnade avait raison de telles incongruités.

RAYMOND DE LA TAILHÈDE

LE BUVEUR ET LA GUERRE

Ode Allégorique.

Afin qu'aux grands jours Sylvain
Mes fûts remplisse d'un vin
Qui sur le nectar précelle,
J'élève à l'aimable dieu
Un petit temple en haut lieu
Joint de ma propre truelle.

Je te chante, dieu charmant.
Mais de quel noble instrument
Réjouir ta docte oreille ?
Quels sons ? vent ? corde ? assez hauts
Pour réveiller aux caveaux
Une poudreuse bouteille ?

Je, tout petit vigneron,
Qui me plais à voir en rond
Tourner la danse des choses,
Déclare du chalumeau
Me contenter sous l'ormeau
Pour parler de l'aube aux roses :

Mais d'avoir, autre Amphion,
La lyre en main, d'Ilion
Ressuscité les murailles,
Plus de gloire je prétends
Que d'avoir fait des Titans
Dans Phlègre les funérailles !

Au gré donc du sentiment
Qui promène en ce moment
Ma verve du doux au grave,
Chantons, Muse du Sixain !
Passons du luth au buccin :
De l'air et loin toute entrave !

Vois : Faune, Apollon, les Jeux
Ont pour nous de bois ombreux
Couronné le paysage.
Ici l'on danse, égipans,
Et vous, hé ! les pans frappants
La place d'un pied sauvage !

Io Sylvain ! Quoi, tu veux
Que je danse et mes cheveux
Sont lourds de larmes encore.
J'obéis : vois si mon pas
Désoblige en son compas
La grand'preuse Terpsichore ?

Tu souris ? Doux médecin,
O chasse alors de mon sein
D'un vieux venin le vieux reste !
O le vomir, cet amour,
Que, délogé sans retour,
S'éteigne à terre la peste

Sans partage désormais
Je suis à toi : sous ton faix
Vois, dieu charmant, je chancelle !
Descends en moi, mon vainqueur !
Quelle carrière un tel cœur
Pour ta rapide étincelle !

Voile... ô toi, de l'Inconnu
T'écarte, airain sous qui nu
Le Bien et le Mal du monde
D'oubli dort couple enivré...
A dos de bouc-dieu j'irai
Dans leur lac jeter ma sonde !

Ma coupe donc, à nous deux !
Volons, volons chez les dieux
Dans les vapeurs du Falerne :
De ma nymphe errants esprits,
Tout droit, tout droit aux lambris
Où, barbu d'or, Zeus hiverne !

A bon port ! Ouf ! Dieux, c'est moi !
Place, Zeus ! Du bout du doigt
J'ébranle au loin les planètes.
A moi, Temps, le sablier !
A toi, Sylvain, un dernier
Coup de vin ! Bon ! Places nettes !

Etre dieu, dieux ! que c'est bon !
Voir comme un pur rien du fond
De notre chaise curule
Ce globe où... ce petit point...
Vrai ? je fus homme en un coin
De ce canton ridicule ?...

Goûtons, ô ravissement !
De ce vaste firmament
La tranquillité sublime :
Quelle paix ! l'âme n'entend
Que ce silence chantant,
Hôte éternel de l'abîme !

Mais quel bruit ! Les éléments
Du Styx rués tout fumants
Vont-ils dévorer la terre ?
Déesse qui le canon
Prends pour coursier, dis ton nom
Infernal ? — « Mon nom ? la Guerre !

Je viens t'annoncer la Mort,
Vile amante du Veau d'or,
Japétique bélitraille !
Expie, expie aujourd'hui
L'orgueil où ton dieu t'induit :
Oins le monstre, il te mitraille !

Là, tout beau, tout beau, Sylvain !
Encore un coup de vieux vin
Et nous revoilà tranquille :
Aux cris des gladiateurs
M'endors, père, en tes hauteurs
Comme en un torrent quelque île !

Mais quoi, Vin, j'entends encor,
D'Attila là-bas le cor
Répondre aux sanglots des mères !
Plus haut, Vin ! Qu'en roc changé,
Un cri d'enfant égorgé
N'étonne plus mes viscères !

Mais non ! si haut qu'en les glas
Monte un vin d'où nos tracas
A mes yeux ne sont plus qu'ombre,
L'aigre méditation,
Homme, de ta passion
Au sein des dieux me rend sombre...

D'Hercule sur le bûcher
Je vois la flamme approcher ;
Au volontaire Anathème
Je vois la Croix peser lourd
Et sous le bec du vautour
Je vois saigner un flanc blême...

Dans le présent triste et noir
Je lis comme en un miroir
Tout un avenir d'alarmes :
Sur le monde s'élançant,
Tout ce déluge de sang
Le payeront quelles larmes !

Mourons donc ! Que le tombeau
Te couvre d'ombre, ô tableau
Qui m'abreuvas d'épouvante !
Mais non ! l'éternelle Nuit,
Quand le sentiment m'y suit,
Quels supplices il invente !

Voir l'homme né dans les pleurs
Fournir aux mains des douleurs
Sa carrière de désastres,
Immolé sur quel autel !
Ah ! courons ceindre, immortel,
L'aveugle bandeau des astres !

MAURICE DU PLESSYS



Photo Bernheim-Jeune. G. COURBET — *Une demoiselle de la Seine.* Peinture.



MANET — *Portrait de G. Courbet.*

Dessin.



ED. DEGAS — *Têtes de danseuses.*

Dessin.



CONSTANTIN GUYS

Collection Halworsen. Aquarelle.



AUG. RENOIR — *Baigneuses.*

Collection Vollard. Peinture.

SUR LES ROUTES DE LA MER

Souvenirs d'un convoyeur de l'Armée d'Orient

Est-ce bien l'heure de prendre la plume pour tenter de voir clair en soi, pour donner un contour à des figures imprécises ? S'évader du champ des impressions fragmentaires et fugitives, il le faudrait pourtant aujourd'hui. Demain peut-être il ne sera plus temps. Et puis, un des effets de la tourmente ne sera-t-il pas de fournir à la paresse de ceux dont elle aura épargné la maison un prétexte à laisser en friche des jardins dévastés ?

Mais qui sait vraiment si mes souvenirs ne sont point simplement de pauvres choses dont la satisfaction de les avoir cueillies moi-même et la fraîcheur faisaient tout le prix ? Ne vaudrait-il pas mieux laisser le temps agir, si des visions rapides que je garde de mes voyages en Méditerranée doit sortir plus tard une leçon ? Pour le moment, les ports, les courses sur la mer déserte, les terres qui passent, les appels de la sirène, les sons de cloche dans la brume, les alertes, je crains que tout cela ne forme guère, dans ma mémoire, qu'un ensemble de bruits, d'ombres et de lumières que le recueillement saurait peut-être organiser.

Si encore l'inattendu de la situation ne m'avait pas dérouté ? Ce n'est pas d'un transport de guerre, parmi les chevaux, les canons, les tirailleurs jouant aux cartes, que nous avions rêvé de saluer un jour les bords où naquit la beauté que nous aimons. Distributions, service de veille, communiqués, rencontres et incidents de mer, voilà ce qui nous occupe sur le navire. A l'approche de ces terres grecques, quelquefois à peine entrevues d'ailleurs, je n'ai point perçu les appels espérés, et l'indifférence de ces artilleurs de Savoie, au milieu desquels pour la première fois je vis le cap Sunium et qui, le cœur plein du souvenir de leurs montagnes vertes, demeuraient froids devant ces roches inhospitalières qui passaient, ne m'a point étonné, puisque j'éprouvais moi-même plus de curiosité que de ferveur.

Pourtant, hier encore, dans le grand large, devant le spectacle de cette matière aveugle s'épuisant en inutiles agitations, on se sentait prêt, mesurant toute la grandeur des efforts de l'homme sur la terre, à aimer ses plus misérables travaux.

Ce matin des taches grises émergent de l'horizon. Terres ? Vapeurs ? « Matapan », crient les marins ; dans mon cœur aucun écho ne dit « la Grèce ». Qu'importe ? Tout, plutôt que cette mer muette et désordonnée où je ne me plais que lorsque la nuit la dérobe à mes yeux et que le grand navire file tous feux éteints comme une bête frémissante et silencieuse, cette mer où nul mouvement ne s'accorde avec les rythmes que la Grèce justement nous apprit à aimer, où ne se dessinent point ces belles courbes sonores qu'imprime aux flots le voisinage de la terre. Ah, la terre ! La bonne

terre, boueuse, revêche si l'on veut, mais la terre à qui nous appartenons comme elle nous appartient et que ne rappellent point ces sillons infertiles dont parlait le vieil aède amoureux d'efforts utiles et harmonieux.

Cependant les taches grandissent, s'animent de quelque couleur. Mais dans le lointain, les îles, les golfes, les caps ne forment qu'une ligne droite et continue. Toutefois des points se détachent que je puis enfin repérer sur la carte. Et voici mon premier étonnement : de ces rivages que les rêves des poètes me laissaient pressentir accueillants et gracieux, je ne vois monter que tristesse et sévérité. Sur ces masses bistrées, aux arêtes sèches, que figurent les Cyclades, je ne retrouvai rien non plus des promesses que m'avaient faites la lumière heureuse et la douceur argentée des visions de Puvis. Pourtant, vers le milieu du jour, j'eus de la joie à voir l'horizon circulaire, dont elles semblaient épouser la courbe, se peupler de leurs profils vermeils.

Mais bientôt la pointe de l'Attique, nue et déchirée par les stries d'un minerai verdâtre, assombrie par la fumée de quelques pauvres usines, allait m'offrir le plus morne spectacle, que la vue des colonnes lointaines, roses au coucher du soleil, sur le promontoire fameux, ne parvint pas à adoucir.

C'est à Lemnos pourtant que je devais connaître le dernier terme de la désolation. Nulle part la solitude n'est plus affreuse : par un jeu de la nature, elle se montre ici, dans un cercle de collines, le plus pur peut-être qu'on puisse voir, soumise aux lois de la perfection. Leurs lignes semblent suivre un rythme et se fermer de manière à commander le silence et serrer le cœur. Terre la plus propre à faire du

misérable que le cruel Ulysse y jeta, avec ses seules flèches pour se défendre des bêtes sauvages, « un mort parmi les vivants ».

Après Moudros ce fut la mer encore. Puis des sommets couverts de neige, qui ressemblent à nos monts d'Occident : un demi-salut à l'Olympe, tranquille sous son manteau blanc et azur, un demi-salut seulement parce que la première fois on a peur de se tromper, et bientôt on jette l'ancre dans la rade de Salonique. Autour de nous, une vaste plaine d'eau verte que prolongent des pentes de terre brune au delà desquelles reposent les montagnes neigeuses. Des camps de marabouts se gîtent au creux des collines, et des villages s'allongent sous le soleil comme des champs de fleurs. Les molles inflexions du sol disent la paresse de l'Orient et conduisent l'œil au centre où la ville s'étage sur le coteau.

La première fois que je la vis, elle se dessinait sans relief par l'effet de la brume, évoquant, avec ses tons de tapisserie fanée, avec l'aiguille blanche de ses minarets, ses maisons peintes et la couronne de ses forteresses turques, un Carpaccio amorti et voilé. Mais dans les claires journées d'hiver, quand le couchant avivait le bleu, le rose, le jaune de ses façades, je pensais à des visages fardés et plats de femmes d'Orient.

L'Orient ! Mirage si puissant que tout de suite le nom de Salonique a pu prendre place dans la mémoire du vigneron de Touraine comme du berger des Alpes à côté des noms de Verdun et d'Arras, et leur faire espérer que ses vieilles murailles crénelées enfermaient le charme capable d'ouvrir enfin la porte où les gars de France ensanglantent leurs

doigts. Dirai-je qu'avec le grouillement de ses foules emplissant de leurs cris ses rues nouvelles d'où sont bannis les bonnes odeurs et le bon goût, avec le calme rustique de ses vieux quartiers sordides, elle ne m'a point paru adaptée au destin que nos rêves lui avaient préparé ? Rien en elle ne m'a rappelé la Grèce, rien sauf les enseignes barbares des boutiques et l'offrande que sur le port neuf l'hellénisme pédantesque d'un constructeur bavarois voulut dédier à Déméter sous les apparences d'un silo à blé en forme de temple, dont les récipients métalliques figurent les colonnes.

Au moment de quitter pour la première fois les terres grecques, le hasard pourtant me réservait une compensation. Milo, la perle des Cyclades, s'offrit un matin à mes yeux qui n'espéraient plus, avant le retour en Provence, de voir sourire la nature. Les matelots eux-mêmes, je les vis sensibles à la grâce de ces collines encerclant l'eau la plus belle. Milo partage le privilège de ces lieux dont l'âpreté naturelle se trouve tempérée par les effets du travail humain qui, tout en restant discret et s'harmonisant avec la nature, se devine partout, au point que la lumière même en paraisse changée, plus douce, et peuple la terre de ces mille choses rustiques auxquelles se prend notre cœur. Un village, dont les maisons blanches comme la craie et délicates comme un jouet d'enfant, coiffent l'un des caps à l'entrée de la baie, fait envier un bonheur stable à celui qui navigue sur la mer incertaine et, le long des crêtes, les moulins à vent, dont les ailes rayonnent en forme de pétales de fleurs et non point de voilure comme chez nous, évoquent les biens perdus aujourd'hui, labeur facile et simplicité des champs. Est-ce le long de ce petit mur de

pierres sèches ou près de ce chemin planté d'oliviers qu'un paysan déterra, voici un siècle, la forme divine à laquelle le pays associa son nom ?

Peut-être si j'avais pu descendre ici et m'asseoir sur une souche au crépuscule dans la campagne violette, oubliant les musiques de cirque dont le vaisseau-amiral tout le jour avait accompagné, suivant le rite, le travail du charbon, aurais-je entendu enfin chanter les souvenirs harmonieux.

Ce plaisir de poser le pied sur une terre grecque, je devais le goûter à Mytilène au printemps. Mais alors la nature renouvelée était trop belle, la vie nous appelait avec trop de douceur après les épreuves de la mer dangereuse pour ne pas étouffer la voix du passé. Comment soustraire à l'heure présente une parcelle de son cœur dans cette baie de Poriéro, profonde et verte, où les oliviers descendent en troupes gracieuses et légères jusqu'à la mer comme pour accueillir l'étranger ? Des fillettes aux yeux clairs nous ayant souhaité la bienvenue d'un « kaliméra » gentil et malicieux, je leur distribuai quelque monnaie. Me prenant sans doute pour un seigneur aussi riche que généreux, elles menaçaient de nous suivre jusqu'à la ville sur l'autre versant du coteau ; je dus, pour les mettre en fuite de toute la vitesse de leurs petites jambes nues, cueillir sur le bord de la route un coquelicot et le leur offrir. L'aventure, symbolique, me mit en gaîté, et je résolus, négligeant les suggestions des livres, de ne me préparer dans l'île de Lesbos que le souvenir d'une journée heureuse.

Oserai-je avouer, d'ailleurs, que les pèlerinages aux lieux consacrés ne sont pas ceux qui me tentent le plus et que les prières retentissantes me paraissent empreintes de quelque

vanité, eussent-elles pour théâtre le rocher de l'Acropole d'Athènes? Je n'ai point vu l'Acropole, et il se peut qu'un jour les circonstances me donnent un démenti. Mais je ne sais s'il est bien nécessaire à qui croit posséder l'image complète de la beauté antique de la confronter avec des débris de pierres. Peut-être pour la faire resplendir dans sa grâce vivante et sa perfection, la clarté du ciel de l'Attique épandue sur des figures tronquées n'a-t-elle point la vertu des seules lumières de la raison.

En présence des ruines dorées je craindrais d'éprouver surtout le plaisir des yeux, de penser à l'art de Claude Lorrain, de Corot, ou encore de me trouver intéressé par une fleur qui bougerait au pied d'une stèle, distrait par une femme qui couvrirait de son linge blanc les fûts renversés.

C'est pourquoi je ne me frapperai point la poitrine pour n'avoir vu dans les colonnes dressées sur le cap Sunium, un soir d'hiver, qu'une tache de couleur.

MAXIME GIRIEUD.

CHŒUR DES OCÉANIDES

A peine l'arc doré se courbe
Aux mains rapides d'Apollon,
A peine est tracé le sillon
Qui de la plus obscure tourbe
Va tirer cet éclat vermeil
Dont se colore le réveil
Des eaux, des prés, des bois, des villes,
A peine as-tu fait, ô Soleil,
La mer brillante de ses îles,

Que sur les cimes nous venons,
Anxieuses de ton image,
Nous de qui le sceptre en partage
A l'empire des flots sans noms,
Filles de l'Océan, du père
Nourricier de toute la terre,
Gardien prudent de tels secrets
Qu'il n'en ouvre encor le mystère
Qu'aux voix nocturnes des forêts.

Mais tandis qu'au repos il cède,
Sur ses lèvres volent souvent
Quelques mots dans le fil du vent
Qui vont se perdre sans remède,
Et parfois nous l'avons surpris
Au fond reculé d'un pourpris,
Attentives à ces merveilles :
Rien de grand reste-t-il au prix
De ce qu'entendaient nos oreilles ?

Nous allons au-devant du jour...
Si les choses longtemps celées
Doivent bien être révélées
Elles renferment tant d'amour,
De tant de rayons enflammées,
Qu'auprès d'elles ce sont fumées
L'éther et l'azur irréel :
Seul Phébus a les mains armées
De la claire splendeur du ciel.

Des quatre chevaux la crinière
Déployée au vaste horizon,
Semble flotter sur Phaéton
Tant il en jaillit de lumière !
Se trouve-t-il donc aujourd'hui
Quelqu'un qui plus hardi que lui,
Refrénant leurs dents indomptées,
Vers des régions les conduit
Que jamais ils n'avaient tentées ;

Qui, d'un pas jadis inégal,
A soumis au Nombre leur course,
Et qui les abreuve à la source
De l'autre aérien cheval,
Et, luisants des ondes du Phase,
Leur donne à fouler le Caucase
Dont les glaces à leurs sabots,
Sous la corne qui les embrase,
Brûlent comme autant de flambeaux ?

Tel parfois le soir illumine
La crête des monts orageux,
Et l'on voit répondre à ces feux
Une torche sur la colline :
L'éblouissement d'un bûcher
Etincelle à chaque rocher,
Astres arrachés de la nue,
Qui dans les rêves du nocher
Plongent leur lueur inconnue...

RAYMOND DE LA TAILHÈDE.

DE L'ART MODERNE

Il est plus difficile de définir les tendances de l'art moderne que de préciser le caractère d'une grande civilisation du passé dont l'unité se révèle dans les moindres vestiges qu'elle nous a légués. Or, s'il est possible de découvrir dans l'art moderne une diversité extraordinaire, nous y chercherions en vain cette unité. Les peintres et les sculpteurs sont nombreux de nos jours, plus nombreux peut-être qu'aux époques de suprême épanouissement de l'art. Mais l'art, abandonné à un individualisme irresponsable, est à la merci des entreprises du mauvais esprit.

Il en était tout autrement dans les civilisations anciennes. Métier était synonyme d'Art. Les mots *artisan* et *ouvrier d'art* définissent le mieux ces innombrables constructeurs, peintres et sculpteurs gothiques organisés en des corporations soumises à une stricte discipline intérieure. Partout où l'on voyait au travail ces maîtres-maçons, ces ouvriers du pinceau et de l'ébauchoir, naissaient écoles et traditions. Il nous suffira de citer l'école bourguignonne de Dijon, les écoles d'Amiens, de Reims, de Rouen, de Chartres, de

Paris. Ne se souciant guère de sa personnalité, l'artiste mettait dans son œuvre, avec une ferveur sacrée, le meilleur de lui-même et unissait son effort à celui de ses confrères dépourvus, comme lui, de tout vain amour-propre, pour dresser des temples dignes de la Divinité. Les choses se passaient de même dans le monde antique : chez les Egyptiens, les Chaldéens, les Grecs où l'art gravitait, pour ainsi dire, autour du culte des dieux et des héros. La production n'y était pas libre, individuelle : obéissant aux plus sévères disciplines, elle constituait l'expression du génie de la race. Aussi bien chez les anciens que dans la conception des mosaïstes byzantins ou des maîtres romans et gothiques, l'art avait un caractère éducatif et religieux. Sous peine d'ébranler peut-être dans ses assises la vie des peuples, il ne pouvait se soustraire aux règles adoptées, une fois pour toutes, et fondées sur une parfaite connaissance des lois de la nature. Cette intelligence d'une beauté d'un caractère universel persista encore à travers le Moyen Age. Ceci explique pourquoi le moindre fragment de sculpture d'une cathédrale gothique est empreint de plus d'art que les plus volumineuses productions de la statuaire contemporaine. Il y a là le sentiment d'un grand style qui a dégénéré après la Renaissance. L'individualisme outrancier des artistes modernes l'a fait définitivement disparaître.

La physionomie de l'art a subi pendant la Renaissance une transformation complète. La scolastique alors cédait la place à l'humanisme. L'art commença à jouir d'une plus grande liberté et put s'ouvrir un champ plus vaste : libéré des entraves où l'enserrait le Moyen Age, il bénéficia des richesses nouvelles. Affranchi de la contrainte de

l'Eglise, l'artiste put donner libre cours à sa fantaisie. Une observation plus soutenue du monde extérieur lui permit de varier et de multiplier les sujets des œuvres par lesquelles il cherchait à s'assurer la faveur des Mécènes. Mais la tradition était encore trop vivace pour qu'il pût rompre tous les liens qui le rattachaient au passé. Il découvrit un monde nouveau, la Grèce, ce qui contribua à dégager son art de la tutelle religieuse, mais dans sa vie et dans la manière de concevoir sa vocation, il continua de suivre la trace des imagiers gothiques.

Florence abondait à cette époque en ateliers où des maîtres du plus grand savoir travaillaient à satisfaire les besoins de luxe des grands. La plupart de ces hommes excellaient dans tous les arts. Verrocchio quittait son métier d'orfèvre pour élever des monuments à des condottieri, pour dessiner des têtes d'enfants, sujet qu'il affectionnait particulièrement, ou pour instruire des Léonard. Cependant la nouveauté des sujets, pas plus que le caractère laïque de cet art, ne purent pervertir le goût de l'époque. On créait le beau, en quelque sorte, naturellement, et le moindre objet usuel pouvait être un véritable chef-d'œuvre. A plus forte raison l'art éclatait-il dans les statues, les tableaux, les édifices.

Les Mécènes ne craignaient pas d'appeler auprès d'eux les artistes les plus hardis que d'ailleurs, parfois, d'habiles courtisans parvenaient à supplanter. Tel fut, entre autres, le cas de Poussin dont des concurrents envieux réussirent à empoisonner l'existence. Mais de tels courtisans n'étaient pas toutefois « encanaillés » en matière d'art au point où le sont aujourd'hui les favoris du goût officiel. Poussin exécu-

tait, certes, ses commandes avec plus de talent que tel peintre bien noté à la cour, mais, encore que moins doué par la nature, ce dernier avait tout de même assez de tact pour s'exprimer avec noblesse. Tout artiste défendait la dignité de l'art. Que fait-il aujourd'hui ?

Une œuvre d'art est, de nos jours, chose de moins en moins facile à rencontrer. On produit uniquement de la bonne ou de la mauvaise marchandise pour l'exposer dans ce qu'on a coutume de nommer les Salons, dans ces foires qui renouvellent sans cesse leur stock inépuisable et où l'on peut voir des milliers d'échantillons, prétendant à représenter autant de personnalités que de tendances. Les neuf dixièmes de ces productions sont absolument superflues ; elles offensent le goût et le sens commun par leur ineptie et leur trivialité sans bornes. Cet art prétendu, qui est la négation de l'art, règne aujourd'hui partout en maître tout-puissant et cela, n'hésitons pas à le constater, grâce aux Académies qui ont faussé la tradition et aux gouvernements qui le favorisent.

Il ne faut point s'étonner que le gouvernement accorde sa protection à un art accessible aux masses, et à ces œuvres qui ornent les édifices publics de la capitale et de la province, les écoles, les préfectures, les mairies où le peuple se réunit aujourd'hui comme il se réunissait jadis à l'église. Mais nulle ressemblance entre ces dernières et celles qui paraient autrefois le sanctuaire. Il ne saurait en être autrement. On demande aujourd'hui au tableau et à la sculpture de donner l'illusion de la plus grossière réalité, d'être un plagiat photographique ou une banale illustration de scènes historiques. Conçues selon un rythme à peu près

mécanique, toutes ces compositions ne réussissent qu'à encourager la paresse de l'esprit ou flatter les instincts inférieurs. Tel est l'art officiel dans l'Europe tout entière. Mais la France, étant encore le pays où les tendances indépendantes se manifestent le plus librement et où on lutte réellement pour un idéal dans l'art, l'absurdité de la peinture et de la sculpture officielles s'y étale avec plus d'évidence que partout ailleurs.

L'art moderne est, dans les domaines de la vie spirituelle, celui où règne aujourd'hui la plus grande anarchie. Nulle part certainement la licence individualiste n'a fait plus de ravages que dans les arts plastiques : elle a conduit à la ruine du savoir basé sur des lois logiques, nées d'une expérience séculaire.

Même ce qu'on peut qualifier d'art authentique manque aujourd'hui de caractère général et ne parle qu'aux sens plus ou moins raffinés. Le grand art de notre époque exprime surtout la révolte contre l'art officiel, contre tous les lieux communs et tous les types banalisés du beau.

Le caractère de l'art a indéniablement changé, mais comment ses lois se modifieraient-elles ? L'art digne de ce nom ne conteste pas les exigences de la raison.

La vraie culture comporte équilibre et harmonie, et donne à ceux qui la possèdent le sentiment de responsabilité devant eux-mêmes, devant les autres, devant l'histoire.

Ce sentiment était général dans l'antiquité et le Moyen Age, et c'est pourquoi l'art y régnait en maître.

Ceux qui ont taillé dans la pierre les puissantes statues qui se dressent sur les bords du Nil et dans les grottes de l'Inde, ceux qui ont élevé le Parthénon et édifié les cathé

drales tâchaient à produire la plus grande beauté, comme les ingénieurs modernes, dans leurs constructions gigantesques, s'efforcent de réaliser la plus grande utilité. C'est de là que viennent les proportions sublimes de leur œuvre monumentale, si étrangères à notre époque.

* * *

On peut dire que toutes les conventions en usage dans le passé règnent dans l'art d'aujourd'hui.

Jamais le problème de la subordination de tous les arts à l'architecture n'a été plus actuel, jamais on n'a cherché plus fiévreusement à relier entre eux les différents arts et, par une contradiction singulière, jamais la nécessité d'isoler les formes d'art qui ont déjà conquis leur autonomie ne s'est imposée plus impérieusement.

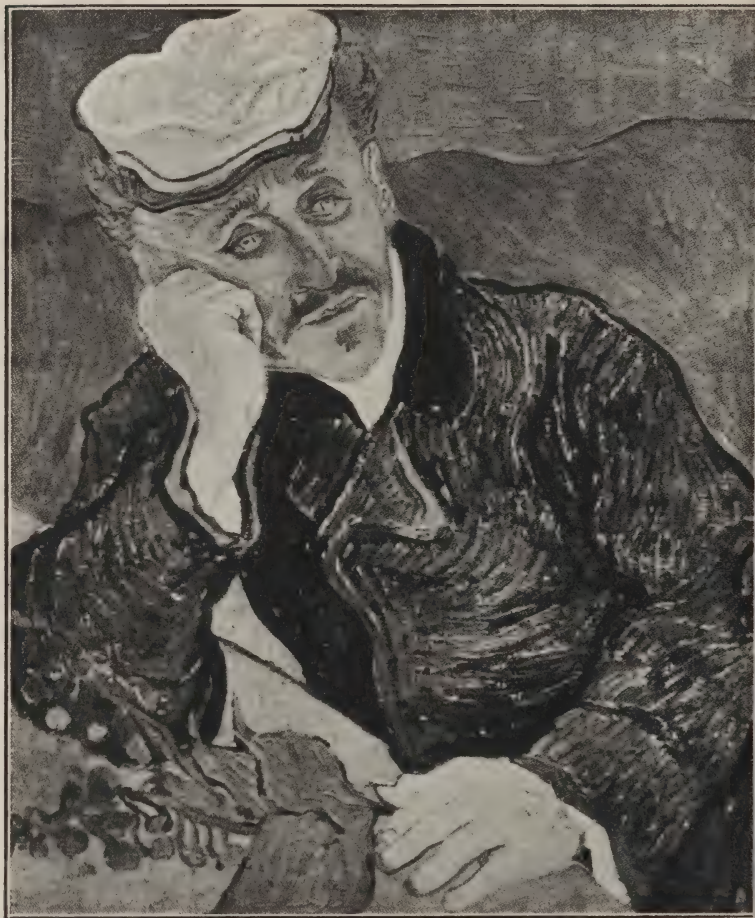
Examinons d'abord les rapports qui existent entre la peinture et l'architecture. La peinture est limitée à un seul plan, tandis que l'architecture remplit l'espace. La peinture reproduit le monde réel, tandis que l'architecture exprime des sentiments généraux qui ne répondent à rien de défini dans la nature. Elle n'y puise qu'indirectement ses formes géométriques. Et ce n'est qu'en s'y subordonnant que la ligne et la couleur interviennent pour décorer ces formes.

Chez les Egyptiens, les Grecs, au Moyen Age, les peintres, au service de l'architecture ou obéissant à ses lois, réduisaient la représentation de la nature à une disposition schématique des lignes basée sur des principes de symétrie.

Cette tradition persista jusqu'à Giotto dont l'école usa,



CÉZANNE — Peinture



V. VAN GOGH — *Portrait du Dr Gachet.*



GAUGUIN

Photo Druet. Dessin.



Photo Druet. T. LAUTREC Dessin.



GEORGES SEURAT — *Les Saltimbanques.* Dessin.

pour la représentation des symboles chrétiens, des mêmes formes hiératiques, de la même composition des groupes que nous rencontrons chez les mosaïstes byzantins. Il anima toutefois la convention byzantine et insuffla à cet art une âme nouvelle en individualisant les mouvements et les attitudes. Peu à peu, la peinture abandonna, dans l'interprétation de la nature, le schéma architectural. Enfin, elle découvrit les lois de la perspective, et rechercha un modelage plus libre. Les peintres des XVe et XVIe siècles penchent déjà vers un naturalisme plus accentué, mais gardent encore la majesté des styles anciens.

Ce n'est que dans les temps modernes, cependant, que s'est manifestée invinciblement la tendance à exprimer, avec une science nouvelle de la lumière, la réalité intégrale.

Mais voici qu'après s'être affranchie de l'architecture, la peinture cherche de nouveau à renouer les liens rompus. Par quels moyens compte-t-elle y parvenir ? En recourant à l'archaïsme, en faisant renaître des conventions qui ont perdu tout sens vivant ou en en créant de nouvelles ?

C'est sur ce point que les opinions diffèrent. On aurait tort de croire que ces conflits d'écoles sont nouveaux. A ce sujet, l'éminent archéologue, M. E. Pottier, écrit cette page instructive : « Ces grandes écoles de peinture qui se sont partagé la faveur du public athénien, et dont les disputes rappellent celles de nos classiques et de nos romantiques ont fait naître, dans l'ordre industriel, des subdivisions et des groupements analogues à ceux qui existaient dans les sphères plus hautes. Dans le Céramique, c'est-à-dire dans le faubourg d'Athènes où étaient rassemblées les fabriques, on se passionnait pour telle méthode de peinture,

pour tel procédé de dessin mis en honneur par les maîtres, comme, il y a soixante ans, les partisans d'Ingres et de Delacroix discutaient les mérites respectifs du dessin et de la couleur. Pendant plus d'un siècle les potiers antiques ont eu la bonne idée de signer leurs œuvres, et nous connaissons actuellement une centaine de noms d'artistes qui s'espacent entre la fin du VIIe et le début du IVe siècle. On sait aujourd'hui distinguer les ateliers de céramistes correspondant aux principales écoles de peinture que mentionnent les auteurs. Nous avons l'école des tableaux en silhouettes opaques, dont les représentants les plus remarquables s'appellent Clitias, Amaxis, Exékias. Nous avons l'école éclectique qui, instruite par les anciens maîtres, mais se ralliant au régime nouveau, a peint d'abord en silhouettes noires, puis s'est mise à exécuter, au contraire, les personnages en clair, suivant le procédé qu'on appelle à figures rouges. Là se place une révolution radicale dans la céramique, dont les auteurs se nomment Nicosthenès, Andokidès, Pamphaïos, Epiktetos, Chachrylion. Vient ensuite l'école triomphante de la peinture claire avec les chefs-d'œuvre d'Euphronios, de Douris, de Hiéron et de Brygos. Mais, dans cette dernière catégorie, on distingue encore des nuances d'opinions : tandis que les uns adoptent franchement le dessin souple et varié, les sujets familiers préconisés par les partisans du progrès, d'autres, comme Euthymidès, prétendent rester attachés aux vieux principes, au dessin grave et sévère, aux motifs religieux et mythologiques. Nous lisons sur les vases des inscriptions qui sont des défis lancés par l'un des partis à l'autre. Euthymidès, après avoir décoré une amphore d'une scène

empruntée à l'*Iliade*, l'armement d'Hector en présence de Priam et d'Hécube, ajoute fièrement à sa signature cette apostrophe provocante : « Jamais Euphronios n'en a fait autant. »

Aussi bien que dans l'Europe moderne, il y avait dans l'ancienne Grèce des peintres d'expression, des peintres du clair-obscur. On y discutait sur la ligne droite et la ligne courbe. A l'époque archaïque, on y voit prédominer la sévère ligne droite. Ce n'est qu'au siècle de Phidias que se produira la synthèse des deux principes. En même temps le choix de la matière contribuait à l'élégance de la forme. Est-ce que l'art de notre temps ne devrait pas prendre ce fait en considération ? La déchéance de l'art est due en partie à la mauvaise utilisation de la matière première. Car, avec la décadence de l'esprit corporatif, bien différent de l'esprit des académies modernes, cette tradition s'est perdue comme les autres. Les ateliers anciens ne se bornaient pas à concevoir l'art sous l'aspect de l'activité créatrice d'artistes isolés, leur rôle héréditaire était d'enseigner ce qui représentait pour eux l'expression de toute une civilisation. Ils n'inculquaient pas aux apprentis l'art de rendre des illusions d'optiques (modèles, paysages à différentes heures de la journée et avec des éclairages divers), c'est-à-dire de rivaliser avec un appareil photographique, ainsi que le font les académies qui croient avoir recueilli leur héritage. Par contre, ils initiaient les jeunes artistes aux vertus de la matière, à l'esprit de la forme et à l'emploi judicieux de l'outillage. Les apprentis acquéraient ainsi la connaissance de la nature de la pierre, du métal et du bois, des propriétés des couleurs et des vernis.

Un artiste possédant son métier savait tenir compte du lieu et de la destination, et combinait lignes, couleurs et volumes en conséquence.

Pourquoi l'art de notre époque se montre-t-il si inapte à faire revivre les grandes formes ? Pourquoi avons-nous vu disparaître les disciplines qui régnaient en Egypte, en Grèce et au Moyen Age ? Pour la raison que nous avons donnée plus haut : à savoir que, depuis la Renaissance, on exalte la personnalité artistique et l'on fait passer à l'arrière-plan les manifestations collectives du génie national. Aujourd'hui principes corrompus et traditions faussées ont leur asile à l'Ecole des Beaux-Arts, ce qui ne contribue pas peu à encourager l'anarchie qui sévit parmi les peintres et les sculpteurs et se manifeste jusque dans les efforts méritoires de la jeune génération. Les talents les plus robustes ont succombé à l'enseignement de l'Ecole ; seuls, quelques évadés cherchent à hâter l'avènement de disciplines nouvelles, en reniant la routine académique et en faisant profession d'une indépendance poussée aux extrêmes limites.

* * *

Le problème du rôle de l'art décoratif est passé au premier plan de nos préoccupations présentes. La mission française qui s'était rendue, il y a quelques années, à Munich, pour y prendre part à un congrès d'art appliqué, s'émut grandement de constater quelle activité avait été déployée en Allemagne dans ce domaine. Mais il ne faut pas oublier qu'elle était surtout composée de personnages officiels, assez médiocres architectes et professionnels peu mar-

quants du pinceau et de l'ébauchoir. Le riche développement de l'art décoratif en Allemagne, où le gouvernement et la bourgeoisie aisée ne ménagent pas aux artistes leurs encouragements, les avait profondément blessés dans leur amour-propre. Sans chercher à pénétrer les raisons profondes de ce phénomène, ils semèrent l'alarme dans le public français, en organisant de bruyantes enquêtes.

La déchéance de l'art appliqué en France est un fait indiscutable, mais il n'y a pas encore lieu de désespérer. Tous les métiers décoratifs, il est vrai, y sont peu florissants. Toute nouveauté choquante ou non inquiète d'autre part le Français : il préfère subir la servitude des siècles passés qui rétrécit, certes, l'horizon de sa pensée, mais ne dérange pas ses habitudes familiales. Quant à ce que les Allemands produisent de mieux aujourd'hui en matière d'ameublement et de décoration intérieure du *home*, ce n'est, en réalité, qu'une transposition germanique du style Louis-Philippe et un arrangement de leur Biedermeier-style, conforme au goût singulier de la bourgeoisie des bords de la Sprée et de l'Isar. Il n'y a pas dans tous ces efforts d'activité à proprement parler rénovatrice. Les Allemands n'ont abouti qu'à un art de parvenus, fait du mélange de tous les styles, mais il se peut que, grâce au caporalisme qui règle chez eux toutes les manifestations de la vie, ils arrivent à créer, mécaniquement, un style nouveau. Rien de pareil n'est possible en France. C'est d'une façon spontanée, *organique*, que le génie français a enfanté le grand style qui a dominé partout au Moyen Age et dont l'éclat a persisté à travers la Renaissance jusqu'à la chute de l'ancien régime.

En effet, la notion du style est étroitement liée dans la décoration à l'organisation des métiers d'art. Pareillement à tous les autres, ceux-ci ont été tués par les machines. Si le maître et l'apprenti d'autrefois n'ont pas encore disparu de la surface du globe, ils deviennent en tout cas de plus en plus rares. L'ouvrier moderne qui les a remplacés érige en principe le « sabotage », ce produit de la civilisation capitaliste. L'art décoratif impersonnel a été éclipsé par un art individuel, expressif, qui ne cherche plus la seule élégance des formes, la beauté des proportions, la cadence des mouvements, la grâce des attitudes.

De même de nos jours l'architecture, qui doit être la synthèse de tous les arts, est dépourvue de style. Elle semble d'ailleurs subordonner l'esthétique à un plat utilitarisme. Par réaction, l'art décoratif semble s'inspirer aujourd'hui plutôt de la fantaisie individuelle que des besoins sociaux. Peut-être la dernière évolution de la peinture française, qui aspire à un style et à une discipline, exercera-t-elle sur lui une heureuse influence. Les spéculations osées des jeunes peintres et sculpteurs français, suivant sans s'en douter l'esthétique abstraite de l'architecture, ont contribué le plus à orienter les esprits vers un grand art impersonnel.

UN AMATEUR.

FRAGMENT DE FALOURDIN

Tu les connais, ces gens, grands éplucheurs de lois :
Ils se jettent sur tout comme fourmis des bois
Qui, de l'aurore au soir, de ragoûts sont en quête ;
Ils soupçonnent chacun de la petite bête,
Et, n'ayant par hasard leur ventre alimenté,
Epouillent les Lauriers de l'Immortalité !
Comme rien n'est au monde où leur faim ne grignote
Sur l'Univers entier ils mettent bas culotte,
Et les grègues encor pendantes au talon,
Le chef plus sourcilleux que Devins d'Apollon,
Sur les sales papiers que je ne saurais dire,
De leurs digestions ils s'empressent d'écrire.

En ont-ils ingéré, pilonné, dévoré,
Bâfré, rongé, lappé, empiffré, digéré,
Plus gloutons que le dogue et l'hyène et le cancre,
Pour ne laisser partout que des chiures d'encre !
Comme ils n'aiment rien tant que s'emplir l'estomac
Ils piquent au hasard, et ab hoc et ab hac,

Tels le Gète grossier, le Sarmate ou le Scythe ;
La beau luth delphien n'est plus que lèche-frite
Quand ils en ont rogné les cordes à boyaux,
Mais les scandales frais sont de bons aloyaux,
Qui leur font, d'une sorte admirable et soudaine,
Enfler grotesquement la fale et la bedaine !
Je me trompe, Mary : ne crois pas, toutefois,
Que, tantôt de travers et tantôt de guingois,
Leur goût jamais ne tende à quelque préférence,
Car, en tête des mets de jeûne ou d'affluence,
La Morale pour eux est plat de tous les jours,
Comme le Miel d'Hymette est le festin des ours...
C'est pour eux, mêmement, qu'on étrangle ou chourine,
Pour eux que le Poison retrouve une Agrippine,
Et tu les vois grimper, dès le patron-minet,
Le gluant escalier d'un louche estaminet
Qui, fécond en détours comme le plan d'un crime,
Les mène à la soupente où gît une victime...
Quand ils sortent, repus, jouant avec un jonc,
Le sang d'une catin leur fleurit le talon,
Et l'ivresse brouillant leurs cerveaux de vampires,
Ils voudraient, aussitôt, démembrer les empires.
Pour achever, enfin, le burlesque et l'affreux,
Ces goinfres barbouillés se dévorent entre eux !

Tandis que Falourdin m'entraînait en conquête,
J'entendais sans saisir, comme loin d'une fête
On perçoit la rumeur des rires et des brocs,
Tout un fracas confus d'hilares jeux de mots,
Si bien que je me crus, en ce bruit insolite,

Au bourg Athracien où noçait le Lapithe.
D'ailleurs, laissant parler cet autre Pirithois,
J'assimilai bientôt aux centaures pantois
Des êtres essoufflés, blêmes comme la mie,
Qui semblaient dévaller de chez Hippodamie,
Et qui faisaient voler, à leurs poings de fripons,
Quelque chose de blanc, pareil à ses jupons.
Bref, j'accrochais déjà, dans la ruelle gueuse,
Des Gobelins tissus d'une Fable pompeuse,
Quand un cri jeta bas toute ma fiction :
« *L'Intran ! La Liberté ! Deuxième édition !...* »,
Et ces monstres chétifs, jouant de l'espadrille,
N'eurent plus de Nessus que l'orde souquenille
Qui rendit Héraclès de poux enguignonné,
Et fit aux Locriens un ciel emboucané.

Falourdin, rayonnant, riant, sifflant, allègre,
Plastronnait en planteur au milieu de la pègre,
Et la Lithographie, au temps de Bernardin,
Eût popularisé le Colon Falourdin,
Avec son grand chapeau palpitant sur l'oreille,
Tel, au sommet d'un pic, un autour qui surveille,
Son nez bec-de-corbin, sa canne de bambou,
Qui vous jette à plat ventre ou vous remet debout,
Sa moustache pointant comme le fer en tierce,
Son ventre de l'avant, son torse à la renverse,
Et ce bel air, enfin, de forban bien vêtu,
Qui fait croire qu'il couche au lit de la vertu.

Son regard s'épanchait, humecté de tendresse,
Sur ces vivants haillons chassés avec vitesse

Par le souffle puissant qui pousse dans Paris
Le Camelot sordide et les autres débris.
Crient-ils pas sa pensée aussitôt que pondue ?
De leurs obscures mains sa Lumière est tendue,
Leurs pieds, qui par la fuite ont le bagne évité,
Sont les courriers du Droit et de la Liberté ;
Et Falourdin songeait : Sus, Hérauts anonymes !
Puissé-je quelque jour, à la page des crimes,
Publier vos portraits, jouxte le Jugement,
Pour vous bailler ainsi de l'anoblissement !

FERNAND FLEURET

LA DRAMATURGIE D'AUZIAS

Pour le trois centième anniversaire de la mort de Shakespeare.

ARGUMENT : *Le Théâtre d'Avant-Garde. — Nouvelle de l'Anglais qui se fit rôtir vivant pour voir. — Conversation avec Harold. — Le château de Blarney et le don de hâblerie. — Eloge de Shakespeare défendu contre ses admirateurs extravagants. — « Hamlet » et « Electre ». — Apologue des Deux Chênes. — De l'Héroïsme. — Intermède de la Nymphe de Rocsalière. — « Coriolan » et « Macbeth. » — Le tragique parfait et le fantastique. — Sur Machinet.*

I

Auzias tira son journal de sa poche. Il était de mauvaise humeur.

« Voyons un peu, dit-il, les spectacles annoncés pour cette semaine : THÉATRE D'AVANT-GARDE. Qu'est-ce que c'est que du théâtre d'avant-garde ? Je voudrais bien que

tu me dises si Racine et Molière sont dans l'avant-garde ou dans l'arrière-garde. »

Cette question me fit rentrer en moi-même.

« Et ces canards sont écrits ! reprit-il brusquement. On dirait qu'il n'est plus aujourd'hui permis qu'aux illettrés de placer de la copie ! Ah ! nous sommes dans un beau gâchis ! Tout est vilain et sale et bête comme le temps qu'il fait. Et toi aussi, tu es insupportable, tu es toujours sérieux ! »

Après cette sortie, Auzias se tut, renfrogné.

« Mon cher Auzias, lui dis-je, te voici bien méchant ! Qu'est devenue la fine courtoisie du Provençal confit, comme dit le poète, en grâce sarrasine ? Je consens que tu haïsses la pluie ; considère seulement que ce n'est pas moi qui fais pleuvoir, et que, sans doute, je préfère le beau temps. Que fais-tu, Auzias, de tes doctrines charmantes ? Est-ce la parfaite mesure de s'affliger de toutes choses ? Ne cède pas aux vapeurs de la mélancolie, et dégage ton esprit de ses ombres. Ne médis pas des journaux qui sont rédigés par des Normaliens qui savent l'allemand ; des cafés, rendez-vous des fortes têtes esthétiques ; ni du théâtre d'avant-garde qui produit les inventions de nos chercheurs épris d'idéal, de ces novateurs qui sont allés

Au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau !

— Voilà, dit-il, un vers passablement grotesque.

— Oh, toi, repris-je, tu n'as pas la passion du nouveau, que veux-tu ! Cette passion est terrible cependant, elle entraîne loin parfois ceux qu'elle possède. Je te raconterai

à ce propos une histoire, si tu veux bien souffrir que je le fasse.

— Tu n'auras pas la patience, dit-il.

— Prends garde, dis-je, que je ne lasse la tienne.

— Comment s'intitule ton histoire ?

— NOUVELLE DE L'ANGLAIS QUI SE FIT ROTIR VIVANT POUR VOIR.

C'était, commençai-je, par une nuit de Londres des plus lugubres de ce mois de novembre qui est celui des brouillards, dans un estaminet du Strand où les Irlandais ont coutume de se rencontrer. Lynch et Murphy avaient eu la bonne fortune de se retrouver devant le zinc, après dix ans de séparation. Tous les deux artistes, ils étaient venus chercher la gloire et n'avaient pas beaucoup réussi encore. Ils parlaient du bon temps, se rappelaient des drôleries impayables, évoquaient des figures cocasses et puis ils se faisaient le récit des excessives misères qu'ils avaient eu à souffrir, depuis le jour où, forts d'un courage que la vie avait brisé maintenant, ils s'étaient dit adieu sur le quai de Queenstown. Ils lisaient sur le visage l'un de l'autre, la tristesse définitive et l'abattement sans remède causés par la malchance perpétuelle, et trop d'années consumées en efforts perdus. Autour d'eux, dans l'atmosphère de brume et de fumée, des compatriotes qu'ils ne connaissaient pas, sombres comme des émigrants, buvaient en silence, hommes et femmes, leur alcool ou leur bière noire, ou considéraient les photographies de paysages hiberniens, illustrant les affiches des chemins de fer étendues sur les murs.

Lynch, d'un ton de voix monotone et bas, racontait à

son camarade la mort affreuse d'un modèle fille de seize ans : à la suite d'une discussion avec son père, elle s'était jetée sous la locomotive du métropolitain. Puis il narrait l'agonie d'un de leurs amis, le plus folâtre de leur bande, qui s'était donné la mort, du chagrin qu'il avait éprouvé de voir un tableau sur lequel il comptait un peu, une assez bonne chose, refusé au Salon. Et ses yeux cernés, dans son visage extrêmement pâle, exprimaient une pitié profonde mêlée de terreur.

Murphy, à son tour, se mit à parler, du même ton de voix bas et monotone. « J'ai été l'an passé, dit-il, témoin d'un spectacle plus douloureux et plus horrible encore ; et vraiment c'était un spectacle si singulièrement horrible que cela passe toute pitié. » Il ralluma son brûle-gueule sous son petit nez de singe, et poursuivit : « J'avais pour voisin un Anglais, bohème extraordinaire, qui écrivait des histoires pour les magazines. Il venait, le soir, me faire la lecture, tandis que je brossais à la chandelle quelqu'une de ces originales marines dont, à force, j'ai fini par inonder tous les marchés de l'Empire. Il était de l'école de Poe, et il se préoccupait bien moins d'avoir le sens commun et de dire quelque chose que d'inventer quelque nouvelle sorte d'horreur pour impressionner les personnes faibles du cerveau. Il se plaignait de sa pauvreté qui l'empêchait de satisfaire sa curiosité du rare et du bizarre.

Or la nuit de Noël, désirant me passer de la compagnie du camarade, je sortis sans le prévenir, et m'en allai au hasard, à travers les rues de la ville. J'arrivai ici, où je fis la rencontre de deux ou trois pays, pauvres hères comme moi, en société desquels je bus tristement aux vieux amis

absents, et dispersés dans le vaste monde. Il va sans dire que je n'oubliai pas Lynch. Je repris assez tard le chemin du taudis, un peu moins accablé, non pas toutefois aussi joyeux qu'au sortir de nos bienheureuses godailles de jadis. Où est le temps, me disais-je à moi-même, en cheminant, que nous allions, Lynch et moi, comme deux frères pochards, devisant au clair de lune, dos à dos, par les rues, l'un soutenant l'autre ? Quand j'arrivai devant la maison, je remarquai que la fenêtre du camarade aux histoires à retourner les sangs, était éclairée d'une lumière plus grande que d'ordinaire.

« Tiens, me dis-je tout d'abord, voilà la paillasse du voisin qui flambe ! » Puis l'idée me vint, à la réflexion, qu'il avait illuminé sa turne à l'occasion de la naissance de Notre Sauveur, et qu'un festin extraordinaire avait lieu chez ce meurt-de-faim. Cette falote idée se confirma dans ma tête, lorsque je montai l'escalier où se répandait une agréable odeur de rôti.

« Le misérable ! m'écriai-je, il ne m'a point prié ! Voilà comme on se comporte dans l'abondance avec des compagnons de misère ? Ah, voisin, cela n'est pas honnête, et que vous en soyez content ou non, je serai de la fête ! » J'ouvris alors brusquement la porte ; une odeur de brûlé me prit à la gorge : « Holà, compère, m'écriai-je, vous laissez brûler le rôt ! » Mais tout à coup, horreur ! j'aperçus, gisant devant le foyer, tout nu, le malheureux en partie cuit, et commençant à fumer ! »

« Seigneur ! », s'écria Lynch, pâlissant encore.

Pendant un instant les deux Irlandais se regardèrent en silence, puis Lynch reprit :

« Comment ce malheur était-il arrivé ? Pourquoi se trouvait-il ainsi, nu, devant le feu ? Avait-il, frappé de congestion, roulé ainsi par terre ? Mais sans doute ce qui s'est passé est demeuré un mystère ?

— On l'a su, dit Murphy, car il y avait un témoin. Mon voisin, comme je l'ai dit, était un curieux de frissons d'art nouveaux ; le témoin par lequel je fus mis au fait de ce qui s'était passé est un cahier de papier que j'ai volé, et sur lequel notre homme avait noté les effets de la flamme, à mesure qu'il se sentait cuire. En effet, il s'était fait rôtir volontairement, par curiosité, satisfait de quitter une vie aussi banale, d'une si originale façon, et de laisser après lui l'ouvrage le plus étrange qu'on ait écrit jamais. » Voilà mon histoire, dis-je en terminant.

— Eh bien ! fit Auzias. »

Il se leva et fut à la fenêtre. La pluie avait redoublé.

« Il me semble, dit-il, qu'il pleut moins et que le ciel se dégage. Il fera beau après dîner. Je t'emmène à ce théâtre d'Avant-Garde. Tu as besoin de te distraire un peu des idées noires qui te hantent ! »

II

« Vous n'êtes pas Irlandais, au moins ? demanda Auzias au beau Harold que je venais de lui présenter.

— Je suis Anglais, répondit le jeune homme ; pourquoi me faites-vous cette question ?

— J'aime autant savoir », fit Auzias en abaissant les sourcils.



Cliché Bernheim-Jeune. SIGNAC Aquarelle.

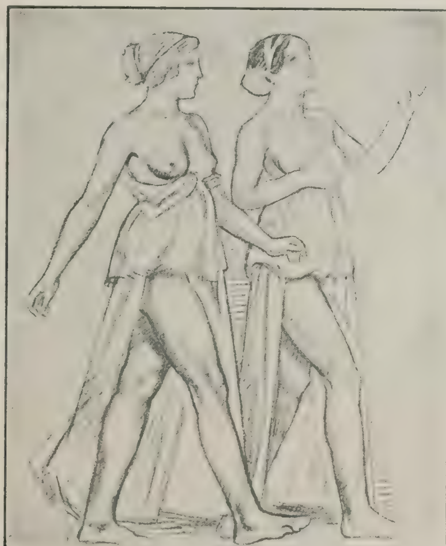


Photo Druet. MAURICE DENIS Dessin.





BONNARD

Dessins.

Clichés Bernheim-Jeune.



VUILLARD

Cliché Bernheim-Jeune. Dessin.



MARVAL — Dessin.

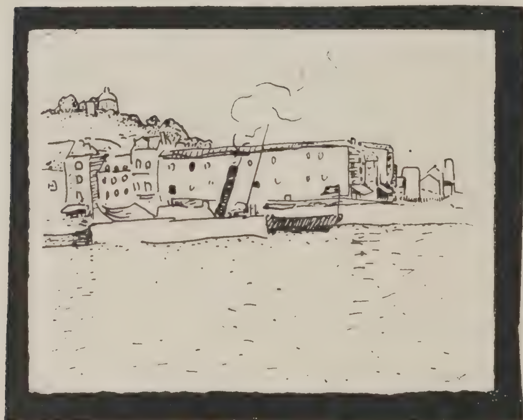


Photo Druet. — MARQUET — Dessin.

Harold tourna vers moi son tendre visage de fille, légèrement étonné.

« C'est, dis-je, que je lui ai fait un conte dans le goût de ces insulaires et qu'il se méfie.

— Ce sont, en effet, de grands craqueurs, dit-il.

— Connaissez-vous le château de Blarney ? dis-je.

— Rien que par l'image.

— Je regrette beaucoup, dis-je, de ne pas avoir fait ce pèlerinage.

— De quoi parlez-vous ? demanda Auzias.

— Le château de Blarney, dis-je, qui se trouve, je crois, aux environs de Cork, possède une pierre que l'on vient dévotement baiser de tous les points de l'Empire et qui confère le don de hâblerie.

— J'irai, dit Auzias.

— Je ne garantis pas, dit Harold, que les étrangers qui vont baiser la pierre fassent, par la suite, d'aussi excellents menteurs que les Irlandais le sont par grâce naturelle !

— En tous cas, prends garde de faire comme ce Paddy.

— Que lui advint-il ?

— En se penchant, dis-je, pour atteindre la pierre éloquente, il tomba du haut de la tour. Au reste, étant ivre, il ne lui arriva point de mal. Un arbre, qui se trouva dessous fort à propos, le reçut dans ses branches et le laissa doucement glisser à terre.

— Eh bien, dit Auzias l'intrépide, je prendrai donc la même précaution que lui avant de monter ! »

Ce disant, il sucra son tilleul.

« Le mot pèlerinage, repris-je, me rappelle celui de l'Américaine au tombeau de Shakespeare.

— Que fit-elle ? dit Auzias.

— Elle fit preuve de beaucoup de lyrisme. Elle ôta tout à coup ses bottines, enjamba la balustrade et se planta debout sur la pierre tombale, en disant : « Me voilà debout sur sa tombe ! »

— Elle avait raison ! fit Auzias :

Mieux vaut goujat debout qu'empereur enterré.

— Les Américains, dit Harold, sont de fort extravagants admirateurs de Shakespeare. N'ont-ils pas voulu acheter le cottage où est née sa femme, pour le transporter chez eux ?

— On n'imagine pas, dis-je, que La Fontaine et Racine puissent jamais avoir de pareils admirateurs !

— Que pensez-vous, interrogea Auzias, de l'engouement du public français pour le théâtre de Shakespeare ? »

Il regardait avec une expression ambiguë de plaisir et de souffrance le bel athlète au candide visage, qui se tenait affalé de travers sur sa chaise, et qui fumait une affreuse pipe.

« Il m'étonne, je l'avoue, répondit le beau garçon. Shakespeare me paraît admirable surtout par la merveille de son style et de son vers ; et le public français ne le connaît en général, j'imagine, que par les faibles traductions qu'on lui en donne. Otez cela, cependant, il ne reste plus que des images et des sentiments qui sont la matière commune des poètes, et tous ses défauts devenus plus sensibles. Pour moi, parce que j'aime la poésie, je hais les traductions.

— Notre admiration pour Shakespeare, dit Auzias, est quelquefois une face de notre muflerie ; mais dites-moi, se

voit-il en Angleterre des fortes têtes qui méprisent Shakespeare ?

— Oh, sans doute ! répondit Harold ; il se trouve des délicats qui affectent de lui préférer Maeterlinck.

— Eh bien donc, dit Auzias, il n'y a pas que les Français qui ont l'esprit large.

— Est-ce par les beautés de son style, mon cher Harold, repris-je, et par la perfection de son rythme, que Shakespeare charme le public anglais, comme il vous plaît à vous ?

— Non vraiment ! dit Harold ; au contraire, c'est bien cela précisément qui rebute le plus grand nombre, à mon avis.

— Eh quoi, dis-je, Shakespeare n'est-il donc pas chez vous un auteur extrêmement populaire ?

— Oh ! certainement, dit Harold, populaire, il l'est ! Comme le héros de qui l'on voit tous les jours la statue en passant sur la place publique ; il n'y a personne qui ne sache son nom, mais peu savent ce qu'il a fait exactement.

— L'élévation de leur langage, de même, éloigne le public de nos classiques, dis-je ; mais, je présume, il y a encore autre chose : notre tragédie est trop sévère et trop nue ; Shakespeare doit, malgré ce qu'il a de meilleur, conserver plus d'admirateurs. Son théâtre, son art frappe davantage l'imagination et les sens. Il me semble que le public le moins cultivé doit toujours s'attacher par quelque côté à ses drames. *Macbeth*, en méchante prose, produit dans nos faubourgs incomparablement plus d'effet qu'*Athalie*.

— En vérité ! dit Harold ; mais chez nous, le populaire, je vous assure, préfère le gros drame bête aux pièces de Shakespeare !

— Eh bien ! dis-je, si le beau style détourne le public de Shakespeare en Angleterre, la mauvaise prose des traducteurs le lui ramène en France, comme vous voyez.

— Alors, dit Auzias, le moyen de faire admirer aux Français leurs tragiques est bien simple. Le directeur de l'Odéon, qui aime beaucoup les traductions, n'a qu'à faire tourner *Horace* et *Phèdre* en méchante prose par...

— Chut ! fis-je, il est peut-être dans ce café.

— On présenterait cela, reprit Auzias, comme une évolution du genre tragique.

— Puisque nous parlons de Shakespeare, dis-je, au lieu de nous demander ce que les autres aiment ou haïssent en lui, voulez-vous, mon cher Harold, que nous recherchions ensemble ce que la droite raison nous oblige à en penser nous-mêmes ?

— Je veux bien, dit-il.

— Et d'abord, repris-je, est-il vrai que ce poète soit tombé de la lune dans son berceau ?

— Je ne l'ai pas entendu dire, répondit Harold.

— C'est, dis-je, une légende qui a trouvé chez nous quelque créance ; mais passons. A votre gré, il est donc un homme, et il n'est pas impossible à un autre homme, un Anglais, par exemple, de le comprendre et après cela de le juger.

— Il me semble bien que ce n'est pas impossible, dit-il.

— Et croyez-vous, dis-je, que, bien que vous soyez né au delà de la Manche et que je le sois en deçà, il suffira que l'un de nous ait raison pour que nous nous accordions aussitôt ?

— Allons, dit-il gaiement, j'espère que c'est là notre juste éloge

— Appelleriez-vous savant, repris-je, celui qui soutiendrait que Shakespeare est tout à fait à part dans la poésie moderne ?

— Assurément non, dit-il.

— Tenez-vous vraiment beaucoup à ce que la poésie moderne et l'antique nous paraissent différer comme du blanc au noir ?

— Je n'y songe point ! dit-il.

— Qui nous empêchera de dire, repris-je, qu'il n'y a depuis Homère jusqu'à nous qu'une seule poésie dont Homère est la source, et que nous appellerons la poésie moderne ?

— Cette vue me plaît, dit-il.

— Donc, repris-je, notre Shakespeare est un homme, un poète comme les autres et la même raison suffit pour le comprendre et le juger, que pour les autres.

— Naturellement, fit le beau Harold.

— Je savais bien, m'écriai-je, que quelque Anglais finirait bien un jour par m'accorder ce point !

— Le moyen de le nier ? fit-il.

— Nombre de fortes têtes, en France, le trouvent, dis-je. Mais pensez-vous avoir fait un plein éloge de Shakespeare quand vous avez loué son style et son rythme, ou si vous êtes d'avis qu'ils seraient moins beaux si la matière de son art était moins belle ?

— Il est vrai, dit-il ; mais je disais que c'est la matière commune à tous.

— Estimez-vous, demandai-je, qu'on puisse être doué pour la poésie et manquer de sens, exprimer des sentiments faux et dire des bêtises ?

— Je le pense, dit-il.

— Cela ne me paraît pas arriver à Shakespeare, dis-je. Il est toujours vrai, clairvoyant ; il est ennemi juré de la chimère. Il faut donc dire que, si ce n'est point là la matière des poètes médiocres, il est un poète supérieur.

— Nous en sommes d'accord, dit-il.

— Oui, répondis-je ; nous sommes tout à fait d'accord sur la louange ; mais le serons-nous aussi bien sur le blâme ?...

— L'éloge que tu viens de faire de Shakespeare, dit Auzias, me plaît extrêmement, je le trouve sage et beau. Voilà qui me rafraîchit le sang ! Shakespeare n'est pas l'esprit confus et trouble que les esprits troubles et confus se figurent admirer dans son œuvre ; mais il est plein de sens et de clairvoyance. Ah ! la bonne tête que c'est ! Il connaît le cœur de l'homme, sa condition misérable, et le cruel destin. Oui, son âme de poète est pure comme l'or. Platon a dit : « L'opinion vraie sur le beau, le juste, le bien et leurs contraires, quand elle est solidement assise dans les âmes, je l'appelle divine. » Eh bien, dire que l'essence de la poésie de Shakespeare est le vrai, n'est-ce pas le placer au nombre des poètes que l'on peut appeler divins ? Il est au-dessus de l'admiration aussi bien que de l'envie du vulgaire. Couvrons de ridicule et perçons de traits amers ceux qui s'exaltent et s'enthousiasment devant lui sur leur propre sottise. Ne crie-t-on pas à tout bout de champ que voilà du Shakespeare, la grâce et la fantaisie, la profondeur shakespeariennes pour les plus grossiers ouvrages et le plus dénués d'éclat, de signification et de charme ? Il suffit qu'un drame soit écrit dans une prose dure et hargneuse, et qu'il soit

injouable, pour être déclaré shakespearien. Qu'est-ce qu'un drame qui n'est pas jouable ? Les Grecs en ont-ils jamais rêvé ? Ils ont le dialogue qui est tout autre chose. On conçoit qu'un drame ne soit pas joué, fût-il le plus beau du monde ; mais un drame injouable, qu'est-ce que c'est que ce monstre ? Donc, gentlemen, ajouta-t-il en posant sur nous son regard riant, je vous écoute avec une grande attention, et je me réjouis d'avance des bonnes choses que je vais entendre.

— L'éloge est fait, dit Harold, passons au blâme.

— Blâmer Shakespeare ! mais qui suis-je ?

— Allons, dit Auzias, ne nous prends pas pour des sots !

— Shakespeare, continuai-je, a bien représenté la vérité : voyons s'il a su lui donner son plus sublime caractère.

— Comment ? dit Harold.

— Nous y parviendrons, si vous consentez à me suivre. Il paraît que vous êtes un grand alpiniste ; je verrai si vous gravirez avec courage le mont sacré des Muses.

— En route, dit-il en souriant.

— D'abord, nous ne faisons que passer les yeux avec dédain sur les défauts d'importance secondaire pour des critiques tels que nous. Accordons aux détracteurs et aux admirateurs quand même, quant à son goût et à son système dramatique, tout ce qu'ils veulent.

— Les voilà bien attrapés, dit-il.

— Il faut, repris-je, que je m'assure d'une chose. Sommes-nous d'accord sur les principes ? La raison existe-t-elle dans la nature au même titre que la déraison ?

— Sans doute.

— La civilisation, la perfection ne sont-elles pas également dans la nature au même titre que la barbarie et l'ébauche ? Ou bien croyez-vous qu'elles en sortent ?

— Impossible.

— Eh bien, je vois que nous n'aurons pas de dispute. Nous sommes convenus que l'essence de la poésie de Shakespeare est parfaitement pure et nous l'avons sauvée de toutes les critiques. Mais que penseriez-vous de l'œuvre d'un sculpteur qui, voulant personnifier dans une forme de femme la nation anglaise, la rendrait parfaitement belle, mais lui donnerait l'expression de la folie ?

— Peut-être aurait-il raison ; ce serait beau quand même et en tout cas fort drôle, mais par-dessus tout extrêmement choquant, et aussi peu convenable que possible pour un monument national, et cet ouvrage ne devrait pas sortir de l'atelier de son auteur.

— Fort bien, répondis-je. Et si un artiste prétendait représenter par une statue de ce genre, non pas seulement la nation anglaise, mais bien l'humanité tout entière, en seriez-vous moins scandalisé ?

— C'est étrange, dit-il ; je sens que cette idée me scandalise moins, et toutefois, je discerne fort bien par raison que c'est absurde et que j'ai tort.

— Etes-vous sujet au vertige ? demandai-je.

— *Excelsius !* répondit-il.

— Shakespeare, poursuivis-je, représente l'homme comme l'esclave de ses fureurs et le jouet du destin ; il ne voit dans tout ce qui le regarde que dérision et il s'abandonne à un désespoir sans mesure. Il ne détache pas son esprit de la misère de l'homme et méconnaît sa grandeur.

Le ciel n'a pas accordé à l'homme ce qu'il appelle bonheur, sans bien savoir ce qu'il veut dire ; qu'importe, s'il lui a donné la force de supporter tous ses maux ? Et c'est cela la grandeur. Nous n'ignorons pas que l'homme fort ne peut rien contre la Fortune, mais il est positif et nullement imaginaire qu'il se met au-dessus de tout ce qui peut lui arriver. C'est cela la raison. Shakespeare en est plein, mais il ne la met pas à sa place, de façon qu'elle répande son rayonnement sur tout le reste de ce qui est pour nous la réalité. Son œuvre nous offre le spectacle déplorable de la raison perpétuellement blasphémée par elle-même. Aussi n'a-t-il point de majesté. Comparez *Hamlet* avec l'*Electre* de Sophocle, c'est en somme le même sujet ; vous verrez la pauvre petite chose que devient le drame anglais à côté de la tragédie grecque. Eh quoi, l'homme fera-t-il si peu de cas des biens qu'il a reçus du Ciel, et principalement de la raison, qui est le plus divin ? Mais n'adore-t-il pas, en effet, cette raison, n'est-elle pas son idéal ? (A moins toutefois que vous ne pensiez que l'idéal, au contraire, c'est l'extravagance, ou bien l'azur, les nuages ?) La raison ne nous éclaire pas toujours, il est vrai, et elle nous manque bien parfois au grand besoin, mais si elle n'est pas reine absolue dans toutes les choses humaines, elle peut et doit l'être dans l'art. La raison parfaite est le vrai jour de la beauté. La poésie tire d'elle son caractère le plus sublime qui est, dans tous les genres, la décence. Tel est celui du double théâtre de la civilisation parfaite, de la cité idéale.

— Qu'il ne faut pas confondre, fit observer Auzias, avec la cité future.

— Je suis un peu étourdi, dit Harold, car vous avez

ramassé en peu de paroles beaucoup d'idées qui sont nouvelles pour moi. C'est vraiment le chemin des chèvres que nous avons tenu. Mais, dites-moi, ce tragique parfait n'existe-t-il pas dans notre littérature ?

— Non, répondis-je.

— Vous pensez, reprit-il gaîment, que si les Anglais possédaient un Racine, ils ne s'aviseraient pas de le mettre au-dessus de Shakespeare ?

— Quoi ? s'écria Auzias effrayé, si jeune et si pervers ?

— Shakespeare, continua le jeune milord, est un sauvage ; il aurait pu aussi bien, tel qu'il est, être le poète de ces Britons qui se peinturaient le visage en bleu pour faire peur aux soldats de César. Quand même, je l'adore, et je voudrais m'accorder que, sinon par l'esprit, du moins par les richesses poétiques, il est aussi grand prince qu'aucun autre.

— Courage, mon cher alpiniste, dis-je, je vais vous indiquer par ici un endroit délicieux où vous pourrez étendre vos membres fatigués. Voilà. Cela consiste à penser qu'il faut tout admirer dans la nature et principalement ce qui est fort et désordonné, non pas ce qui est fort et parfait. Cela s'appelle de nos jours avoir l'esprit critique, et c'en est le contraire. Non, mon cher Harold, il ne nous est pas possible de ne pas préférer la raison à la déraison, la civilisation à la barbarie, la perfection à l'ébauche : telle est la loi divine. Je vous proposerai une comparaison. Figurez-vous deux chênes forts et beaux ; le premier qui frappe votre vue est étrangement puissant, il est vaste, élevé ; mais en l'examinant davantage, vous sentez que c'est ce qu'il a de sauvage, de tourmenté, de difforme qui

vous a donné de l'étonnement. L'autre paraît d'abord moins extraordinaire et moins puissant ; mais en y regardant mieux, vous vous rendez compte qu'il n'est pas inférieur au premier dans ses proportions, mais qu'elles sont plus heureuses. Telle est l'image du génie sauvage et du génie parfait. Le second de ces génies est le plus bel ouvrage de la nature et le seul, en définitive, qui soit digne d'arrêter, de retenir notre esprit.

— Tout cela me plaît beaucoup, dit Harold ; je vous remercie, et je vais travailler à approfondir et à embellir l'idée nouvelle que vous m'avez donnée de la beauté poétique. »

III

Harold était songeur.

« *What are you dreaming about ?* lui dis-je.

— Je pense, répondit-il, à Shakespeare.

— Serait-il en danger ?

— Je ne crois pas.

— Qu'est-ce qui vous tourmente ?

— J'ai réfléchi à ce que vous disiez l'autre jour et à votre comparaison des deux chênes.

— Ah !

— Je reconnais la justesse de votre critique...

— Ah ! Ah !

— Mais je dois vous avouer une chose...

— Dites, je vous en prie.

— Eh bien, tout cela m'est égal !

— Et donc ? dit Auzias.

— Je veux dire que malgré tout je l'aime.

— Hélas, dit Auzias, nous connaissons tous par expérience les faiblesses de l'amour !

— J'ai relu Hamlet :

'tis a consumation
Devoutly to be wish'd. To die, to sleep;

Je trouve cela très beau : « la tête fatiguée se pose doucement sur l'oreiller pour dormir », *to die, to sleep*.

— Evidemment, dis-je.

— Moi aussi, dit brusquement Auzias, j'ai médité la question et je vais te proposer une objection formidable. Peut-on soutenir qu'il n'y a point d'héroïsme dans le théâtre de Shakespeare ? Que dis-tu de son *Coriolan ?* J'y trouve, quant à moi, un accent guerrier, une *taratantare* de tous les diables, et je ne sache pas de poésie qui exalte davantage en moi les instincts belliqueux.

— Cela ne m'étonne point, lui dis-je, tu as toujours été un grand batailleur. Je me souviens de ta vaillance, quand nous nous battions à coups de pierres avec les galopins de la paroisse Saint-Elzéar, sur la place de la Bouquerie. Tu t'élançais, les mains vides, sur les frondeurs ennemis et tu les faisais fuir comme une volée d'étourneaux, jusque dans les gouttières et dans les mitres des cheminées.

— J'en porte encore, dit-il, au-dessus de l'œil, une glorieuse marque à montrer au peuple romain, quand je serai candidat.

— Te souviens-tu de ce méchant mitron que?...

— Ne pense pas m'échapper ; il s'agit maintenant de Shakespeare; nous parlerons un autre jour de nos campagnes.

— Que disions-nous ?

— Hé, hé !

— Qu'as-tu à rire ?

— Te voilà confondu !

— Pourquoi ?

— Il y a de l'héroïsme dans Shakespeare.

— Eh bien ?

— Le nieras-tu ?

— Mais non !

— *Ergo*, ton système s'écroule.

— Il faut s'entendre.

— Subtilité !

— La question...

— Argutie !

— Est de savoir...

— Finesse !

— De savoir...

— Vaine chicane !

— Si pour l'auteur d'*Hamlet* l'héroïsme dont tu parles, n'est pas simplement un aspect de la folie humaine.

— Je le crois, dit Harold, et je pense comme lui que la destinée est absurde et que tous les hommes sont fous.

— Il y a du vrai, dit Auzias.

— Et vous en concluez, dis-je.

— *To die, to sleep*, dit Harold.

— Qu'attendez-vous ?

— Je me pendrai, dit-il, un jour qu'il fera beaucoup de brouillard à Londres.

— Vous serez bien vilain, pendu, dit Auzias ; pourquoi ne pas vous faire rôtir tout vif devant un grand feu, le soir du réveillon ? J'ai ouï dire que la chose se pratique assez couramment en Angleterre.

— Non, dit Harold, ça sentirait mauvais et ferait un esclandre inutile. La corde permet de se retirer plus discrètement.

— Vous réveillez en ma mémoire, dit Auzias, l'un des plus charmants souvenirs de mon adolescence. Lorsque l'amour s'établit pour la première fois dans mon pauvre cœur (lequel depuis en a vu bien d'autres), il y opéra de si épouvantables ravages que j'en arrivai à ne plus désirer autre chose au monde que la mort.

Un jour je me promenais, solitairement, sur les bords de la Margarita, méditant mon chagrin, quand une belle jeune Nymphe, couronnée de violettes, m'apparut et d'abord me dit d'un air riant et d'une voix mélodieuse : « Auzias, tu veux mourir ? »

Je lui répondis : « Oui, mademoiselle. »

— Parce que, dit-elle, tu aimes un laideron qui se moque de toi ?

— Ah ! lui dis-je, ne parlez pas ainsi de mes amours. Elle se moque de moi, sans doute, mais elle est belle comme le jour.

— Qu'en sais-tu ? reprit-elle. As-tu jamais osé la regarder en face ?

— Non, je l'avoue.

— Veux-tu guérir ? reprit-elle.

— Je veux mourir, et viens ici dans le dessein de me noyer.

— Nigaud, dit la Nymphe, quelle idée te fais-tu donc du séjour des morts, pour désirer si prématurément y descendre ?

— Je me le figure, lui répondis-je, plus beau que la Provence. Là, point de bise et point de chaleurs excessives. Le soleil se lève toujours au même orient, et poursuit sa route dans un ciel toujours bleu et constamment ventilé. Une saison unique, tempérée, et tenant à la fois du printemps et de l'automne, fait épanouir ensemble toutes les fleurs et mûrir tous les fruits. Là, ni le tonnerre, ni la grêle n'interrompent le chant des oiseaux. Là, plus de vains désirs ; et les amants qui, comme moi, moururent malheureux et fidèles, jouissent d'une félicité et d'un bonheur inaltérables ; ils ne rencontrent plus de cruelles et donnent la cotte verte à toutes les plus gentilles, vendangeuses, magnanarelles, cueilleuses de figues, d'olives, de lavande, et botteleuses de foin. »

La Nymphe de Rocsalière se prit à rire : « Plaisant fol, dit-elle, rentre au logis et prends de l'ellébore, vrai spécifique de la mélancolie amoureuse. Apprends que dans l'autre monde, non plus qu'en celui-ci, il n'y a point de plus délicieuses campagnes, ni de plus accortes jeunes filles que celles de la Provence. Outre la rive sombre, plus de vendanges, plus d'olivades, plus de fenaisons, plus d'ébats lascifs, plus de fleurs, plus de soleil, plus de symphonies bocagères, plus de rêveries sous la courtine verte, au bord de l'eau. »

L'écolier de la Margarita se tut.

Mon âme regrettait les pentes chéries de Rocsalière où murmurent des fontaines.

« J'aime votre fable, dit Harold ; mais y avait-il une profondeur d'eau suffisante pour vous noyer ?

— Un peu ! répondit Auzias. La Margarita est l'un des affluents les plus considérables du Calavon, nommé aussi Coulon parce qu'il lui prend, de temps à autre, la fantaisie de passer en volant par-dessus les ponts comme un pigeon ramier des Alpes.

— Vous me faites souvenir, dit Harold, d'un vers de Keats.

— A la gloire du Calavon ? demanda Auzias.

— Non, mais il s'applique très bien à vous.

— Voyons un peu.

— Il dit que nous sommes attachés à la terre par des chaînes de roses.

— Oui-dà, fit Auzias. C'est en effet très anacréontique.

— Ne vous fiez pas, Harold, à l'apparence. Auzias est un sombre pessimiste ; je l'ai entendu faire contre l'amour de terribles sorties.

— Jamais ! dit Auzias.

— Fais maintenant amende honorable.

— Mais jamais...

— Que si !

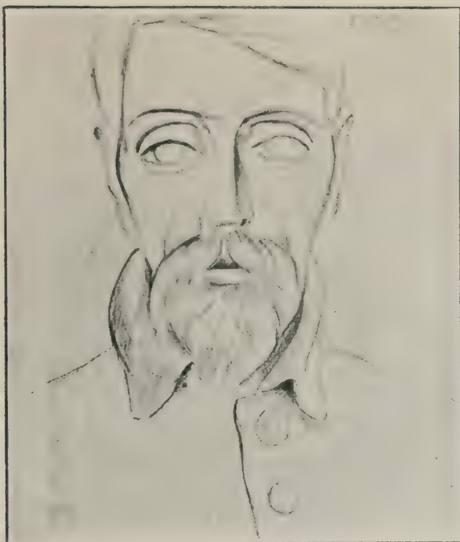
— Où ça ?

— Dans ce même café, à cette même table.

— Je veux bien te croire ; mais alors j'étais entre deux vins, car je n'ai pas à me plaindre de ce gentil dieu.

Harold se mit à bourrer une pipe.

— Moi aussi, dit Auzias, j'ai envie de fumer. Excusez-moi, je vais jusqu'au bureau de tabac. »



J. MARCHAND — Dessin.



FLANDRIN — Dessin.



HENRI MATISSE

Dessin.

IV

« Ici, mon cher Auzias, je rapporterai les belles choses que tu n'as pas entendues, et je me flatte, mon beau petit faune enguirlandé de roses, que tu ne les trouveras pas tout à fait oiseuses.

De nouveau Harold tenait son jeune visage penché sur l'onde plutonienne.

« *Perchance to dream !* » lui dis-je.

Il sourit, disant : « Hamlet, prince de Danemark, est tant soit peu un amateur, comme beaucoup de moralistes.

— Il me paraît sentir avec assez de profondeur, au contraire.

— En a-t-il meilleure tête pour cela ?

— Je ne sais.

— Croyez-vous que la peur de quelque chose après la mort retienne les désespérés ?

— Il faut bien penser que non.

— J'aime mieux ce que dit des chaînes de roses l'auteur d'*Endymion*.

— Mais lorsque les roses sont flétries ?

— Nous restons liés par les ronces, et à leur tour, elles nous semblent belles et intéressantes. »

A cet instant Ménalque fit son entrée.

Il nous donna le bonjour d'un air joyeux, et s'assit à la place d'Auzias.

« Nous parlions de Shakespeare, lui dis-je.

— L'appelez-vous, comme Schlegel, « le Titan de la tragédie qui attaque le ciel et menace de déraciner la terre ? »

— Le mépris de Gœthe nous dispense de juger ce calomniateur de la grande scène française.

— Avez-vous lu le livre de Tolstoï ?

— En vaut-il la peine ?

— Certes.

— Mais, dit Harold, il se place au point de vue de la doctrine chrétienne.

— De là, dit le critique, il domine Shakespeare commodément.

— Sans doute.

— Il n'eût pas été moins à son aise assis au sommet de la philosophie tragique des anciens.

— Ah ! nous avons dit là-dessus des choses profondes, il y a quelques jours, dit Harold.

— Je le crois.

— Harold se moque, dis-je.

Ménalque reprit : « Le célèbre cordonnier russe envisage aussi le poète et le dramaturge.

— Est-il juste ?

— A la rigueur, il le reconnaît pour un bon écrivain, un assez bon versificateur.

— C'est gentil de sa part, dit Harold.

— Le regarde-t-il, lui aussi, comme le plus grand peintre de l'humanité, ou s'est-il aperçu que l'on ne saurait trouver dans son théâtre, des caractères supérieurs d'hommes, tels que le Thésée d'*Œdipe à Colone*, par exemple, ou le grand-prêtre dans *Athalie*.

— Il découvre davantage : que Shakespeare n'a jamais peint de caractères du tout.

— Oh, oh !

— Je crois, en effet, que Shakespeare n'a tracé que des rôles et des scènes, mais que, pour la peinture des caractères, il n'a rien d'un Racine, d'un Corneille ou d'un Molière.

— Est-ce l'opinion de Tolstoï ?

— Pas en ce qui concerne la tragédie française : il ne fait que répéter les sottises que nous avons nous-mêmes répandues en Europe.

— A la bonne heure !

— Il ignore notre littérature et croit que c'est Gœthe qui a fait connaître Shakespeare.

— Mais Shakespeare fut représenté en Allemagne dès le XVII[e] siècle.

— Si l'on veut parler de celui qui rendit la réputation de Shakespeare européenne, il faut nommer Voltaire et non pas Gœthe. A l'époque où Voltaire mettait Francfort en émoi, le futur auteur de *Werther* jouait avec ses petits ménages, et depuis vingt ans les *Lettres anglaises* couraient le monde.

— Notre ami Auzias, dis-je, nous faisait tout à l'heure un magnifique éloge de *Coriolan*...

— Votre ami Auzias, qui est-ce ?

— Vous l'avez vu plusieurs fois, notamment le soir que votre ami Clitandre et l'astronome eurent ce grand débat au sujet du mauvais goût, du mauvais sens, *et cætera*. C'est un bel homme, avec une belle barbe noire et des yeux vifs.

— Je sais, je me souviens maintenant ; une belle barbe noire, et la mine la plus sympathique du monde.

— Parfaitement.

— Il n'a pas du tout l'air d'un sot.

— J'espère bien.

— Je m'y connais un peu ; j'en ai tant vu, principalement dans ce café.

— De quel pays est-il ? dit le maître.

— D'Apt en Vaucluse.

— D'Apt en Vaucluse ; j'y ai mangé des truffes exquises.

— J'en suis ravi.

— *Coriolan*, reprit-il après avoir un instant rêvé, me paraît l'un des meilleurs ouvrages de Shakespeare pour la qualité de la matière. Je tiens qu'il fait plus d'honneur à son génie que *Macbeth* par exemple.

— Ce que vous dites là fâcherait bien des gens.

— Que voulez-vous ! Shakespeare ne serait plus Shakespeare et le débat n'existerait plus si l'on regardait comme son chef-d'œuvre une pièce dont il a pris le sujet dans l'histoire romaine, comme Corneille.

— Je comprends.

— *Macbeth*, reprit-il, n'a rien de tragique.

— Oh, oh ! dit Harold.

— *Macbeth* n'est qu'un conte fantastique dans le genre d'Edgar Poe.

— Vous êtes dur.

— Je plaisante ; les contes d'Edgar Poe sont de simples niaiseries ; je veux dire que le terrible de *Macbeth* peut frapper l'imagination, mais qu'il ne touche point le cœur.

— Eh ! quoi, dis-je, le cœur ne me bat-il pas à grands coups lorsque Macbeth aperçoit le spectre de Banquo assis à sa place ? Et lorsque lady Macbeth, en chemise, se frotte la main, en disant : « Tous les parfums de l'Arabie... », n'avez-vous pas la chair de poule ?

— Oui, ma foi.

— Je vous envie ; mais ne vous sentez-vous pas plus sérieusement ému dès les premiers vers d'*Œdipe à Colone ?*

— J'en demeure d'accord. Le tragique de Shakespeare, ou le terrible, si vous préférez, s'apparente plutôt à celui d'Eschyle, dans les *Erinnyes* du moins.

— Les sorcières avec leurs chaudrons ne ressemblent pas mal aux sœurs infernales, filles de la Terre et de la Nuit, à la différence que celles-ci disent des choses admirables et non des calembredaines.

— Croyez-vous, dit Harold, que lorsque les Erinnyes entrèrent en scène, vêtues de leurs robes noires avec leurs ceintures rouges, criant : « Hou ! hou ! » et secouant leurs torches, il y eut vraiment des femmes qui accouchèrent et des petits enfants qui tombèrent en convulsions ?

— Je l'ignore ; mais si, comme je le crois, l'anecdote est inventée, elle contient une spirituelle critique de ce genre d'effets tragiques. Qu'en pensez-vous ?

— Ils peuvent, quand même, servir à produire de grandes beautés poétiques.

— Pensez-vous que Sophocle soit inférieur à Eschyle ?

— Je pense tout le contraire, bien que le XIXe siècle ait découvert que Sophocle, tout parfait qu'il soit, le cède à Eschyle avec tous ses défauts.

— Le XIXe siècle a fait plusieurs découvertes de ce genre ! Si vous sentez la perfection de Sophocle, vous sentez de même que le fantastique est un élément nuisible à la perfection de l'œuvre tragique.

— Oui.

— Le tragique parfait nous touche par la peinture vraie de nos sentiments dans les grandes catastrophes de la vie et

ne cherche pas à effrayer les femmes et les enfants par des épouvantails ridicules.

— Je conviens de tout cela ; cependant *Macbeth* ne me laisse pas indifférent ; sauriez-vous m'en donner la raison ?

— Vous êtes ému comme moi sans doute par la poésie et le mouvement des scènes.

— Mais les actions des personnages elles-mêmes ?

— Ne nous intéressent pas le moins du monde, car le poète ne nous fait pas entrer dans leurs sentiments.

— Que dites-vous ?

— Pensez-y.

— Quoi, Macbeth ? Quoi, la fameuse lady Macbeth ?

— Vaines ombres.

— Pauvre Shakespeare, dit Harold.

— Voilà, dis-je, la critique anglaise qui se moque de nous.

— Pauvre jeune homme, dit Ménalque, nous le faisons souffrir.

— Au contraire, dit Harold.

— Voyez-vous ça ! dit Ménalque.

— Il endure son supplice, dis-je, avec beaucoup de fermeté.

— Notre intention, reprit Ménalque, n'est pas de rabaisser le génie de Shakespeare.

— Il le sait bien.

— Nous admirons tous *Macbeth ;* mais si l'on nous demandait : pourquoi Macbeth et son mari assassinent-ils leur prince, leur hôte, leur ami, que répondrions-nous ?

— Mais pour prendre sa place !

— Donc, par ambition, et qu'arrive-t-il ?

— Nous voyons les conséquences funestes de cette passion.

— *Macbeth* est donc la tragédie de l'ambition ?

— Sans doute.

— Dites-moi donc en quel endroit se trouve la peinture, l'explication psychologique de cette ambition déréglée de Macbeth.

— Mais partout !

— Citez-moi une seule parole de Macbeth qui vous fasse comprendre ce que c'est que cette passion et par quels sophismes elle entraîne l'homme au crime.

— Harold, venez à mon secours.

— Sans doute, dit-il, un tragique français eût procédé autrement.

— Mais, Macbeth n'agit que sous l'inspiration de sa femme.

— Que dit-elle ?

— « Tu es trop plein du lait de la tendresse humaine » et « Mon épouse ! » et « Ne me donne que des fils ».

— Si vous comparez cette dame avec la fille de Clytemnestre, j'ai bien peur que tout cela ne vous paraisse pas suffisamment sérieux. Et qu'est-ce que ses paroles vous font comprendre de l'ambition et du crime ?

— Je commence à m'apercevoir que j'ai eu tort de me croire ému par tout ce sang versé.

— Vous n'avez jamais été ému de tous ces meurtres, parce que vous ne vous êtes pas senti capable d'en commettre de pareils.

— Que sais-je ?

— Vous dites cela parce que vous rentrez en vous-même après le spectacle ou le livre fermé et que vous discernez en vous des instincts pervers ; vous faites alors l'analyse des sentiments que le poète a négligé de faire.

— Nos tragiques, c'est certain, nous ont donné des habitudes...

— Osons dire une idée supérieure de la tragédie, que nous ne nous serions pas formée si nous n'avions jamais lu que les histoires de Shakespeare.

— Mais qu'en pense la critique anglaise ?

— Oh ! répondit Harold, il me suffit que Shakespeare soit un bon poète et un assez bon versificateur.

— Ah ! voilà votre ami, dit Ménalque, en apercevant Auzias à la porte du café. »

Auzias, après lui avoir serré la main par-dessus la table, s'assit et tira de ses poches une pipe de terre rouge et un paquet de caporal.

« Vous avez là, dit Ménalque, une bien belle pipe ! »

Auzias la lui tendit afin qu'il pût l'admirer tout à son aise, mais je ne sais trop comment la chose arriva : lorsque le psychologue la voulut rendre, par sa faute ou par celle d'Auzias, elle tomba sur le marbre et se rompit en deux morceaux.

« Quel malheur ! m'écriai-je.

— Ce n'est rien, dit Auzias, elle peut encore servir. »

Cette petite émotion passée, je tâchai de remettre Shakespeare sur le tapis, afin de procurer à Auzias le plaisir de philosopher que nous venions d'avoir.

« Savez-vous, dit Ménalque, qui je comprends, mieux que Macbeth et sa femme, les deux meurtriers soudoyés

par Macbeth pour assassiner Banquo. Du moins, ceux-là m'expliquent leur état d'âme.

— Que disent-ils ? Je ne m'en souviens pas.

— L'un :

I am one, my liege,
Whom the vile blows and buffets of the world
Have to incensed, that I am reckless what
I do spite the world.

L'autre :

And I another
So weary with disasters, tugg'd with fortune,
That I would set my life on any chance,
To mend it, or be rid on't.

Harold se prit à songer.

« Quoi qu'il en soit, continua Ménalque, Shakespeare n'en demeure pas moins l'un des plus grands poètes modernes, et nous nous couvririons de ridicule, si nous insistions sur ses défauts et ses lacunes ; il vaut mieux après tout ne voir de parti-pris que ce qu'il a de bon et quand même vos restrictions seraient les plus justes et les mieux motivées, ceux qui l'admirent, voire de façon extravagante, comme Le Tourneur, Schlegel, etc., auront toujours le beau rôle. Au reste, il s'agit bien de nous défendre contre l'influence d'un Shakespeare et la mauvaise critique étrangère, aujourd'hui que nos grands maîtres sont des Machinets !

— Comment, dit Auzias, vous n'admirez pas Machinet ? Je le trouve bien supérieur à Shakespeare, vous savez.

— Je connais des personnes, dit Ménalque, qui l'élèvent même au-dessus des Muses.

— Je suis de ce nombre, dit l'autre.

— Vous nous faites une charge.

— Je parle sérieusement !

— C'est votre affaire !

— Vous m'étonnez, car enfin vous êtes un homme de goût, un pur classique ; vous ne pouvez pas ne pas admirer le grand, le sublime Machinet, que l'Angleterre vous envie, comme Harold peut en témoigner. »

Harold sourit sans mot dire.

« Je sais bien, reprit Auzias avec chaleur, qu'il n'est pas à la portée de tout le monde. « Il demande pour être compris un effort dont les intelligences laborieuses et hardies lui savent gré : il a le plein midi, il a le plein minuit, mais de quatre heures à neuf heures il y a un trou, c'est l'abîme. Son style est un modèle de style tendu et porte l'empreinte de l'effort musculaire dans l'effort viril. La sensation, chez lui, est fiévreuse, paroxystique. Bref, il est abrupt, coruscant, et fume comme une torche tombée dans l'eau. » Voilà Machinet et de quel style on doit en parler.

— Tout à fait ! dit Ménalque. » (1)

EMILE GODEFROY.

(1) Extraits du *Voyage d'Auzias*, dialogues du temps (1910-1917), à paraître.

LA SAINTE PROMENADE DE BRUNO
OU
LA SYMPATHIE UNIVERSELLE

Tout le ciel à l'instant vient de descendre en moi.
Mon dieu me remplit tout de sa grande lumière
Et j'anticipe en lui la récompense entière
Promise par l'Esprit à ceux de bonne foi !

Je n'imaginais pas, vraiment, cœur si peu droit,
Que l'âme pût à l'Etre ouvrir telle carrière
Et je m'étonne encor que si peu de poussière
Réponde de si bas au Très-Haut que je voi.

Je goûte en ce moment de si pures délices
Que tout le fiel s'en va de toutes mes malices
Et que tout le vieil homme en est renouvelé !

Je siège, parfumé de la robe des roses,
Et je m'unis, aux yeux du grand site assemblé,
A la divine main qui caresse les choses !

MAURICE DU PLESSYS.

COMMENT JE FIS LA CONNAISSANCE DE RENOIR

C'était au printemps de l'année 1895. Je désirais savoir le nom du modèle qui avait posé pour un tableau de Manet que je venais d'acquérir. Le tableau représentait un homme d'âge moyen avec un chapeau gris, une jaquette mauve, un gilet jaune, un pantalon blanc, et des escarpins vernis noirs; j'allais oublier une rose à la boutonnière. Ajoutons que ce singulier modèle était campé au milieu d'une allée du Bois de Boulogne. On m'avait dit : « Renoir doit savoir qui c'est. » J'allai donc chez Renoir, qui, en ce temps-là, habitait à Montmartre une vieille maison appelée le *Château des Brouillards*. Dans le jardin, devant la maison, une bonne, avec tout l'air d'une bohémienne, berçait un enfant. Elle me fit entrer dans le couloir de la maison, et me dit d'attendre. Survint, quelques instants après, une dame encore jeune, pleine de rondeur et de bonhomie, me rappelant certains pastels de Perroneau quand il représentait les bourgeoises du temps de Louis XV. C'était Mme Renoir.

— Comment ! on vous a laissé là, par cette humidité, on ne vous a pas fait entrer ? Gabrielle !

Alors la bonne, très surprise des reproches que lui faisait sa maîtresse :

— Mais c'est plein de boue, dehors ! (Elle regardait mes souliers.) Et puisque la Boulangère a oublié de remettre le paillasson devant la porte !

Mme Renoir me fit entrer dans la salle à manger, et alla prévenir son mari. En attendant la venue de Renoir, je pus examiner et admirer à mon aise les toiles accrochées au mur, les plus beaux nus de femmes que j'eusse jamais vus.

Mais, d'ailleurs, Renoir ne tarda pas à venir. J'avais devant moi un homme maigre, aux yeux extraordinairement pénétrants, très nerveux, donnant l'impression de ne pas pouvoir rester en place.

— Je suis très pressé, me dit-il ; en quoi puis-je vous être utile ?

Je lui dis ce qui m'amenait.

— Votre homme, c'est sûrement M. Brun, un ami de Manet !

Puis, sans transition :

— Mais nous serons mieux pour causer là-haut ! Voulez-vous monter à mon atelier ?

C'était un atelier des plus ordinaires : quelques meubles disparates, un fouillis d'étoffes, quelques chapeaux de paille que Renoir avait coutume de chiffonner entre ses doigts avant d'en coiffer ses modèles ; de tous côtés, des toiles tournées les unes contre les autres. J'observai en outre, près de la chaise du modèle, une pile de numéros

d'une revue, ayant encore leurs bandes. Je m'approchai : c'était la *Revue Blanche*, une revue de « jeunes », qui avait alors son heure de célébrité.

— Voilà une publication bien intéressante ! dis-je à Renoir, car je me souvenais d'y avoir lu maints éloquents éloges de l'art impressionniste.

— Ma foi, oui, répondit Renoir, et je suis très reconnaissant aux jeunes gens qui veulent bien m'en faire le service. Je vous avoue que je ne l'ai jamais ouverte ; mais elle me sert admirablement pour y appuyer le pied de mon modèle.

Renoir s'était assis devant son chevalet, et avait commencé par ouvrir sa boîte à couleurs. J'avais déjà, à cette date, eu l'occasion de visiter plusieurs ateliers de peintres, et tout de suite je fus frappé de l'extraordinaire propreté de l'intérieur de cette boîte à couleurs de Renoir. La palette, les pinceaux, et jusqu'aux tubes aplatis et roulés au fur et à mesure qu'ils se vidaient, tout cela avait une apparence de netteté quasiment féminine, ou plutôt telle que devaient l'offrir, je suppose, les ustensiles professionnels des peintres mondains du XVIIIe siècle. Pas une éclaboussure, pas une tache sur le bois des pinceaux, non plus que sur les manches du veston du peintre.

(Et combien cette impression devait se trouver encore fortifiée en moi, lorsque, l'année suivante, et précisément par l'entremise de Renoir, j'allais être admis dans l'intimité de Cézanne, qui, lui, ne pouvait s'empêcher de répandre au moins autant de couleurs sur ses pinceaux et ses vêtements qu'il en mettait sur ses toiles !)

Je dis à Renoir le ravissement que m'avaient causé les nus qui décoraient sa salle à manger.

— Ce sont des études d'après mes bonnes! me répondit-il. J'en ai eu quelques-unes d'admirablement faites, et qui posaient comme des anges. Mais il faut ajouter que, sur ce chapitre, je ne suis pas difficile. Je m'arrange très bien du premier cul crotté venu..., pourvu que je tombe sur une peau qui ne repousse pas trop la lumière. Je ne sais pas comment font les autres, pour arriver à peindre des chairs faisandées ! Ils appellent ça l'élégance mondaine! Mais les vraies femmes du monde elles-mêmes, combien il est rare de leur trouver des mains qui donnent envie de peindre ! C'est si joli à peindre, des mains de femme, mais des mains qui se livrent aux travaux du ménage ! A Rome, à la Farnésine, il y a, de Raphaël, une Vénus qui vient demander quelque chose à Jupiter ; elle a de gros bras, c'est délicieux ; on sent une bonne grosse commère qui va retourner à sa cuisine, ce qui faisait dire au fameux Stendhal que les femmes de Raphaël sont communes et lourdes ! Celui-là, évidemment, rêvait aussi de carcasses distinguées !

Le reste de mon entretien de ce jour-là avec Renoir dut être assez banal, car le fait est que je n'en ai gardé aucun souvenir. Je me rappelle seulement que, bientôt, ma visite se trouva terminée par l'arrivée d'un modèle. Mais avant de prendre congé, je demandai au peintre si je pouvais revenir le voir.

— Tant que vous voudrez! me répondit-il. Mais venez de préférence à la tombée de la nuit, quand j'ai fini ma besogne de la journée!

C'est que l'existence de Renoir était réglée comme celle d'un employé. Il allait à l'atelier avec la même ponctualité que le commis à son bureau. J'ajouterai qu'il se

couchait de bonne heure, après une partie de dames ou de dominos avec Mme Renoir. Il aurait trop craint, en veillant, de compromettre sa séance du lendemain. Toute sa vie, peindre a été son seul plaisir, son seul délassement.

Je me souviendrai toujours, à ce propos, de la rencontre que je fis, vers 1911, de Mme Renoir sortant précipitamment d'une maison de santé où Renoir devait subir, ce même jour, une certaine opération assez délicate.

— Comment va-t-il ?

— L'opération a été remise à demain, me dit Mme Renoir, mais je suis très pressée, car mon mari m'envoie chercher sa boîte à couleurs. Il veut peindre des fleurs qu'on lui a offertes ce matin.

Renoir travailla à ces fleurs toute la journée, il y travaillait encore le lendemain, quand on vint le chercher pour le transporter sur la table d'opérations.

Une autre fois, en 1916 (Renoir avait alors 75 ans sonnés), au cours d'un séjour que je fis chez lui à Cagnes, je fus frappé tout à coup de son air pensif et de l'inquiétude de son regard. Quelques heures auparavant, je l'avais laissé presque gai, et je le retrouvais si sombre !...

Le lendemain, il avait au déjeuner la même figure. La faute n'en était-elle pas encore à cette épouvantable guerre, dont il me souvenait de l'avoir vu souvent très préoccupé ?... Mais dans l'après-midi, la bonne vint me chercher au jardin :

— Monsieur vous prie de monter tout de suite à l'atelier !

Je trouve Renoir devant son chevalet, un Renoir



P. PICASSO — *Portrait de M. A. Vollard.*

Dessin



rayonnant. Il avait le pinceau à la main et s'escrimait sur des dahlias.

— J'étais depuis deux jours, me dit-il, à me demander si la peinture n'était pas, décidément, un art trop difficile pour moi : mais regardez un peu ce que je viens de faire ! Dites, n'est-ce pas que c'est presque aussi brillant qu'une bataille de Delacroix ?... Ah ! je crois bien que, cette fois, je tiens enfin le secret de la peinture !... (1)

. . . .

AMBROISE VOLLARD.

(1) Extrait de *La Vie et l'Œuvre de P.-A. Renoir*, par Ambroise Vollard (en préparation).

NARCISSE

Je hais ceux qui, mêlés aux rondes des sorcières,
Piétinent sans pudeur les nocturnes bruyères,
Et par des mots affreux, un exécrable encens,
Evoquent les esprits, les forcent gémissants
A soudain condenser leurs voltigeants atomes ;
Je n'irai pas furtif pour épier les gnomes
Quand la lune en son plein monte de l'horizon
Et que brille un minuit qu'ils croient sans trahison.
Car, Sagesse, tu fuis loin des âmes obscures ;
Il faut pour t'approcher un cœur droit, des mains pures
Je laisse son trépied à la veuve d'Endor !
Je ne cueillerai pas même le rameau d'or
Qui sut faire accourir le vain peuple des Mânes,
Et ces chœurs bienheureux qui loin des yeux profanes
D'une flûte menés, vont en frappant des mains.
Les dieux ont dispensé la lumière aux humains
Comme elle convenait à leur infirme vue.
Que l'âme d'un impie et d'audace pourvue
Dans les chemins maudits s'engage vers la mort ;

Ou qu'un héros pieux par un suprême effort
Achève un grand dessein que le Ciel favorise,
Je ne tenterai pas une telle entreprise !
Est-ce qu'en ma poitrine un sang déjà glacé
N'enfante qu'un courage avant d'agir lassé ?
Je me résigne encor. Ma faiblesse est humaine.
Si je ne puis des dieux usurper le domaine,
Je veux les honorer d'un cœur fidèle et sûr.
Assis, environnés d'incorruptible azur,
Ils voient en un seul point leur naissance et leur vie ;
Leur breuvage est nectar, leurs banquets ambroisie
Et la force qui rit sur leurs fronts florissants
Ne croît pas pour décroître avec le cours des ans.
Leur seule volonté maintient l'ordre du monde,
A leur geste s'émeut le ciel, la terre et l'onde.
Immortels, sans souci du chaos ténébreux,
Leur ancêtre, et sans crainte, ils règnent bienheureux.
Pour qui n'est pas le fruit de divines caresses
Il est vain d'espérer la couche des déesses,
Et croire qu'il pourra dans d'augustes palais,
Convive des grands dieux, surprendre leurs secrets.
Nous donc que le temps presse et dont la destinée
Tout entière est enclose en la même journée,
Que nous plaisent toujours les rustiques travaux,
L'eau souple qui se plisse autour des fins roseaux,
Le tilleul qui résonne aux ailes des abeilles,
Notre petit jardin tout rouge de groseilles.
O transparents plaisirs ! vrais biens ! ô royauté !
Qu'environne l'ardeur splendide de l'été,
Vous avez couronné le vieillard d'Œbalie ;

Que la même couronne à ma tempe se plie,
Heureux s'il m'est permis, Muses, de vous prier
Que s'y mêle l'honneur de votre beau laurier !
Vous vous réjouissez, Lybethrides, Camènes,
Des antiques forêts et du chant des fontaines,
Et souvent il vous plaît de descendre des cieux
En traversant la nuit d'un vol silencieux.
Vous entourez parfois un pâtre solitaire
Qui s'éveille comblé quand vous quittez la terre.
Sans porter dans mon cœur un si rare trésor,
Muses, vers les forêts dirigez mon essor.
Qu'à ma voix s'épaississe un ténébreux ombrage !
Qu'une eau dorme et qu'auprès, abusé d'un mirage,
Narcisse aime Narcisse ! Aussitôt que les bords
Se couvrent de ces fleurs, images de son corps,
Et que son dernier souffle animant la nature,
Faible soupir des eaux, feuillage qui murmure
S'efforce à nous parler, vaine et confuse voix
Qui toujours nous invite et toujours nous déçoit.
Par ce midi désert, au gai loisir propice,
Je veux chanter Echo, Liriope et Narcisse.

* * *

L'aube fait déborder sur l'ombre sa clarté,
L'étoile a disparu dans le flot argenté,
Le haut sommet des monts se nimbe de lumière
Et la flamme du jour semble créer la terre.

La mer blanchit au loin... et plus près, les épis
Brillants d'opale et d'or, scintillent assoupis.
Le fleuve aux lents détours dans son onde immobile
Reflète la douceur d'un ciel pâle et tranquille :
Et, mirant ses frontons, ses marbres, ses piliers
A travers les roseaux et les noirs peupliers,
Dans la moire sans plis de cette eau rose et grise,
Eclate la blancheur du palais de Céphise.
Comme un sombre nuage où l'éclair dormirait,
Bleuâtre à l'horizon se traîne la forêt.
Prompt, Narcisse a déjà saisi sa javeline,
Son arc, et, respirant une audace divine,
Jeté sur son épaule un sonore carquois.
Le beau palais s'emplit de turbulents abois,
Les chevaux hennissant se cabrent vers l'espace ;
Le signal retentit du départ pour la chasse ;
Les portes s'ouvrent. Mais quel peuple vient, pliant
Sous quelle peine et lève un rameau suppliant,
Qui devant le chasseur, lamentable, se presse ?
Nymphes du Cithéron à l'éclatante tresse,
Naïades aux cheveux mollement déployés,
Jeunes Béotiens, pourquoi vos yeux noyés
D'une sombre langueur, et tournés vers la terre ?
Tout bas vous murmurez, tristes, cette prière :
« Narcisse, prends pitié d'un misérable amour ;
Prends pitié d'un désir qui devance le jour.
Non, tu n'es pas issu des glaces du Caucase
Pour rester insensible au tourment qui m'embrase ;
Est-ce qu'une tigresse à ses flancs t'a nourri ?
Ta mère à ton berceau, Narcisse, t'a souri.

Sans abreuver ta grâce avec un lait farouche.
Mon amour, ma douleur, n'est-il rien qui te touche ?
Et l'ai-je mérité l'affront de ton dédain ?
Par toi, blessé, je meurs et je t'implore en vain.
Que ne suis-je l'oiseau transpercé par ta flèche ?
Tu le prends dans ton sein. Innocent, ton chien lèche
Ta main ; et moi toujours te serai-je odieux
Pour ne t'avoir parlé que comme on parle aux dieux ? »
De leurs cœurs agités par l'espoir et la crainte
S'envole dans les airs une inutile plainte.
Avides, l'un sur l'autre, ils se pressent pour voir
Narcisse qui les joue et rit de son pouvoir.

Liriope à son tour qu'anime ce reproche,
Liriope, aux beaux yeux pleins de larmes, s'approche :
« Mon enfant, de mes jours seule félicité,
Redoute la fureur de l'amour irrité :
Un excès de mépris engendre la colère,
La menace bientôt succède à la prière.
Ah ! crains de succomber sous ta propre rigueur :
Prends pitié de leurs maux ; apaise cette humeur
Sauvage ; qu'un regard vienne adoucir leurs peines
Et rafraîchir le feu qui tourmente leurs veines.
Jadis, je le fuyais à travers les roseaux,
Ton père ; mais soudain dans les replis des eaux
Il entrave mes pas ; je tombe sur la rive ;
Aussitôt il m'atteint et je suis sa captive.
Ma fuite ainsi nouait un éternel lien
Où depuis mon amour sut égaler le sien.
Narcisse, don charmant du ciel à ma tendresse,

Chaque instant de ta vie ajoute à ma détresse.
Lorsque las de jouer tu cédais au sommeil,
Je retenais mon souffle, épiant ton réveil ;
Je disais, caressant les boucles de ta tête,
(Car le cœur d'une mère aisément s'inquiète) :
« Heureuse Liriope, heureux ton enfant dort
Ignorant des travaux que réserve le sort
Aux héros fils des dieux. Parcourra-t-il la terre
Egorgeant les lions et vainqueur de Cerbère ?
Le verrai-je s'asseoir, fameux, entre les rois,
Sage, riche, honoré ? Qu'importent ses exploits,
O dieux, si ces cheveux, ce front que je caresse
Traversent, respectés, une longue vieillesse ! »
Je te disais : « Ah ! dors d'un sommeil innocent ;
Trop tôt tu grandiras, jeune homme florissant,
Le plus noble trésor du domaine prospère,
La merveille sans prix du palais de ton père.
Lorsqu'il fondra du ciel, ardent à te saisir,
Trop tôt tu languiras sous l'ongle du désir.
Je verrai de tes yeux s'effacer mon image,
Ton réveil se tourner vers un autre visage. »
Je m'étais résignée à ce déchirement ;
Mais te faut-il sans cesse accroître mon tourment !
Absente de ton cœur et loin de ta pensée
Par quel monstre sans nom dois-je être remplacée ?
Pour qui, dis-moi, pour qui se soulève ton sein ?
Qui donne à ton regard cet éclat inhumain ?
Qui te fait mépriser et ton père et ta mère
Et moquer de tes sœurs la tremblante prière ?
Silencieux, tout pâle et les cheveux épars,

Tes retours aussi las que sont fiers tes départs,
Ce dédain souriant plus cruel que la haine...
Quel orgueil insensé palpite dans ta veine !
Ah ! malheureux, sur nous l'oracle est suspendu
Qui par Tirésias autrefois fut rendu,
Quand déployant l'essor de son puissant génie,
Il lisait l'avenir aux peuples d'Aonie.
Pour qu'il me rassurât, j'implorai le vieillard
Aveugle et clairvoyant de porter son regard
Jusqu'à l'extrême point où parviendrait ta vie.
Alors Tirésias, décevant mon envie,
Enferma dans ces mots ton sort et mon malheur :
« Sans se connaître, il vit ; s'il se connaît, il meurt. »
A chacun de tes pas, dans chacun de tes gestes
Je tremblais d'observer les présages funestes
Qui devaient m'annoncer le terrible moment
Où de l'oracle obscur luirait le dénoûment.
Mais aujourd'hui je vois, je vois la route ouverte
Qui doit, loin de mes bras, te conduire à ta perte.
Narcisse, épargne-nous d'éternelles douleurs ;
Ah ! fais mentir l'oracle ; enfant, cède à mes pleurs. »

L'image de la mort qu'elle évoque, enveloppe
Et glace jusqu'au cœur la triste Liriope.
Ses beaux traits sont ternis d'un nuage odieux ;
Une funèbre nuit se répand sur ses yeux ;
Inerte, dans les bras de Céphise, elle tombe.
Narcisse ne voit pas sa mère qui succombe.
D'une main négligente il flatte son cheval,
Regarde soucieux dans le ciel matinal

Croître l'éclat du jour. Alors le vieux Céphise :
« Va, barbare, poursuis ta superbe entreprise ;
Ajoute à tes hauts faits, pour qu'il n'y manque rien
Ton trépas, et celui de ta mère, et le mien !
Raidis dans ta poitrine un cœur inexorable :
C'est ainsi qu'on moissonne une gloire durable,
C'est par de tels exploits que, justement vanté,
Un grand nom retentit dans la postérité.
Nymphes ni jeunes gens, son père ni sa mère
N'ont jamais pu fléchir une tête si fière,
Dira-t-on, mais Eros dont il bravait la loi
Environna ses jours de silence et d'effroi,
Et frappé par un dieu le malheureux expie
Par ses propres excès une conduite impie.
Crime toujours puni de s'égaler aux dieux ;
Sans haine et sans amour de s'enfermer comme eux
Dans l'ivresse et l'ennui de se plaire à soi-même !
De sa froide splendeur le dieu s'évade ; il aime,
Il goûte les langueurs et les tendres élans
Dont il trouble la nymphe ou la vierge aux beaux flancs ;
Il se penche envieux sur l'humaine tendresse
Que fait s'épanouir l'éclair d'une caresse
Où l'éphémère seul se donne tout entier,
Où l'immortalité voudrait se renier.
Mais le souhait d'un dieu, quoique imprudent, enferme
A jamais dans le sein de ses enfants le germe
Vivace de la mort. Comme un feu qui s'éteint
A demi consumé, le principe divin
Jadis brillant se perd dans les ombres humaines.
Inlassable Océan qui puissamment enchaînes

Et ceins de toute part d'un invincible bras
Ton épouse féconde, ô toi qui m'engendras,
Immortel, ton égal et l'égal de ma mère,
Vois, ma divinité languissante s'altère :
Je meurs, lorsque ces eaux verront tarir leur cours,
Je meurs, si las de vivre, excédé de mes jours,
Le désir du néant s'infiltre dans mon âme.
Les Parques à ma noce ont dit l'épithalame
Et chanté mon hymen, célébrant les travaux
Par où mon sang croîtrait les fatals écheveaux
Que, pesants ou légers, leur noir fuseau dévide,
Narcisse, ton destin court sous leur doigt rapide ;
Hâte-toi d'en jouir avant qu'il soit trop tard.
Seul un semblant de vie entoure le vieillard ;
En vain vers le passé son souvenir s'efforce
Lorsqu'il a dissipé sa jeunesse et sa force.
Ne te prépare pas un éternel regret
A vouloir pénétrer quelque divin secret ;
Sois homme et ne va pas écraser ton audace
Contre un but interdit à tous ceux de ta race. »
Ainsi parle Céphise à Narcisse distrait
Qui contemple l'azur profond de la forêt.
Là-bas volent tes yeux et ton cœur, ô Narcisse !
Par avance tu bois longuement le délice
Qui bientôt descendra, solitaire et divin,
Des lents feuillages balancés dans le matin.
Sur ta face tu sens déjà la fraîche haleine
Du vent non respiré par une lèvre humaine,
Et tu te réjouis du silence des bois
Qui jamais n'est troublé par une humaine voix ;

Tu te sens caressé par la branche et la feuille ;
Rieuse, la forêt virginale t'accueille
Et referme sur toi ses bras souples et forts.
Nymphes et jeunes gens, ah ! cessez vos transports !
Vainement à ses pieds sa mère se lamente.
Narcisse entend frémir l'appel de cette amante
Qui saura lui verser l'ivresse d'être seul,
Tisser autour de lui, verdoyant, un linceul
Impénétrable au bruit importun de vos plaintes,
L'enlacer d'un réseau de subtiles étreintes,
Inonder tous ses sens du philtre de l'oubli,
Le bercer dans l'extase, en elle enseveli.
« Plus de retard, dit-il ; mes compagnons, en chasse ! »
Et comme un vol sifflant d'oiseaux glisse et s'efface,
Le galop des chasseurs sur le bord de la mer
S'enfuit et disparaît. Par le désir amer
Les amants sont étreints, et taisent leur souffrance.
La jeune Ocyrrhoé, rompant ce lourd silence,
Lève les mains au ciel : « Qu'il aime ! Et qu'à son tour
Il chérisse un objet rebelle à son amour ! »
Elle dit. La déesse honorée à Rhamnuse
Qui jamais n'est trompée et jamais ne s'abuse,
Patiente, mais qui ne rétracte jamais
L'inflexible dessein de ses justes arrêts,
Entend cette parole, et d'un sourcil sévère
Exauce, Ocyrrhoé, ta plainte et ta colère.

LÉON GUILLOT.

Ce poème inachevé est le dernier ouvrage de Léon Guillot, né le 17 avril 1882 à Macornay (Franche-Comté), auteur des *Victoires* (Paris, 1911), « mort joyeusement pour son pays » à Marbotte (Meuse), le 20 mai 1915. Exclu de la liste des prix décernés par l'Académie aux écrivains mobilisés.

BOUT-DE-CANARD

CONTE POPULAIRE

Bout-de-Canard était tout petit, et c'est pour cela qu'on l'appelait Bout-de-Canard. Mais, tout petit qu'il fût, il avait de la tête et il s'entendait à son affaire, car après avoir commencé avec rien, il avait fini par amasser cent écus. Or le roi du pays, qui était très dépensier et qui n'avait jamais d'argent, ayant appris que Bout-de-Canard en avait, s'en vint un jour en personne le lui emprunter ; et, dame, dans les premiers temps, Bout-de-Canard n'était pas qu'un peu fier d'avoir prêté de l'argent au roi. Mais lorsqu'au bout d'un an et de deux ans, il vit qu'on ne songeait même pas à lui payer ses intérêts, il commença à s'inquiéter, tellement, qu'à la fin, il résolut d'aller lui-même trouver Sa Majesté pour se faire rembourser. Et un beau matin voilà Bout-de-Canard bien pimpant et gaillard qui se met en route en chantant : « Quand, quand, quand me rendrez-vous mon bel argent ? »

Il n'avait pas fait cent pas qu'il rencontra compère le Renard, en tournée par là.

« Eh! bonjour, voisin, dit le compère, où donc allons-nous si matin ?

— Je vais chez le roi, chercher ce qu'il me doit.

— Oh, prends-moi avec toi ! »

Bout-de-Canard se dit : « On n'a jamais trop d'amis... »

« Je veux bien, lui dit-il, mais avec tes quatre pattes, tout à l'heure tu seras las. Fais-toi tout petit, entre dans mon gosier, va dans mon gésier et je te porterai.

— Eh ! la bonne idée ! » dit compère le Renard.

Il prend ses cliques et ses claques et, leste, le voilà passé comme une lettre à la poste.

Et Bout-de-Canard repart tout pimpant et gaillard, et toujours chantant : « Quand, quand, quand me rendrez-vous mon bel argent ? »

Il n'avait pas fait cent pas qu'il rencontre ma commère l'Echelle accotée à son mur.

« Eh ! bonjour donc, mon petit caneton, lui dit la commère, où donc vas-tu si résolu ?

— Je vais chez le roi, chercher ce qu'il me doit.

— Oh! prends-moi avec toi ! »

Bout-de-Canard se dit : « On n'a jamais trop d'amis... »

— Je veux bien, lui dit-il, mais avec tes jambes de bois tout à l'heure tu seras lasse. Fais-toi toute petite, entre dans mon gosier, va dans mon gésier, et je te porterai.

— Oh ! la bonne idée ! » dit ma commère l'Echelle.

Et, preste, elle prend ses cliques et ses claques et s'en va tenir compagnie à compère le Renard.

Et, quand, quand, quand ! Bout-de-Canard repart en chantant, gaillard comme devant.

Cent pas plus loin, il rencontre sa bonne amie ma com-

mère la Rivière, qui se promenait tranquillement au soleil.

« C'est toi, mon chérubin, lui dit-elle, où vas-tu donc si seul, la queue en trompette, par ce vilain chemin ?

— Je vais chez le roi, tu sais, chercher ce qu'il me doit.

— Oh ! prends-moi avec toi ! »

Bout-de-Canard se dit : « On n'a jamais trop d'amis... »

— Je veux bien, lui dit-il, mais toi qui dors en marchant, tout à l'heure tu seras lasse. Fais-toi toute petite, entre dans mon gosier, va dans mon gésier, et je te porterai.

— Ah ! la bonne idée ! » dit ma commère la Rivière.

Elle prend ses cliques et ses claques et glou, glou, glou, elle s'en va se loger entre compère le Renard et ma commère l'Echelle.

Et, quand, quand, quand ! Bout-de-Canard repart en chantant.

Un peu plus loin, il rencontre le camarade Guêpier qui faisait manœuvrer ses guêpes.

« Eh, bonjour donc, camarade Canard, dit le camarade Guêpier, où donc va-t-on si pimpant, si gaillard ?

— Je vais chez le roi chercher ce qu'il me doit.

— Oh ! prends-moi avec toi ! »

Bout-de-Canard se dit : « On n'a jamais trop d'amis... »

— Je veux bien, lui dit-il, mais avec ton bataillon à traîner, tout à l'heure tu seras las. Fais-toi tout petit, entre dans mon gosier, va dans mon gésier et je te porterai.

— Parbleu, c'est une idée ! » dit le camarade Guêpier.

Et, « par file à gauche ! », il s'en va par le même chemin retrouver les autres avec tout son monde. Il n'y avait plus grand'place, mais en se serrant un peu... Et Bout-de-Canard reprend sa course et sa chanson.

Il arriva ainsi à la capitale et enfila tout droit la grande rue, toujours courant et chantant : « Quand, quand, quand me rendrez-vous mon bel argent ? », au grand étonnement des bonnes gens, jusqu'au palais du roi.

Il frappe du marteau : Toc, toc !

« Qui est là ? demande le portier en passant la tête par son guichet.

— C'est moi, Bout-de-Canard. Je veux parler au roi.

— Parler au roi..., c'est bientôt dit. Le roi dîne et il n'aime pas qu'on le dérange.

— Dis-lui que c'est moi, et que je viens il sait bien pourquoi ».

Le portier referme son guichet et monte dire cela au roi, qui venait justement de se mettre à table, la serviette au cou, avec tous ses ministres.

« C'est bon, c'est bon, dit le roi en riant, je sais ce que c'est ; qu'on le fasse entrer et qu'on le mette avec les dindons et les poulets. »

Le portier redescend :

« Donnez-vous la peine d'entrer.

— Bon ! se dit Bout-de-Canard, je vais voir comment on mange à la cour.

— Par ici, par ici, fait le portier. Encore un pas... là... vous y êtes.

— Comment ! comment ! A la basse-cour ? »

Pensez si Bout-de-Canard était vexé !

« Ah ! c'est comme ça ! dit-il. Attendez, je vous forcerai bien à me recevoir. Quand, quand, quand me rendrez-vous mon bel argent ? »

Mais les dindons et les poulets sont des bêtes qui n'aiment

pas qu'on soit autrement qu'elles ; lorsqu'ils virent le nouveau venu, comme il était fait, et qu'ils l'entendirent crier ainsi, ils commencèrent à le regarder de travers. « Qu'est-ce que c'est ? Que veut celui-là ? » Finalement, ils coururent sur lui tous ensemble pour l'abîmer à coups de bec.

« Je suis perdu ! » se disait déjà Bout-de-Canard, lorsque par bonheur il se rappela son ami, compère le Renard, et il s'écria :

« Renard, Renard, dépêche et sors, ou je suis un Bout-de-Canard mort ! »

Aussitôt compère le Renard, qui n'attendait que ce mot-là, se dépêche de sortir, il se jette sur la méchante volaille et couic, couac ! il l'étrangle à belles dents, si bien qu'au bout de cinq minutes il n'en restait pas une en vie.

Et Bout-de-Canard, bien content, se remet alors à chanter : « Quand, quand, quand me rendrez-vous mon bel argent ? »

Quand le roi, qui était encore à table, entendit ce refrain et que la gardeuse d'oies vint lui apprendre dans quel état était sa basse-cour, il se fâcha terriblement. Il commanda qu'on jetât ce maudit Bout-de-Canard dans le puits pour en finir avec lui.

Et ce fut fait comme il avait dit.

Bout-de-Canard désespérait déjà de se retirer d'un trou si profond, lorsqu'il se rappela son amie, ma commère l'Echelle.

« L'Echelle, l'Echelle, s'écria-t-il, dépêche et sors, ou je suis un Bout-de-Canard mort ! »

Ma commère l'Echelle, qui n'attendait que ce mot-là,



M. DE VLAMINCK Gravure sur bois.



EMILE-OTHON FRIESZ — *La Trapéziste à Medrano.*

Dessi

se dépêche de sortir, elle appuie ses deux bras sur la margelle du puits, Bout-de-Canard grimpe alors lestement sur son dos et hop ! le voilà dans la cour, où il se remet à chanter de plus belle.

Quand le roi, qui était encore à table et qui riait du bon tour qu'il avait joué à son créancier, l'entendit de nouveau réclamer son argent, il entra dans une colère bleue.

Il commande qu'on chauffe le four et qu'on y jette ce Bout-de-Canard maudit, qui, bien sûr, devait être sorcier.

Le four fut bientôt chaud, mais Bout-de-Canard, cette fois, n'avait pas si peur ; il comptait sur sa bonne amie, ma commère la Rivière.

« Rivière, Rivière, s'écria-t-il, dépêche et sors, ou je suis un Bout-de-Canard mort ! »

Ma commère la Rivière se dépêche de sortir et, rrrouf ! elle s'élance dans le four, qu'elle inonde avec tous les gens qui l'avaient allumé ; puis elle se répand en grondant dans la cour du palais à plus de quatre pieds de haut.

Et Bout-de-Canard bien content se met à nager en chantant à tue-tête : « Quand, quand, quand me rendrez-vous mon bel argent ? »

Le roi était toujours à table et se croyait bien sûr de son affaire ; mais lorsqu'il entendit de nouveau chanter Bout-de-Canard et qu'on lui eut appris tout ce qui s'était passé, il devint furieux et se leva de table en brandissant les poings.

« Qu'on me l'amène, et que je lui coupe le cou ! s'écrie-t-il, qu'on me l'amène vite ! »

Et vite, deux valets courent chercher Bout-de-Canard.

« Enfin ! se disait le pauvret en montant les grands escaliers, on se décide donc à me recevoir ! »

Imaginez-vous son effroi, lorsqu'en entrant il voit le roi rouge comme un coq et tous ses ministres qui l'attendaient debout, le sabre à la main. Il crut que cette fois c'en était fait de lui. Heureusement il se souvint qu'il lui restait encore un ami, et il s'écria d'une voix mourante :

« Guêpier, Guêpier, mon brave, dépêche et sors, ou je suis un Bout-de-Canard mort ! »

Mais c'est ici que tout va changer de face !

Bs ! bs ! A la baïonnette ! Le brave Guêpier débouche avec toutes ses guêpes. Elles s'élancent sur l'enragé de roi et ses ministres et les piquent si furieusement au visage qu'ils en perdent la tête et que, ne sachant où se fourrer, ils sautent tous pêle-mêle par la fenêtre et se cassent le cou sur le pavé.

Voilà Bout-de-Canard bien étonné, tout seul dans la grande salle et maître du terrain. Il n'en revenait pas.

Bientôt pourtant il se rappela ce qu'il était venu faire au palais et, profitant de l'occasion, il se mit à la recherche de son cher argent. Mais il eut beau fouiller dans tous les tiroirs, il ne trouva rien : tout avait été dépensé.

En furetant ainsi de chambre en chambre, il arriva à celle où était le trône, et se sentant fatigué, il s'assit dessus pour rêver à son aventure.

Cependant le peuple avait trouvé son souverain et ses ministres les quatre fers en l'air sur le pavé, et il s'était répandu dans le palais pour savoir comment cela était arrivé.

Lorsque en entrant dans la salle du trône, il vit qu'il y avait déjà quelqu'un sur le siège royal, il éclata en cris de surprise et de joie : « Le roi est mort, vive le roi ! C'est le Ciel qui nous l'envoie. »

Bout-de-Canard, qui ne s'étonnait plus de rien, accueillit les acclamations de la foule comme s'il n'eût jamais fait que cela de sa vie.

Quelques-uns murmuraient bien que ce serait un beau roi qu'un Bout-de-Canard ; ceux qui le connaissaient répondirent qu'un Bout-de-Canard bon ménager valait encore mieux pour roi qu'un panier percé comme celui qui gisait sur le pavé.

Bref, on courut ôter la couronne de la tête du défunt et on en coiffa Bout-de-Canard, à qui elle allait comme de cire.

C'est ainsi qu'il devint roi.

« Et maintenant, dit-il après la cérémonie, mesdames et messieurs, allons souper ! je me sens l'estomac creux. »

Recueilli en Champagne.

POÉSIES

Fleurs.

Sous la poussière d'or qui tombe des tilleuls
L'air lucide flamboie ainsi qu'une verrière
Transparente où la souple et féline lumière
Rôde autour des rosiers, des lys et des glaïeuls.

Fleurs ! songes enflammés de la terre ! armoiries
Dont l'azur qui triomphe a marqué les gazons,
Vos luxes tour à tour insultent les prairies
Et sont une fourrure aux pieds de nos maisons.

Ames du Feu ! esprits dangereux des Essences !
Que ne puis-je, vaincu par vos fauves puissances,
Dans la tranquille ardeur d'un grand midi vermeil,

Au jardin reflétant la clarté qui l'arrose
Et tissant mon linceul de soie et de soleil
Mourir sous la caresse éclatante des roses !

Sur la fuite de l'Été

Ce bel Été va fuir qui depuis de longs mois
Les grâces à son char maintenait enchaînées,
Et qui, fidèlement, selon de justes lois,
De joie et de lumière emplissait nos journées.

Rien ne le retiendra, ni vous suprêmes fleurs,
Ni vous qui périssez abeilles innocentes,
Ni votre deuil jardins, fontaines ni vos pleurs,
Hélas ! ni vous forêts vainement gémissantes.

Stances.

Du temps qui m'est compté la dernière heure atteinte,
Lorsque m'apparaîtra la face de la Mort,
Quittant l'humain séjour sans tristesse ni plainte,
J'irai d'un pas serein vers le funèbre bord,

Si je puis élever, Muses ! sur les décombres
Un nom rempli de gloire, et vous qui souriez
Amours ! si de par vous j'emporte chez les ombres
Quelques beaux souvenirs flottants dans mes lauriers

Vincent Muselli.

LES TROMPES DE LA BISE

La froide bise accourt en tordant les broussailles,
Clame ici : « Ferme l'huis, vieillard ratatiné ! »
Passe, et plus loin persifle : « A Son doigt satiné
Viens-tu glisser l'anneau, l'anneau des épousailles ? »

Au clocher elle éveille un bruit de funérailles
Et meugle : « A qui le tour ? vieillard ou nouveau-né ? »
Dieu ! quels cris ! mais changeant de trompe elle a corné :
« C'est un porc, un bon porc dont on fera ripaille ! »

Et la voici qui prend son plus rauque buccin
Et gronde à ma croisée : « En ce temps de Toussaint,
Sur l'office des morts, courbe-toi, pauvre aïeule ! »

Mais, brusque, une fanfare éclate : « Au bois ! taïaut !
Siffle et couple, chasseur, Brifaut et Carillot,
Et pars, le carnier plein de bons harnois de gueule ! »

ANNIBAL DE MONCHANUT.

SECTEUR 133

A H. Saunier.

Le Volontaire était aux tranchées depuis cinq jours. Il n'en avait aucune vision exacte, s'accoutumant, toutefois, très bien à l'oubli de la notion de l'étendue, par l'effet des pare-éclats qui, tous les dix mètres, brisent les lignes.

Le premier soir, son capitaine, un homme du monde, passionné de peinture et de psychologie, et qui pouvait cultiver une négligence artiste sans traîner après soi aucune des vulgarités du bohémanisme, à cause d'un titre distingué et d'une fortune considérable, l'avait mis à l'aise avec beaucoup de bonté ; d'autre part, il l'avait embarrassé au plus haut point en l'invitant à confesser ses impressions.

Gentilhomme d'essence napoléonienne, assez enclin aux fantaisies démagogiques, empruntant ses traits les meilleurs au répertoire des grands comiques italiens, le capitaine lui apparaissait ainsi qu'une sorte de héros stendhalien, mais, en ce cas, un peu fatigué des manies de son maître.

Le Volontaire s'espérait d'une santé militaire suffisante. La question du capitaine ne pouvait être pour l'éprouver. Son courage, sa fermeté n'étaient point en cause. La ques-

toin se rapportait évidemment aux lieux eux-mêmes. Assez sottement, il répondit qu'il se représentait tout cela dans un sens exagéré de la profondeur et qu'il avait été déçu.

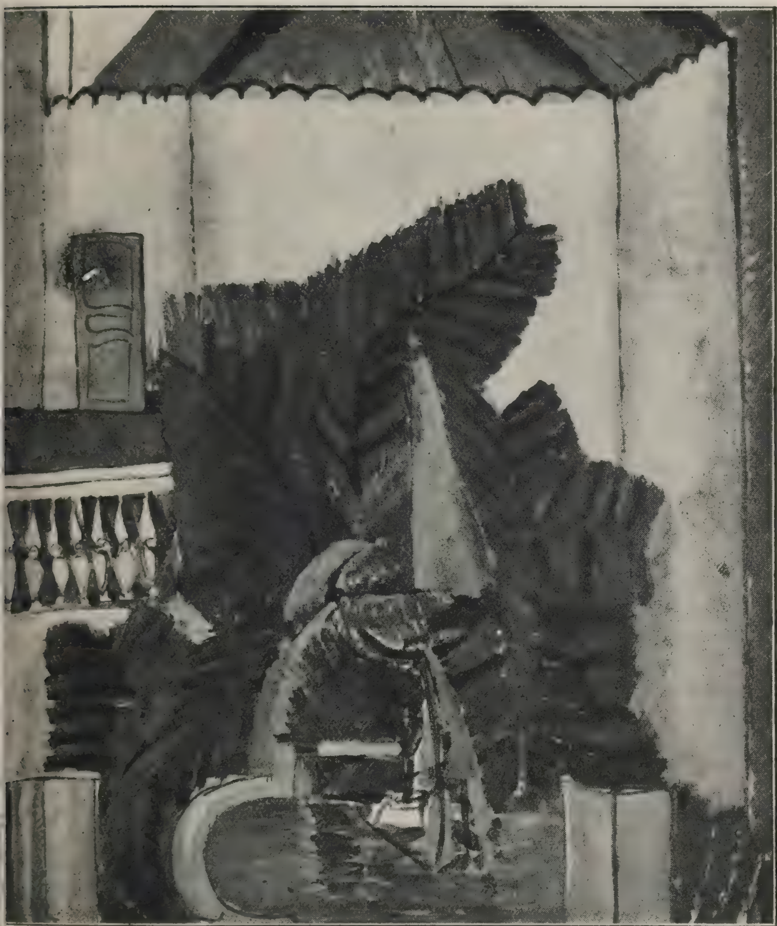
Ce n'était pas cela du tout.

Il ne sut rien dire du seul paysage d'étendue qu'il eût entrevu depuis le matin : un rectangle d'herbe séchée et d'argile bouleversée par les obus, aperçu au périscope, en s'agenouillant sur la banquette de tir, et surtout — surtout ! — cinq cadavres de fantassins, alignés très correctement sur le ventre, ainsi que s'alignait son escouade à la manœuvre, sur le polygone de Vincennes ou sur les glacis du fort de Rosny, sous l'œil des filles amusées qui se tordaient de rire. Un ancien l'avait de suite renseigné :

— Ça n'est pas de chez nous. C'est de la biffe ; une patrouille tombée sur un bec de gaz. On pense qu'ils sont là depuis le mois d'octobre, les frères. Quand on a fait le troisième bond en avant, le bataillon s'est arrêté juste devant eux... Mais pour les enterrer, gars, c'est macache. Essaye donc pour voir, la nuit ! Des fois, en patrouille, on se cogne dedans Ça m'est arrivé. J'ai cru, car il faut te dire que je m'étais perdu d'avoir trop zigzagué, j'ai cru que je retrouvais les copains et j'ai parlé à l'oreille d'un... Tu comprends ?... Tout bas, comme de juste... C'est en le touchant que j'ai reconnu seulement que c'était un macchabée.

Les cinq cadavres faisaient dans le gazon misérable de grosses taches incertaines, mais la capote du cinquième s'était retroussée, sans doute un jour de grand vent et, de celui-là, on voyait le fond de la culotte garance, ces morts étant des soldats des premiers combats.

Le martyr anonyme semblait ainsi nous montrer cyni-



RAOUL DUFY — *Avignon.*

Peinture.



R. VAN DONGEN

Photo Bernheim-Jeune. Peinture.



BOUSSINGAULT

Dessin.



DUNOYER DE SEGONZAC

Dessin.



LUC-ALBERT MOREAU

Dessin.

quement son derrière. Ceux qui n'ont pas contemplé un lambeau d'univers par la fente d'un créneau, dans la ligne de tir d'une mitrailleuse bavaroise, ne peuvent soupeser le sublime angélique d'un détail si grossier. Le grotesque est divin s'il plaît à Dieu !

Comme on ne le connaissait pas encore assez pour l'oublier et qu'on avait, dès lors, pitié de lui, bien qu'il n'eût pas assez souffert, parce que le secteur était à peu près calme et que ce Volontaire semblait de distinction, on lui donna licence, le matin du cinquième jour, de traverser la seconde ligne et d'aller faire toilette au pays.

Le Volontaire marcha sans rien voir. Il s'était accoutumé très vite à ne pas lever la tête ; il découvrit toutes sortes de bestioles nouvelles et qui, probablement, ne se plaisent jamais à la surface du sol. On doit croire qu'il s'adaptait aussi à la malpropreté héroïque ; en effet, ses ablutions ne lui procurèrent aucune jouissance.

Sans abuser de la permission pour flâner dans le village, des cuisines de sa compagnie au poste des agents de liaison du bataillon, le Volontaire remonta en ligne, et s'égara.

Une route départementale coupait transversalement les tranchées. Il la suivit, la parcourant d'une centaine de pas environ.

Au long du fossé, quelques planches moisies, des rondins, une porte de boutique peinte en vert clair, aux carreaux cassés, un bénitier fêlé contenant encore un morceau de savon rose, attestaient qu'une cabane, selon toute vraisemblance un abri d'officier, s'était dressée là, peu de temps auparavant.

A quinze mètres, un fauteuil encombrait la route même ;

un fauteuil de velours grenat et de bois doré sur lequel il avait beaucoup plu.

En face, une croix noire très haute, peinte de lettres blanches ; un képi bleu à passepoils jaunes, avec un chiffre jaune en écusson, frissonnant au sommet.

Alors, encore qu'il ne ressentît aucune fatigue et bien que la chose n'eût pour lui aucun caractère de facétie, sans qu'il s'expliquât cette fantaisie, le Volontaire s'installa commodément dans le fauteuil de cérémonie, les bras ballants chevauchant les bras du fauteuil ; les jambes allongées, les pieds dans la boue et, tout de suite, une balle lui siffla aux oreilles. Une autre passa, deux secondes plus tard, qui ne siffla point et tinta ainsi qu'une guimbarde entre des dents serrées.

Le Volontaire ne rencontrait pas en son voyage immobile le livide visage de la peur. Il riait, content de se vautrer en un fauteuil pompeux, devant ce calvaire qui ne l'obsédait pas, cette croix, au-dessus d'une tombe, cette croix couronnée d'un képi sur lequel un loriot fientait !

Il vit, en un parfait panorama, la seconde et la première lignes, les branches tendues comme des arcs, à cause de leur faiblesse et des fils téléphoniques qui les unissaient. Il vit, au delà, la ligne crayeuse des ouvrages de l'ennemi ; il vit, plus près, tout près, surpris de le découvrir si tard, un arbre dominant le tableau, tout près mais tel qu'il paraissait au centre de la morne plaine ; un arbre déchiqueté par les rafales d'artillerie, si bien qu'on l'eût pu croire déchiré par les griffes de chats monstrueux, enragés mais patients.

Une balle imita, à deux enjambées de son siège, le claquement du fouet d'un cocher faraud.

Il respirait, avec une avidité sensuelle dont il ne s'étonna que bien longtemps après et quand il eut depuis longtemps quitté ces lieux, l'effroyable odeur de pourriture qui s'élevait de la plaine ; l'infâme odeur des belles graines germées, mûries et dédaignées, l'odeur des récoltes pourries au ventre de la glèbe. De cette ordure distillée, le Volontaire se saoulait, voluptueusement. Seul accident pensant sur ce plan désolé, allongé au creux d'un trône municipal doré mais trempé de pluie, il se sacrait nonchalamment roi de cette dérision.

Sa royauté ? La vigilante sentinelle qui le visait consciencieusement pour le manquer de si peu la confirmait indubitablement.

Le Volontaire ne sut jamais quelle force lui commanda de se lever, de se remettre en marche.

Il obéit, néanmoins, roi d'un instant éternel, tout à fait désorienté, rejoignant au pas accéléré son petit poste par la route, à découvert, au vu de toutes les sentinelles ennemies, sans le savoir, sans rien voir au delà d'une certaine hauteur, inquiet seulement des courses et des jeux d'insectes éclatants dont, en dépit de sa cruauté, il ne pouvait écraser un seul.

Il arriva juste assez tôt pour ramasser son écuelle émaillée, chue dans la paille du gourbi, et la tendre prestement au caporal qui distribuait la soupe fumante par un geste robuste, d'une eurythmie débonnaire, ou bien d'une cordiale emphase, et dont le véritable symbole se trouve inscrit quelque part, en quelque autre livre.

André Salmon.

MON CHER LUDOVIC

CONTE

C'est mon cher Ludovic qui a inventé l'art du tact, du contact ou du toucher. L'idée lui est venue il y a une quinzaine d'années et depuis il n'a cessé d'explorer un domaine où il a pénétré le premier.

Dès les débuts du nouvel art j'eus l'honneur d'être invité à ses soirées du jeudi. Il demeurait, à cette époque, rue Princesse, une vieille maison qui sentait mauvais, mais où les appartements étaient spacieux.

On se réunissait vers huit heures et demie, et dès neuf heures personne ne manquait de la douzaine d'amis en qui il avait confiance. L'art tactile nous attirait, certes. Moins cependant que la nudité savoureuse de la femme légitime de notre cher Ludovic ; car pour éveiller en nous le sentiment de la beauté, il faisait poser sa moitié toute nue, sur la table où il nous versait du vin de Gaillac acheté chez le bougnat le plus proche. La femme de mon cher Ludovic était d'une grande beauté et d'une honnêteté parfaite. Nul de nous n'aurait osé effleurer sa nudité, fût-ce dans le but d'une expérience touchant le lyrisme du contact, mais on

se rinçait l'œil cependant que notre main droite ou gauche, selon le cas, ou parfois toutes les deux éprouvaient les délirantes sensations artistiques pour lesquelles nous étions conviés.

Je ne vous donnerai point le détail des effleurements, chatouillis, coups de toutes sortes et de toute force dont mon cher Ludovic fit sur nous l'expérience, et que, les yeux fixés sur le corps grassouillet et gracieux de sa femme, nous avions la patience de subir.

Toutefois, il entre dans mon plan de vous dire que cet art dont les règles et la technique sont aujourd'hui dans tout leur développement est fondé sur la façon différente dont, selon leur nature, les objets affectent le sens du toucher. Le sec, l'humide, le mouillé, tous les degrés du froid et du chaud, le gluant, l'épais, le tendre, le mou, le dur, l'élastique, l'huileux, le soyeux, le velouté, le rêche, le grenu, etc., etc., mariés, rapprochés de façon inattendue, forment la riche matière où mon cher Ludovic puise les combinaisons subtiles et sublimes de l'art tactile. Musique muette qui exacerbait nos nerfs, cependant que nos yeux charmés ne quittaient point le corps exquis auquel, pour rien au monde, nous n'aurions osé toucher et qui portait des fruits plus appétissants, j'en suis sûr, que tous les pommiers de Tantale.

Mon cher Ludovic professait que tous les genres de contacts ressentis simultanément procureraient la sensation du vide, car, ajoutait-il, « on ne l'ignore plus depuis longtemps: *la nature a horreur du vide*, et ce que l'on prend pour le vide, c'est le solide même ».

Mais nous n'entrions pas dans ces détails, lorsqu'une fois

par semaine nous laissions s'exercer sur nos doigts une fantaisie qui parfois allait jusqu'à une inconsciente cruauté.

Une faillite le priva de la petite place qui le faisait vivre. Confiant dans l'avenir de son art, il occupa ses loisirs forcés à la construction d'un « cercle des contacts », travail qu'il mena à bien en six mois.

Là-dessus, fatigué de tout, il écrivit au directeur de la Compagnie du P.-L.-M. :

« Monsieur,

« Je suis l'inventeur de l'art des contacts. Je voudrais bien faire un petit voyage, mais n'ayant pas d'argent, je m'adresse à vous dans l'espoir que vous voudrez bien me procurer un petit déplacement qui me sera salutaire. »

La réponse ne se fit pas attendre. Elle contenait un billet d'aller et retour pour Genève et il se mit en route aussitôt, laissant sa femme toute seule à Paris.

Il n'eut pas de chance comme voyageur, car la pluie tomba durant tout le voyage, mais en revenant à Paris, il imagina un roman géologique où le Mont Blanc, qu'il n'avait pas eu la chance de voir, tombait dans le lac Léman, si bien qu'il n'y avait plus ni mont, ni lac, mais une plaine parfaitement unie qui pouvait servir de vaste champ d'expérience pour l'art du tact que l'on pourrait y pratiquer pédestrement, en talonnant, pour ainsi dire, les pieds nus, les symphonies tactiles que mon cher Ludovic combinait merveilleusement.

Pendant son absence, sa femme, qui s'ennuyait toute seule, avait écrit à une grande danseuse américaine qui était sur le point de s'exhiber dans un grand théâtre :

« Madame,

« Je suis la femme de l'inventeur de l'art des contacts qui est allé faire un petit voyage d'agrément. En l'absence de mon mari, je manque de distractions et je voudrais bien aller vous applaudir. »

La réponse contenait deux fauteuils pour la première représentation et mon cher Ludovic, étant revenu sur ces entrefaites, s'en fut voir la danseuse en compagnie de sa femme. Il eut ainsi l'occasion de constater que l'art tactile s'allierait fort bien à la chorégraphie et à la musique.

Les soirées du jeudi continuèrent. Mais au fur et à mesure des années, les invités vinrent en moins grand nombre, parce que, sans doute, la femme de mon cher Ludovic s'alourdissant, son corps devenait moins agréable à voir.

Toutefois, c'est encore aujourd'hui, malgré la guerre, une fraîche matrone qui vit très bien de « l'allocation », car mobilisé, son mari est chargé de fouiller à Bellegarde les voyageurs suspects. C'est une fonction où il faut du tact.

GUILLAUME APOLLINAIRE.



DIEU

CONTE

Saint Pierre un jour se promenait
  Dans la verte campagne,
Et marmonnait et ruminait
  Des châteaux en Espagne.

« Ah ! que j'aimerais être Dieu !
  — Allait-il jusqu'à dire —
Pour gouverner, selon mon vœu,
  Tout le terrestre empire.

— Soit, lui dit Dieu qui tout entend,
  Je te fais cette grâce.
Je me reposerai d'autant.
  Prends pour un jour ma place. »

Un trône alors tomba des cieux
Où s'assit sans vergogne
Notre compère ambitieux
Qui, d'abord, se renfrogne.

Tôt après ce bon Dieu nouveau,
Affamé de panache,
Vit une vieille dans un pré
Menant paître sa vache,

Puis la quitter sans s'attarder :
« Qui donc, lui dit saint Pierre,
Va cette vache ici garder,
Si tu t'en vas, sorcière ?

— La belle demande ! parbleu,
Point je ne m'en martèle.
Je la laisse aux soins du Bon Dieu.
Pour moi, répondit-elle,

Je dois rentrer à la maison
Où m'attend la marmaille.
— Elle a cent mille fois raison,
Dit le Seigneur qui raille.

Et puisque c'est toi le Bon Dieu,
Il n'y a pas, macache...
Il te faut rester en ce lieu
Et lui garder sa vache. »





Il faisait un atroce temps
  D'orage, de tempête,
Un tas de mouches et de taons
  Navraient la pauvre bête.

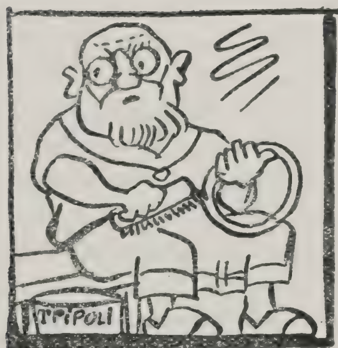
Bientôt soufflant et mugissant,
  N'y pouvant plus suffire,
Elle partit à travers champs
  En proie à ce martyre.

Saint Pierre dut courir après
  Pendant des kilomètres,
Franchir des buissons, des guérets
  Sous l'œil du Divin Maître.

Il courut ainsi tout le jour
  Sans la pouvoir rejoindre,
Et quand la nuit vint à son tour,
  Il était réduit, moindre...

« Ainsi, lui dit le Seigneur, tu
  Veux régir, ô ganache !
Le monde ! et tu n'es pas foutu
  De garder une vache ! »

RAOUL PONCHON.



MÉMOIRES DE CELLE QUI A TROUVÉ UN MARI

Samedi. — La sœur m'avait bien dit qu'il n'y a rien à gagner avec ceux-là ! J'ai eu beau lui dire que ce n'était pas vrai, que je lui avais menti quand je lui avais dit que j'étais enceinte, Corentin se cache dans les entrées des maisons quand il me voit. Ma mère ne s'aperçoit de rien, Dieu merci ; j'avais peur que ma sœur de Paris qui est arrivée hier ne s'aperçoive, mais elle ne s'est pas aperçu.

Lundi. — Hier à l'église, Marie-Jeanne Gloaguen, l'épicière, a dit tout haut : « Quand on a des hanches comme ça, on ne vient pas dans les églises ! » Mon père était comme fou hier ; j'ai cru qu'on lui avait dit quelque chose à la Papeterie, car son collègue de la Chauffe s'est aperçu, Simon ! mais il était furieux parce qu'il avait bu ; et il s'est emballé parce que ma mère et moi nous sommes allées au Bal public sur la place.

Jeudi. —Ça y est ! Ce matin à quatre heures ! Mon Dieu! que j'ai souffert ! j'avais pensé d'abord à accoucher sur le

fumier de la cour, mais il y a la maison des Gloaguen, et on veille là pour faire le pain et les Gloaguen ne m'aiment pas parce que j'ai mauvais caractère. Quand j'étais à l'école, je jetais des pierres dans leurs carreaux ! Alors je suis sortie du bourg, j'ai été dans le Puits sec. J'avais pensé le laisser là ! Mon Dieu, il ne faut pas priver le pauvre petit de sa part de Paradis ; alors je l'ai mis dans mon tablier, je l'ai habillé dans mon tablier et j'ai creusé la tombe de mon grand-père ; personne n'ira le chercher là. J'ai tout avoué à Corentin ! Il n'a rien répondu. Ah ! la sœur m'avait bien dit autrefois qu'il n'y a rien à gagner avec les hommes.

1er *novembre.* — Mon Dieu ! Ayez pitié de moi ! Je ne suis qu'une pauvre fille ! Je ne croyais pas faire tant de mal. Me voilà en prison ! Une fille de chauffeur en prison ! Mon père est venu me voir, ma mère me dit : « Pourquoi n'avoir pas dit ! »

Il paraît que c'est le sacristain et le cordonnier qui ont vu des mouches autour d'une tombe. Tiens ! il y a quelque chose par là, et ils ont trouvé le pauvre enfant ; on a reconnu mon tablier ! c'est alors que les gendarmes sont venus à la maison et que je me suis sauvée. Cinq jours ! que je suis restée à rôder dans la campagne en mangeant des carottes des champs. Mon père et ma mère ne cessent pas de pleurer ici. Corentin n'est pas venu. Ma mère m'apporte des œufs et du beurre. Quel chagrin par ma faute !

2 *novembre.* — Le geôlier m'a connue autrefois parce que ma mère a été placée ici avant que mon père soit chauffeur à la Papeterie ; mon père était alors mécanicien chez Leduc. Il trouve que j'ai bien grandi et embelli.

10 *novembre.* — Corentin Leborgne est venu : « Si vous êtes condamnée, ce sera ma faute, j'irai le dire au tribunal. » « Pourquoi ? lui ai-je répondu, c'est assez d'un à souffrir ; restez à Saint-Oa ; mariez-vous ! » — « Si vous n'êtes pas condamnée, c'est avec vous que je me marierai, Louise », me dit-il. L'avocat dit que je ne serai pas condamnée à cause de mes bons certificats : il y a une loi pour ne pas faire sa prison quand on a de bons certificats. La sœur du couvent de Saint-Oa est venue me voir ; elle m'a donné un crucifix, elle m'a dit que je ne serais pas condamnée et que je devais aller dans un couvent. Voilà deux mois que je suis ici dans leur sale prison, où il n'y a que des hommes en sabots et des femmes sans coiffe.

Décembre. — Ça y est ! J'ai passé aux Assises comme une malheureuse que je suis. Mon avocat est bien bon ! C'est un jeune homme ; il est très joli garçon. J'aimais mieux que ça finisse, quitte à aller aux travaux forcés ! Si j'étais inculpée d'infanticide il aurait fallu aller aux travaux forcés. J'aime mieux ça que d'aller tous les jours chez le juge d'instruction : traverser la ville ! oh ! quelle honte, moi ! Mon avocat — ce n'est pas celui-là qui m'aurait abandonnée si j'avais fauté avec lui — mon avocat m'a dit qu'il plaiderait que l'enfant est mort naturellement. Il a plaidé qu'il n'y avait pas de ma faute dans tout ça. Je crois que le président a été bien bon aussi, car me voilà à la maison. Je ne savais pas ce que je disais : mon père était dans la salle, il me faisait signe de me lever quand le président me parlait et de m'asseoir après. Il a voulu quitter sa place de chauffeur, mais on a voulu le garder. Il s'est battu avec

Gloaguen parce que Gloaguen m'a insultée à l'usine. — Corentin est venu. La sœur dit qu'il faut que j'aille dans un couvent, mais Corentin dit qu'il veut se marier avec moi, car il m'aime toujours : « Ah ! Corentin, que lui dit ma mère, si vous aviez parlé plus tôt vous auriez évité un grand malheur. » — « J'avais honte, dit Corentin. Nous irons nous marier à Paris tous les deux. » La sœur me dit : « Tâchez de bien vous conduire ! vous voyez où mène la faute. » — « Mon Dieu ! ma sœur, que je lui réponds, si je n'avais pas tué le pauvre petit, Corentin ne se serait pas marié avec moi et j'aurais eu du mal à l'élever. Le bon Dieu n'est pas juste. » La sœur a répondu que j'étais une fille perverse pour toujours. Perverse ! je ne dis pas, mais mariée, c'est sûr maintenant.

MAX JACOB.

Extrait du « Cinéma Thomas » (1 volume inédit).

RENNBAHN

UILLE

Mort? Âme libérée. pensante? malproprement tué

TOMBES.

froides mains tu

Gens de raison. insensée. ont bien enlaidi la vie. E

QUEL VENT

Humiliés oui. ceux de ce sol se dresseront. on sera tous

oui. Georg Brandes.

NC

Les gouvernants eux.

NANTS

Ah. les braves gens. Fraudes. faux poids. comm

Naître. aimer. mourir. sans être canaille. sera permis p

Les Boches rendus enfin pareils aux hommes heureux

MERCI

ne seront plus soldats.

ci est la tombe toute paisible. de cette longue guerre

ci Souvenir perdu. d'une peine légère . . .

LE PRISONNIER MORT, par SÉBASTIEN VOIROL

MOURIR ◇ DORMIR ◇ REVER

Aldou yos, Jam gatats,

...soignent-elles encore ?

NEIGE TRA

JAMAIS FROIDE Q...

...ommeil. hors du réel. ô enchantement de pressentir.

NEIGE CALI...



Liberté des Citoyens



...s. ici. comme chez nous. respecteront. Lois et Droits.

T'APPORTE

CELUI DES RA...

...ans. Tous civilisés. Rêve parfait. Sœurs républiques.

RIVAGES

comme dans mon cher pays.

DE MON PAYS

...l vols licites disparaîtront ici: Tout se fera comme en France.

QUELQUES APERÇUS SUR L'ÉTAT PRÉSENT DE LA MUSIQUE EN FRANCE

Il est, bien entendu, impossible de présenter, en un cadre aussi restreint, une étude un peu complète sur la musique en France à notre époque. En outre, pour bien apprécier l'ensemble de la production artistique d'une période de l'histoire, il faut un certain recul ; d'autre part, les temps que nous traversons sont trop troublés pour qu'il soit permis de donner des conclusions précises, et de démêler, dans le présent, ce que peut nous réserver l'avenir.

L'auteur de ces lignes se propose donc simplement d'exposer quelques idées propres à faire connaître et aimer la musique française, et de tâcher de déterminer ses tendances générales. Il aura le regret de ne pouvoir citer que quelques noms et quelques œuvres, devant s'en tenir seulement à ce que le succès a consacré dans une mesure suffisamment large.

* * *

La première des choses qui frappe dans la production musicale contemporaine de notre pays, c'est la diversité

extrême des tendances. Diversité, croyons-nous, plus apparente que réelle, car on peut toujours opérer un classement ; et d'ailleurs, quelle que soit sa tendance, une œuvre qui remplit pleinement son but n'est-elle point à coup sûr la meilleure ?

Mais quel est le but particulier de la musique ? Ceci nous amènerait à chercher une définition de cet art. Sans entrer dans le détail de celles, très nombreuses, qui ont pu être proposées, il est vraisemblable qu'aucune d'elles ne nous donnerait satisfaction. Tout art, en effet, est composé d'une foule d'éléments complexes. Il n'est pas plus juste de dire que la musique est un heureux arrangement de sons, que de dire de la peinture qu'elle est une agréable combinaison de couleurs. Ni l'une, ni l'autre ne sont que cela. Dans toutes deux il y a place pour la *représentation* des sentiments, et les moyens employés dans ce but ne laissent pas que d'être fort différents cependant. Il est plus simple, sans rechercher une définition précise de ce qui ne saurait être précisé, de procéder par comparaison, et de considérer la musique comme une sorte de langage d'une essence particulière, et dont le caractère émotif est d'une nature telle que la cause de cette émotion demeure toujours pour nous cachée et mystérieuse. La musique est une véritable amplification du langage parlé : ce dernier, en effet, ne possède-t-il pas l'intonation et le rythme, les deux éléments premiers de toute musique ? Si l'on ne retient du langage que ces éléments seuls, sans tenir compte de la signification des mots dont il est formé, la musique se trouvera créée, à l'état rudimentaire il est vrai, mais susceptible désormais de se perfectionner à l'infini. La musique se trouve ainsi

parfaitement assimilable à l'art oratoire dont elle est une manière d'abstraction. Elle emploiera des moyens analogues : répétitions, assonances, rythmes plus ou moins serrés, grandes divisions facilement saisissables à l'auditeur.

De ces observations découle nécessairement cette vérité : la musique, langage aux locutions innombrables, aura cependant des expressions particulières, des tournures favorites — et cela, c'est le style — s'adaptant aux mœurs et aux goûts des peuples chez qui elle est née et pour lesquels elle est faite. Il existe donc, en musique, un *style français.*

Ce style est fait en premier lieu des apports de la *tradition nationale.* Cette expression, en lui donnant le sens large qu'elle comporte, comprend l'ensemble de l'œuvre musicale antérieure dans notre pays.

En second lieu, des éléments étrangers viennent s'ajouter à cette tradition. Chaque auteur, aux différentes époques, se les est assimilés, les a fait siens pour en former un style nouveau qui vient enrichir cette tradition.

Comme dans tous les autres arts, il y a en musique différents *genres,* plus ou moins déterminés. Pour simplifier, nous les ramènerons à deux principaux : le genre *dramatique* et le genre *symphonique.*

Dans le genre dramatique nous classerons tout ce qui a trait à la représentation d'une action : *opéra, opéra-comique, oratorio, ballet.* Toute autre espèce de musique, instrumentale ou vocale, sera classée dans le genre symphonique. La différence essentielle entre ces deux genres réside en ce que la musique symphonique ne met point en relief des *personnages,* comme la musique dramatique, mais, bien qu'elle

se propose souvent la peinture de sentiments ou d'actions déterminés, elle n'emploie dans ce but que des moyens purement empruntés à l'art musical.

* * *

En jetant un rapide coup d'œil sur l'évolution de la musique dramatique en France, nous constatons que nos vieux *mystères* associaient déjà souvent la musique à une action. Mais dans les mystères la musique ne jouait qu'un rôle intermittent : ils semblent donc avoir donné naissance plutôt à la forme appelée depuis *opéra-comique*. L'idée d'une pièce de théâtre soutenue du commencement à la fin par la musique revient aux Italiens, qui crurent en cela ressusciter la tragédie grecque antique. L'*opéra* était créé. Importé en France par Cambert, de qui l'on ne connaît malheureusement que quelques beaux fragments de *Pomone*, ce genre atteint immédiatement sa forme classique avec Lully, vrai créateur du drame lyrique français, spectacle somptueux, voire voluptueux, sur lequel Boileau exerce sa critique sévère, et peut-être aussi un peu injuste. Voici venir Rameau et enfin Gluck, pour ne citer que les plus célèbres. Chacun de ces deux auteurs fait siennes les formes italiennes — comme l'Italien Lully avait fait siennes les formes françaises de Cambert — tout en continuant la tradition de Lully.

Après la Révolution, l'opéra français ne brille guère. Aucun chef-d'œuvre digne de ce nom n'apparaît sur notre scène. Rossini et Donizetti, un peu plus tard, créent le *dilettantisme*, cependant qu'Halévy, Meyerbeer, Berlioz

tâchent de suivre, en la perfectionnant, la manière française, mais sans égaler les grands génies de l'époque précédente. Gounod et Ambroise Thomas suivent leurs traces, mais, chez eux, le mélange des styles allemand et italien avec une forme pseudo-traditionnelle crée parfois une disparate fâcheuse. Ils ne semblent point s'être assimilé ces styles alors nouveaux et en apparence contradictoires. Le public, lassé de ces essais infructueux, accueille alors avec enthousiasme l'opéra wagnérien.

Le succès de Wagner, chez nous, si l'on y réfléchit, est cependant assez fait pour étonner. Dans l'œuvre énorme du grand musicien allemand il y a certes des beautés, mais nous sommes bien forcés de reconnaître qu'elles sont enveloppées de beaucoup de fatras, de prétentions à la philosophie et à la prêchaillerie qui ne sont guère dans notre caractère. A quoi donc est dû un pareil engouement ?

D'abord au fait que l'Allemagne a produit au XIXe siècle, avant Wagner, de grands génies musicaux — les noms en sont dans toutes les mémoires — et que par suite le public s'est tout naturellement intéressé à la musique allemande. Peut-être aussi notre malheureuse défaite de 1870 nous a-t-elle conduits à admirer nos adversaires, même en beaucoup de choses où ils n'étaient point si admirables. N'oublions pas non plus que Wagner a trouvé à Paris de puissantes protections qui lui ont permis de faire représenter son *Tannhauser* à l'Opéra, alors que le Français Berlioz se voyait obligé de lui céder la place et de donner ses *Troyens* sur une autre scène. Enfin, l'on était las du vieil opéra, et l'on a pris goût à ce genre où la musique d'un acte forme une entité continue développée symphoniquement,

où les personnages sont noyés dans le flot orchestral, qui les entraîne comme la Fatalité du théâtre antique, parce que vraisemblablement l'on était plus avide de sensations nouvelles que de sentiments exprimés avec clarté et simplicité.

Si cependant l'influence de Wagner a été grande sur le public et sur nos auteurs eux-mêmes, elle n'a pas étouffé entièrement notre manière de comprendre l'opéra. Parmi nos grands musiciens, les uns se sont servis très accessoirement des procédés wagnériens, et n'ont paru que fort peu influencés par son style, les autres se sont assimilé la manière de Wagner de façon à se créer un style personnel.

En premier lieu, il faut citer Massenet et M. Saint-Saëns. L'un et l'autre ont compris l'opéra suivant notre vieille tradition française. Ils ont utilisé parfois, en passant, le système sur lequel on a fait plus de tapage qu'il ne le mérite d'ailleurs, du *leit-motiv*, mais il n'en ont guère fait autre chose qu'un élégant accessoire, sans le destiner le moins du monde à peindre un caractère. Tout au plus le thème léger et délicat de *Manon* sert-il à créer autour du personnage une gracieuse atmosphère qui complète pour nous sa physionomie. C'est trop souvent, par contre, le défaut de Wagner que de confier la partie importante à l'orchestre alors que le personnage en scène semble *faire sa partie* dans cet orchestre ni plus ni moins qu'un instrument quelconque. Il y a là un évident illogisme (1). Massenet possédait un sens admirable du théâtre. Il excelle dans

(1) Accordons cependant, pour être justes, que la traduction en français fausse à la fois l'accent et le sentiment de la déclamation qui, dès lors, doivent nous échapper en partie.

la peinture musicale de la passion. Trop souvent, cependant, il nous la représente dans ce qu'elle a de moins élevé, parfois même de plus grossièrement sensuel. De plus, l'extrême facilité de ce compositeur, son désir constant de plaire malgré tout, l'ont conduit à des platitudes qu'il eût pu certainement éviter. Mais il a eu de délicieuses inventions mélodiques et des trouvailles orchestrales dont profitent encore les plus modernes de nos musiciens. Il possède par-dessus tout la clarté, la simplicité dans l'expression, le sens juste des situations dramatiques. Rendons à *Manon* et à *Werther* la justice qui leur est due, et n'oublions pas que ces deux opéras très français ont porté au loin le renom artistique de notre pays.

M. Saint-Saëns a abordé le drame lyrique, comme il a fait de toutes choses, en homme universel. Il y a réussi de la manière que l'on sait, et s'est échappé avec adresse des serres du maître de Bayreuth, en excellent connaisseur de notre opéra classique. Cette tendance vers le *classique* s'affirme jusque dans le choix de ses sujets. Mais malgré les mérites incontestés de la partition de *Samson*, pour prendre l'une des plus connues, M. Saint-Saëns ne possède point au degré de Massenet l'art de peindre musicalement un caractère. Ce n'est point vraiment un *homme de théâtre*. Son style est varié et agréable, mais fait de trop d'éléments divers. On sent que l'auteur pense trop constamment à ses grands modèles.

Chez d'autres compositeurs, l'influence de Wagner s'est affirmée davantage, parfois même jusqu'à l'excès. Nous la sentons vraiment trop dominatrice dans des ouvrages tels que le *Roi Artus* de Chausson ou les opéras, plus récents,

de M. d'Indy : *Fervaal* et l'*Etranger*. Ce ne sont guère là que de bizarres copies de leur idole par des enthousiastes de la première heure. D'autres, doués d'un talent dramatique original, comme M. Gustave Charpentier, sont obsédés par le système du *leit-motiv*. *Louise* et *Julien* vivent d'une vraie vie musicale, mais l'auteur abuse parfois de ses thèmes jusqu'à porter sur les nerfs.

Aussi m'arrêterai-je un peu plus longuement sur M. Debussy. Bien que l'influence de Wagner soit encore manifeste dans *Pelleas et Mélisande* — M. Debussy sans doute s'en défendrait — et qu'elle apparaisse principalement dans la continuité de la trame orchestrale, le chant et la déclamation sont traités d'une façon très neuve et ressortent sur cette trame bien mieux que chez Wagner. Le *leit-motiv* est presque délaissé. Ce n'est plus qu'un rythme, un court fragment mélodique qui interviennent sans excéder la mesure et pour se présenter à nous presque toujours modifiés au gré de l'imagination du compositeur et surtout de l'*expression* que comporte la situation dramatique. Par là M. Debussy se rapproche de nos vieux auteurs qui excellaient dans le *développement expressif*, tant différent du *développement scolastique* wagnérien. Du reste M. Debussy ne développe jamais inutilement. Chez lui le trait est bref, juste et sobre, bien en place. Son style est bien à lui, extrêmement simple et clair quoique toujours recherché et élégant, et bien que ce style emprunte sa nouveauté de l'harmonie allemande, de la mélodie et des rythmes orientaux et slaves, il puise son fonds et sa solidité à nos bonnes sources françaises. M. Debussy possède un excellent sens dramatique soit pour les situations, soit pour

les caractères. On peut regretter seulement qu'il n'ait abordé qu'une fois le théâtre.

L'opéra a été de tout temps fort goûté en France. On comprendra donc que nous nous y soyons arrêtés un peu longuement. Ce n'est guère avant le XIXe siècle que nous voyons apparaître chez nous l'*oratorio*. Auparavant on lui préférait la *cantate*, aujourd'hui à peu près délaissée, sauf par les candidats au prix de Rome. Berlioz, le premier, écrivit de véritables oratorios qu'il appelait *symphonies dramatiques*. Puis Félicien David dans le *Désert*, Ch. Gounod qui revint à l'oratorio d'inspiration religieuse avec des œuvres remarquables telles que *La Rédemption*, enfin César Franck avec *Ruth, Psyché, Rédemption* et *les Béatitudes*, portèrent l'oratorio à un haut degré de perfection. De nos jours M. Saint-Saëns, dans *le Déluge*, a su faire sonner les masses chorales avec une puissance presque égale à celle du vieil Hændel.

L'*opéra-comique*, où la France brilla toujours, et qui atteint l'apogée de sa grandeur à la fin du XVIIIe siècle, a été un peu écrasé ces derniers temps par la concurrence absolument déloyale de la stupide opérette viennoise. Mais M. Ch. Lecoq est là pour prouver que l'opéra-comique n'est point mort, et ses œuvres délicates et spirituelles vivront plus que toutes les *Veuves joyeuses* du monde.

Le *ballet*, accessoire échappé du vieil opéra, recommence à jouir d'une certaine faveur. MM. Dukas, Debussy, Ravel, Schmitt, Roussel, de Severac, d'autres encore, ont écrit, en ce genre assez facile, des œuvres piquantes et gracieuses qui s'écartent franchement du vieux moule italien, décidément tout à fait désuet aujourd'hui.

* * *

Telle que nous l'avons définie déjà, la musique *symphonique* se présente sous un double aspect : musique *vocale* et musique *instrumentale* d'une part, musique *pure* et musique *à programme* d'autre part.

La musique vocale, née de l'art de nos vieux trouvères et troubadours, engendra par son perfectionnement la *diaphonie* ou *déchant*, du IXe au XIIIe siècle, et atteignit à la Renaissance à cette *polyphonie* si merveilleusement traitée par notre école française. Au XVIIe siècle les voix, sous l'influence de l'opéra, cessent d'être employées seules pour être désormais presque toujours accompagnées par des instruments. La *chanson* proprement dite continue encore à cette époque à être très répandue en France. Toutefois ce genre est quelque peu méprisé par les compositeurs, et les auteurs de chansons adaptent généralement leurs poèmes sur des *airs* connus. La chanson devient de nouveau très en vogue après la Révolution. La plupart des musiciens écrivent alors des *romances*. En Allemagne, parallèlement, se développe le *lied*. De nos jours, chansons et romances, dont on avait abusé, sont reléguées aux carrefours et déconsidérées. L'un de nos plus remarquables mélodistes, M. Gabriel Fauré, après avoir écrit de véritables *chansons* à couplets, a peu à peu abandonné cette forme trop vulgaire pour se rapprocher, sous l'influence du style dramatique, d'une manière qui rappellerait plutôt celle de la *cantate*, et où la musique s'applique à serrer de plus près le sentiment du texte, variant son expression suivant celle de ce texte même. Nos auteurs modernes suivent cette dernière

voie et nombre de musiciens étrangers, après eux, s'y engagent. Ce souci de la vérité de l'expression est tout à l'honneur de notre école française. L'avenir nous dira ce qu'il faut retenir de l'immense production de musique vocale actuelle : dès à présent des chemins nouveaux sont ouverts et c'est déjà beaucoup.

Si MM. Saint-Saëns, Widor, Gabriel Fauré, d'Indy, Dukas, et bien d'autres, ont écrit de remarquables œuvres de musique *pure*, la tendance de la jeune école est plutôt vers la musique à *programme*. Le vieux maître Couperin faisait déjà de la musique à programme. Presque toutes ses pièces de clavecin portent des titres. Quelques-unes même, ainsi que nous l'apprend l'auteur, sont de véritables *portraits* de personnages connus de son temps, Couperin a suivi, dans ce genre de musique, les formes usitées à son époque, et empruntées à la musique de danse. La plupart des auteurs qui l'ont suivi ont fait comme lui. La raison en est probablement qu'ils ne concevaient pas d'autres formes que celles-là. Au XIXe siècle, Beethoven agrandit le cadre de la symphonie, créa des formes plus larges, mais l'on retrouve encore dans ces formes l'influence de la musique de danse. Chez nous, Berlioz donna plus libre cours à son génie. Tout en utilisant les formes que lui avaient léguées Beethoven et ses prédécesseurs, il ne s'y astreint plus rigoureusement : il cherche principalement à adapter la forme de sa musique à l'idée qui l'a fait jaillir. De nos jours enfin, deux tendances se dessinent. Les uns, comme M. d'Indy et son école, restent attachés à la forme créée par Beethoven. Ils revendiquent la nécessité absolue de cette forme, même dans le *poème symphonique* ou le *morceau*

de genre, affirmant que la musique doit posséder son ordonnance propre qui ne peut être détruite par des considérations d'essence sentimentale ou littéraire. S'ils ont certainement raison quant au principe sur ce dernier point, ils ont tort quant à l'application de ce principe. Rien ne nous dit, d'abord, que la forme de Beethoven soit la meilleure possible. En outre, et d'une façon générale, les formes musicales ne sauraient être, et n'ont jamais été, immuables. Ce que Corelli appelait *Sonate* n'a qu'un rapport lointain avec une *Sonate* de Beethoven. Les règles de l'art doivent être prises d'un point de vue plus haut. Assimilant, comme nous l'avons fait déjà, la musique à l'art oratoire, il est évident que les éléments divers employés dans une même œuvre, ou dans une partie de cette œuvre, doivent présenter entre eux une certaine corrélation, que les grandes divisions doivent être en assez petit nombre pour se graver dans la mémoire de l'auditeur, que les proportions de ces divisions doivent être en rapport les unes avec les autres, que l'intérêt doit se renouveler d'un bout à l'autre de l'ouvrage sans cependant que l'unité en soit rompue. Mais rien de plus. La forme classique suffit-elle à communiquer ces qualités à une œuvre ? Est-elle indispensable pour que ces qualités existent ? Nullement : elle offre même un grave défaut, celui de la fastidieuse *reprise* à la fin d'un morceau, de motifs déjà entendus au commencement, et développés dans le corps de ce même morceau, défaut dont Beethoven, malgré son génie, ne s'est pas toujours défendu.

L'autre école, au contraire, nous a débarrassés du préjugé de la forme fixe. Déjà Berlioz, comme nous l'avons vu plus haut, varie dans la symphonie la forme des parties consti-

tuantes sans se référer absolument à des types connus et classés. César Franck et son école, perfectionnant une idée qui se trouve en germe dans la *Symphonie fantastique* et qui consiste à faire reposer l'œuvre entière sur un thème principal, et empruntant au drame wagnérien ses *leit-motiv*, crée la forme qu'on a appelée *cyclique*. Mais cette forme, si elle va bien avec le style de Franck, n'est pas une nécessité, et c'est avec raison que nos plus modernes musiciens déclarent s'affranchir de toutes règles étroites, autres que celles du goût qui détermine les proportions de l'ouvrage entier et de ses parties constituantes. Ils essayent seulement de donner à leur œuvre la forme qui leur paraît le plus en rapport avec la nature de l'idée inspiratrice. Et c'est en toute liberté que M. Charpentier nous chante ses *Impressions d'Italie*, que M. Debussy nous décrit l'*Après-midi d'un Faune* ou nous peint les *Nuages* fugitifs, que M. d'Indy même nous fait passer avec lui un agréable *Jour d'Eté à la Montagne*. MM. Debussy et Ravel dans leurs quatuors, œuvres de musique *pure*, ne retiennent plus guère de la forme de Beethoven que la grande division des mouvements. Ce sont d'ailleurs des œuvres de jeunesse. La symphonie proprement dite a laissé, nous l'avons dit, chez nous, de plus en plus, la place à la musique à programme. Ce fait est dû évidemment à notre attachement à la musique dramatique, et aussi principalement au besoin de préciser les sentiments et sensations que la musique élève en nous. Le « Sonate que me veux-tu ? » de Fontenelle sera toujours un peu vrai en France. Nous ne voyons pas en quoi la musique à programme serait inférieure à la musique pure. En tout cas, ce genre et la liberté d'expression qui en

résulte ont déjà fortement influencé beaucoup de compositeurs étrangers.

* * *

En résumé, si le drame lyrique français a été quelque peu dominé par l'influence wagnérienne, nous croyons avoir démontré qu'il a su profiter de cette influence et la transformer à son usage. Les résultats acquis jusqu'à ce jour dans cette branche de l'art permettent d'en attendre de beaux fruits, si une paix bienfaisante et féconde vient rendre à nos artistes la possibilité de travailler. La musique symphonique, de son côté, s'est développée merveilleusement et a affirmé son droit à s'exprimer en toute liberté Aussi notre langue musicale s'est-elle enrichie d'une foule de tournures nouvelles que les écoles étrangères cherchent aujourd'hui à imiter maladroitement.

S'il y a à regretter quelques taches, quelques fautes de goût de-ci de-là; si l'on peut désirer qu'une saine raison ait plus de part à l'élaboration de l'ensemble ou des détails de tel ou tel ouvrage; si l'on peut, à juste titre, se plaindre d'une accumulation excessive de sonorités trop exquises, voire trop mièvres; si l'expansion naturelle des rythmes est parfois écourtée plus ou moins volontairement, on doit cependant reconnaître que l'on trouve chez nos bons auteurs modernes beaucoup de sincérité, beaucoup de cette *naïveté,* de ce désir de faire *bien* qui est la véritable probité de l'art et la marque très caractéristique du génie de notre race.

ETIENNE ROYER.

LA CURIOSITÉ

AMATEURS ET ARTISTES

Le goût varie comme toutes choses humaines, et la forme de beauté qui séduit une génération est rarement la même que celle qui recueillit les suffrages de la génération précédente. A ce titre l'amateur est un miroir des mœurs de son temps, aussi fidèle que l'artiste, et l'étude des collections n'est qu'un chapitre de l'histoire générale. Le chevalier Lenoir et M. du Sommerard éclairent le romantisme, le Musée Jacquemart-André rappelle l'engouement pour la Renaissance italienne qui parraina l'œuvre sans vie de tant de médiocres sculpteurs ; l'orientalisme eut autant de fidèles chez les amateurs que chez les peintres et si nous ignorions le culte qu'inspirèrent le XVIII[e] siècle et le Japon, tout l'essor des cinquante dernières années resterait plein d'obscurité.

Le mouvement artistique se rattache donc à tous les autres ou, plus exactement, les mêmes tendances influent également sur tous aux mêmes époques. Elles se marquent profondément chez certains êtres plus sensibles, alors que d'autres n'en subissent que les lointaines réactions, mais il existe un évident parallélisme entre les recherches d'un collectionneur et les travaux des peintres et sculpteurs autour de lui. Ce qu'aime le premier se rattache aux mêmes courants d'idées que ce que recherchent les seconds, ceux qui, du moins, ne sont pas des



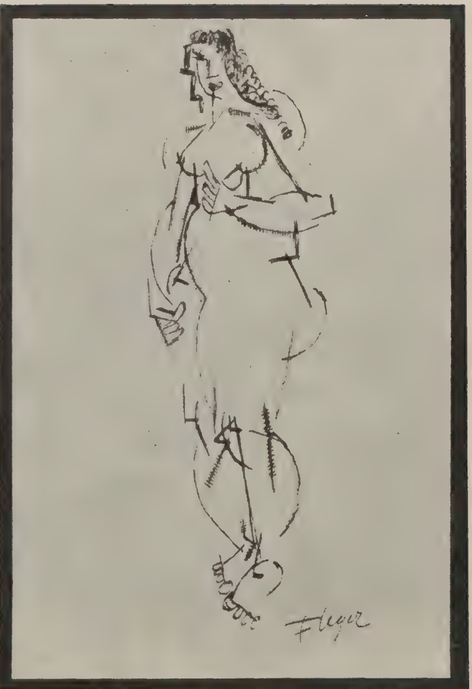
BRAQUE

Peinture.



J. METZINGER — *Portrait de Al. Gleizes.*

Dessin.



F. LÉGER

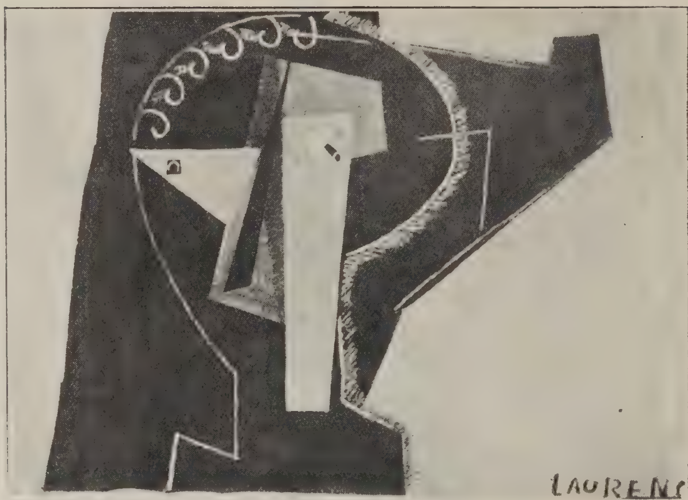
Dessin.



André Lhote — Dessin.



Collection Halworsen. — R. de la Fresnaye — Dessin.



LAURENS — Dessin.



ODILON REDON — Dessin.

suiveurs attardés aux formules plus ou moins surannées et déformées par l'usage.

A ce titre, le mouvement qui prit naissance dans les dernières années précédant la guerre a marque dans la curiosité d'une manière très nette. Il n'est peut-être pas inutile d'en noter les traits principaux, puisque ces mêmes tendances persistent et iront en s'amplifiant jusqu'au jour où une prochaine génération recherchera dans un autre idéal des sensations nouvelles. Ce mouvement se caractérise en quelques mots : baisse de la vogue sur l'art du XVIIIe siècle et sur l'art du Japon ; attrait du classicisme français et de l'art spiritualiste des hautes époques asiatiques.

La vente Doucet, en 1912, a marqué l'apogée du XVIIIe siècle. Dès lors, la vogue des peintres charmants de cette époque est en décroissance, qu'il s'agisse de Lancret, de Boucher ou de Fragonard. Chardin mettra plus de temps à les suivre, pour des raisons qui tiennent à la gravité de sa pensée, mais déjà il apparaît d'un bourgeoisisme suranné. Watteau échappe pour l'instant à cette réaction ; il y a en lui toute l'âme française, il est de tout les temps, comme Rembrandt, mais il ne faut pas oublier que Raphaël aussi fut une idole du goût et que cette idole nous paraît aujourd'hui avoir usurpé la première place qu'elle occupa si longtemps.

Concurremment avec les œuvres de notre XVIIIe siècle, l'art japonais avait conquis la faveur des délicats et des artistes. Qui oserait soutenir que cette grande vogue persiste toujours ? Gauguin et Van Gogh, s'ils revenaient parmi nous, retrouveraient-ils dans l'âme des jeunes artistes l'écho de leurs préoccupations, les verraient-ils s'enthousiasmer au même degré pour les étoffes et les bibelots qu'ils recherchaient avec frénésie ? Par contre, Gauguin qui contemple avec tant d'amour les figures sculptées par des peuples dont l'histoire n'est qu'une esquisse

sans consistance, verrait avec joie le fétiche d'un artisan nègre avoir des admirateurs parmi les plus raffinés de nos contemporains.

Mais, par-dessus tout, c'est la gravité de la Chine archaïque, l'émotion intérieure des calmes figures de l'art asiatique à ses hautes époques qui préoccupent les amateurs. Les terres cuites des Han, ces statuettes funéraires qui atteignent parfois à la grâce tanagréenne tout en se rapprochant de la rudesse de Mycènes, ont des admirateurs fanatiques. Les savants explorateurs de l'Asie, les Chavanne, les Aurel Stein, les Pelliot, Sylvain Lévi, Foucher, Goloubew, Petrucchi ou Bacot, dans leurs études désintéressées ont donné l'éveil aux marchands et les expositions organisées avant la guerre par Victor Goloubew et d'Ardenne de Tizac ont montré mainte statue et maint tableau d'une intense beauté qui révélèrent la grandeur de manifestations plastiques presque ignorées jusqu'à ces derniers temps.

Les raisons de cette vogue sont les plus simples. Elles sont les mêmes que celles qui inspirent les recherches des artistes contemporains. Tous ces arts lointains, créés sous la préoccupation d'idées religieuses, gardent, dans la liberté de leur expression et la profondeur de leur pensée, l'empreinte d'un canon spirituel. Nos artistes, eux aussi, ressentent le besoin d'un « canon », d'une règle. Ils veulent opposer la force d'une discipline consentie à la fantaisie de leurs devanciers. Par là, amateurs et artistes affirment le parallélisme de leur pensée ; collections et peintures reflètent la gravité des temps alors que c'est peut-être dans l'éparpillement et les reflets colorés de l'impressionnisme sous toutes ses formes que les historiens futurs chercheront l'empreinte de la douceur de vivre des premières années du XXe siècle.

RENÉ JEAN.



Ce tapis a été *refusé* par le jury permanent du Musée Galliéra.

LA ROSE DE ROSINE

Ni rouge, ni jaune, moins encore blanche. Je la vois rose, toute rose, d'un rose égal, tendre, éclatant, si fraîche et si parfaite que je n'ai d'yeux que pour elle, intacte et pure, d'une éblouissante virginité.

Le soir tombe. Les jets d'eau égrènent leurs notes d'argent. Un souffle passe au ras du sol et, tandis que naissent et grandissent les bruits du crépuscule, tout le peuple des fleurs entre en émoi. C'est d'abord une agitation confuse, un frémissement d'inquiétude. Puis, une à une, on les voit pencher la tête et doucement refermer leurs pétales. Elle seule reste immuable, garde son épanouissement lumineux. Et voilà qu'un parfum s'élève, le plus riche, le plus pénétrant, le plus voluptueux des parfums. Il monte, se répand dans la nuit, gagne les profondeurs du parc. C'est la rose elle-même, la rose tout entière qui se donne et la rose deux fois, puisqu'elle est la rose de Rosine.

ROGER BOUTET DE MONVEL.



Dessin d'Iribe

LA POUDRE

Les violons exhalent leurs sanglots. Les nappes jonchées de fleurs resplendissent. Les flacons étincellent; et tandis que les hommes prennent des airs excédés, leurs compagnes s'accoudent avec la plus exquise insouciance. Tout ce beau monde est d'une distinction suprême, nonchalant, froid, impeccable. Mais, soudain, j'aperçois une dame qui sur la table pose un petit sac, sort du sac une petite glace et s'examine avec angoisse le bout du nez. Qu'est-ce à dire?... La voilà qui s'empare d'une houppe et publiquement, délibérément, qui refait sa toilette, s'enduit le visage de poudre, se lisse les sourcils, se refait des cils. L'opération dure, se prolonge. Ce n'est plus une femme qui s'observe dans un miroir, c'est un peintre en train de faire des raccords, un maçon qui ravale un pan de mur.

Mon Dieu! Si j'étais femme et jolie, comme j'aimerais mieux faire ma toilette chez moi et comme je saurais trouver une poudre, une vraie, qui d'une part sentît bon et de l'autre me tînt sur le visage une fois pour toutes.

R. B. DE M.

Les parfums de Rosine.

La Poudre de Riz de Rosine



Dessin de Girardclos



Dessin de Boussingault

Je ne vous prêche
pas l'**Economie**

Je ne vous parle
que d'**Elégance**

achetez
les parfums
de **Rosine**

MADAME ET MONSIEUR

Parfum de Rosine.

Ils sont faits l'un pour l'autre et, néanmoins, séparément chacun a bien son charme. De même un excellent ménage dont les conjoints auraient des brouilles furtives et qui mettraient parfois un intermède à leurs transports communs. Evidemment l'indépendance a de quoi séduire. A ses heures, Monsieur ne laisse pas d'y songer en cachette et, seule dans son boudoir, Madame rêve aux délices d'une aventure imprévue. Sans Monsieur, Madame, à l'occasion, redevient tant soit peu légère et coquette, et, Madame absente, il arrive que Monsieur reprenne ses allures conquérantes de jouvenceau. Vains désirs, égarements passagers. D'instinct, bien vite, ils reviennent l'un vers l'autre, trop heureux de n'être plus qu'un seul. Et rien n'est bon ni beau comme un couple tendrement uni, si ce n'est l'heureux mélange de deux parfums jumeaux.

R. B. de M.



Dessin de Boussingault

MAM'ZELLE VICTOIRE

Je me plais à penser que jadis les cantinières en jupe courte en versaient un peu sur leur mouchoir et je jurerais que ce fut le parfum d'Amanda au temps où celle-ci aimait la friture et les promenades en bateau. Car il porte en lui, ce parfum charmant, toute la gaieté champêtre, le souvenir des déjeuners sur l'herbe et des ébats du dimanche, l'allégresse du départ et l'air vif du matin. Joyeux, franc, primesautier comme des rires sous une tonnelle ou comme un refrain de soldats qu'on chante le long des routes, c'est lui qu'il faut choisir lorsqu'on s'en va-t-en guerre ou qu'on part à la chasse.

R. B. de M.

Les parfums de Rosine.



Dessin de Girardclos



Mam'zelle Victoire, parfum de Rosine.



Dessin de Laboureur

LE MOUCHOIR DE ROSINE

C'est Rosine qui l'a dit. Comme les fleurs répondent aux couleurs, les couleurs répondent aux parfums. Nuances délicates, raffinements subtils, chers aux natures curieuses et sensibles. Avoir des mouchoirs, cela va de soi. En avoir de soyeux et fins, en avoir de tous les tons, rien encore jusque-là de spécialement rare. Le mérite consiste à marier savamment chaque parfum avec chaque ton et à ce que les deux ensemble s'accordent avec l'humeur du moment. Science ignorée du vulgaire. A chaque mouchoir correspond une bague de même nuance que l'on enfile sur son gant, emblème d'une harmonie parfaite.

Rosine s'éveille-t-elle incertaine et pensive, encore sous l'impression de rêves confus ? elle n'admettra qu'un mouchoir vert, couleur du myrte et symbole du mystère. Eprouve-t-elle une inquiétude secrète, quelque tourment jaloux ? Elle adoptera l'orange en souvenir de la capucine. Se sent-elle en humeur de trahir ? Alors ce sera le rouge, la pivoine. Mais plus souvent, je pense, elle choisira le jaune, autrement dit la jonquille, le désir, ou mieux encore le bleu, bleu tendre du volubilis, bleu divin, pronostic des caresses, parfois même enfin le rose, couleur de sa fleur préférée, et le rose cela voudra presque dire consentement.

Roger Boutet de Mouvel.



Le mouchoir de Rosine.

Dessin de Laboureur

LES TAPIS DE MARTINE



TABLE DES MATIÈRES

RECUEIL DE PIÈCES NOUVELLES

Imp. de Vaugirard, H.-L. Motti, directeur, 12-13, impasse Ronsin, Paris.

華夜
香味

traduisez :

Nuit de Chine

parfum agréable.


UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 122878819